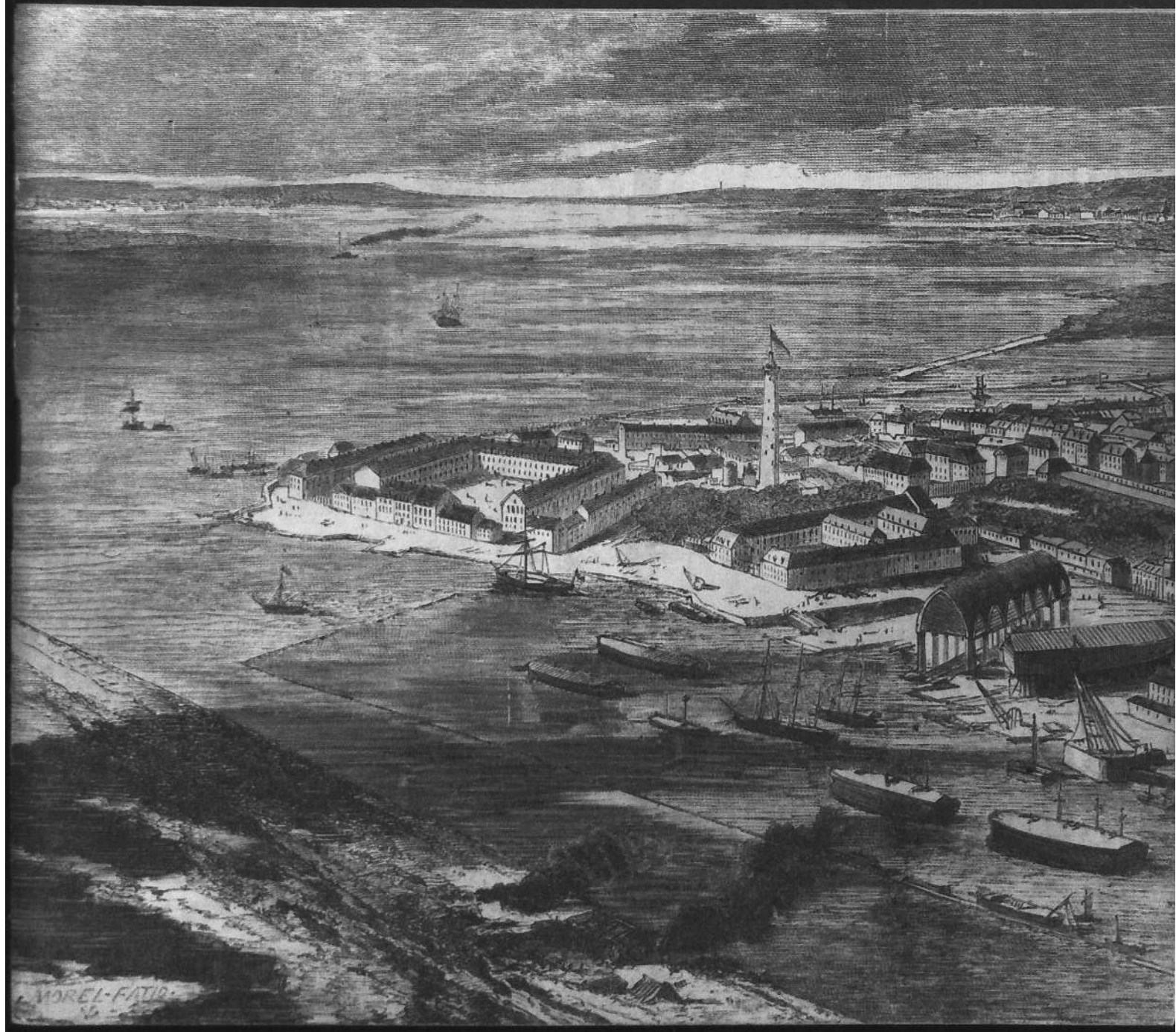


# Dalc'hommp soñj

Revue Historique  
Bretonne

- Les arsenaux de Bretagne
- Armoricaïns et Bretagne
- Art funéraire et histoire
- Léon Fleuriot
- La Ligue Fédéraliste de Bretagne
- Saunders Lewis et le Plaid Cymru



# Dalc'homp sonj !

Revue Historique Bretonne

## SOMMAIRE

N° 19

- page **1** **Trois siècles au service de la marine de guerre, les arsenaux**  
par Paul Coat
- page **11** **Kêriadenn galian an Talhouet**  
gant Daniel Tanguy
- page **15** **« Ils leur coupèrent la langue », essai de psycho-histoire**  
par le Docteur Philippe Carrer
- page **23** **Art funéraire et histoire**  
par Jean-Yves Copy
- page **28** **La Gauche fédéraliste bretonne entre les deux guerres**  
par Jean-Jacques Monnier
- page **33** **Saunders Lewis et le Plaid Cymru**  
par Jakez Gaucher
- page **40** **Léon Fleuriot (1923-1987)**  
par Per Denez, Yann Ber Piriou, Pierre Bernard,  
Francis Favereau et Yann Bouëssel du Bourg
- page **43** **Le patrimoine historique du Pays de Galles à la portée de tous**  
par Jakez Gaucher
- page **44** **A lire**
- page **46** **Keleier berr ha berr**
- page **47** **Courrier des lecteurs**  
**On recherche**
- page **48** **Le Fureteur Breton**  
**Marie, reine d'Écosse**

Ont collaboré à ce numéro: Paul Coat, Jakez Gaucher, Daniel Tanguy, Daniel Le Doujet, Philippe Carrer, Jean Yves Copy, Jean Jacques Monnier, Per Denez, Yann Ber Piriou, Pierre Bernard, Francis Favereau, Yann Bouëssel du Bourg, François Herry, Pascale Guillou.

**Dalc'homp Sonj, revue historique bretonne**, trimestrielle, n° 19, 1987. Publiée avec le concours du Centre National des Lettres.

**Rédaction-Secrétariat**: 36, rue Émile Zola, 56100 An Oriant-Lorient.  
Tél. 97.64.11.38 et 97.85.22.01.

**Directeur de la publication**: Jacques-Yves Le Touze.

**Commission paritaire**: CPPAP n° 64566 ISSN 0294-4162.

**Composition**: Atelier Le Dœuff, Lorient.

**Impression**: Imprimerie Régionale, Bannalec.

\* La publication d'extraits des articles est autorisée sous réserve de mention d'origine.

\* La revue se réserve le droit de publier tout ou partie des lettres qu'elle reçoit, sauf indication expressément formulée.

\* La direction de la revue laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs articles.

### Couverture :

En page 1, vue de l'arsenal de Lorient au XIX<sup>ème</sup> siècle (coll. part.)

En page 4, tombeau de Jeanne de Bretagne à Saint-Gildas de Rhuys (doc. J.Y. C)

# Trois siècles au service de la marine : les arsenaux

par Paul Coat

Depuis 1632, la construction et la réparation navales des navires de guerre s'effectuent par les DCAN (Direction des Constructions et Armes navales) au sein des Arsenaux de la Marine. Sur les sept directions et établissements fonctionnant sur le territoire français trois sont implantés en Bretagne: Brest, Lorient et Indret. De plus, les chantiers privés, notamment ceux de Nantes-Saint-Nazaire, possèdent à leur actif une longue liste de bâtiments allant des plus modestes aux plus prestigieux.

## Brest et les grosses unités

Lors de l'inspection de 1629, à l'issue de laquelle devait être définie la vocation de Brest, on dénombrait sept vaisseaux et un ancien magasin menaçant ruines construit sous François I<sup>er</sup>.

A cette époque, les hauteurs de Quiliverzan et l'Arrière-garde présentent un aspect champêtre et boisé. La réalisation du port et de l' Arsenal nécessitera, tout au long des siècles, d'importants travaux d'excavation et de terrassements.

M. de Pointy fait établir, en 1635, une corderie, une forge et une tonnellerie dans la crique de Troulan, emplacement du bassin Tourville. En face, dans l'enclave de Pontaniou, fonctionnent une forge et une armurerie. Trois maîtres-charpentiers, un maître-voilier, un maître-cordier et un maître d'équipage forment l'encadrement pour la construction des vaisseaux et leur armement. Richelieu lance, en 1638, la commande de six frégates « à cause que les ouvriers et les bois y sont meilleurs ».



Brest: au fond de la rade l'ancien port militaire largement reconstruit (D.R.).

La création de la première escadre de l'Atlantique (1661) nécessite de nombreux travaux et notamment le creusement du port pour lequel Duquesne réclame de fortes machines. On se préoccupe encore du bassin de Troulan en 1681. Seignelay Colbert en souligne l'importance dans un mémoire adressé à son père. Il dresse également un bilan positif des travaux effectués au cours des neuf années précédentes. Il préconise la construction d'un hôpital d'au moins deux cent lits, des quais et d'une poudrière.

En 1683, on compte diverses installations portuaires, des magasins et hangars au nombre de quarante-six, des parcs à boulets, des chantiers de construction pour les vaisseaux et un édifice de soixante mètres pour les vivres.

Pour la poursuite des fortifications du château, on lève de nouveaux ouvriers auxquels se joignent, en 1690, de nombreux Normands qui participent à la mise sur pied de la puissante flotte de Tourville.

Les soixante-quinze vaisseaux armés de 4500 canons et montés par 20000 militaires obligent à augmenter le nombre des formes de radoub. Des travaux démarrent dans l'anse de Pontaniou, tandis qu'en amont, sur un terrain appartenant à Mme Bordenave, on édifie deux cales de lancement. Choquet de Lindu, maître d'œuvre de ces ensembles, porte également à son actif la réalisation du bagne qui est ouvert en 1751, pour les 960 forçats casernés depuis deux ans dans la nouvelle corderie. Il jette déjà, à cette époque, les bases du futur hôpital maritime. La nécessité d'un tel établissement devient évidente car les marins et

les ouvriers de l'arsenal malades reçoivent les soins dans le secteur civil. De plus, si la guerre de l'Indépendance d'Amérique crée sur les quais et dans les ateliers de Brest une grande activité, elle apporte aussi son lot de malades et de blessés. Entassés dans les salles, ils risquent le développement des épidémies. On évacue les convalescents vers Landerneau, dans un couvent appartenant aux Ursulines. De leur côté, les commissaires éprouvent des difficultés à approvisionner les navires. Les fournisseurs, las d'être payés irrégulièrement, préfèrent traiter avec la Compagnie des Indes installée à l'Orient (Lorient). En raison de son isolement géographique, la Bretagne reçoit difficilement certaines denrées, comme le vin, en provenance de Bordeaux et des Charentes.

La corderie, la charpenterie et les forges groupent les professions essentielles et nécessaires à la construction navale. En 1789, l'Ingénieur Blondeau établit des plans en vue d'augmenter les possibilités des ateliers déjà en place. Les travaux terminés on peut utiliser une cinquantaine de feux, un martinet de quatre chevaux, trois marteaux pilons de 500 kgs chacun et une trentaine de machines actionnées à la vapeur par la limerie.

Jean Bon-Saint-André s'efforce d'effacer le désordre laissé par la Révolution. Il met sur pied (1793-1794) une flotte pour livrer bataille aux Anglais. Le bois manque et on ne possède pratiquement pas de moyens de renouveler les stocks. Le comte Louis-Marie Joseph de Cafarelli, premier Préfet maritime de Brest (1800-1810) poursuit l'œuvre de discipline et de travail, tout en faisant preuve,

ainsi que son épouse, de beaucoup d'humanité. Les difficultés d'encadrement se révèlent très importantes. Les escadres anglaises bloquent les forces navales à Brest. Des espions tentent de livrer le port à l'ennemi. La misère sévit. Le mécontentement des ouvriers se manifeste surtout quand, en 1807, on les militarise pour la défense de la ville. Placé à la tête des Travaux Maritimes en juin 1809, M. Tarbes de Vauxclair dispose de 73 ouvriers pour la remise des cales, des quais et des édifices; après des démarches pressantes, le Premier Consul accorde des fonds destinés à l'extension des bassins de Pontaniou.

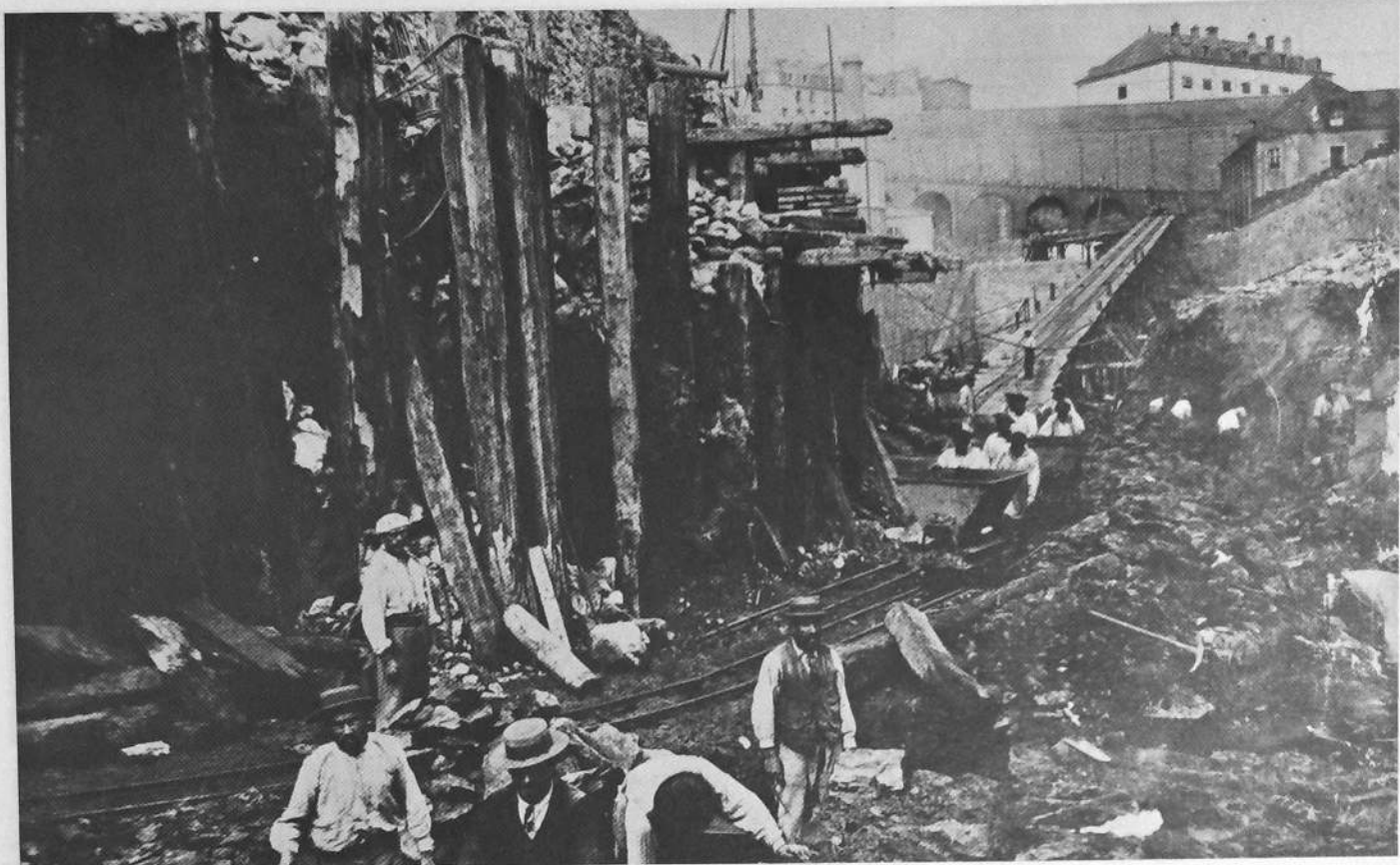
En 1855, sur la proposition de M. Fauveau, Directeur des Constructions navales et de M. Mery, Directeur des Travaux Maritimes, on décide de raser, au fond de la Penfeld le promontoire du Salou, haut de 20 à 30 mètres, jusqu'au niveau des quais et de creuser ensuite à sa base un grand bassin de radoub. Transportés par mer, les déblais servent à la construction des jetées et des terre-pleins du futur port de commerce.

L'idée émise en 1881 par l'Amiral Gueydon, Préfet Maritime, d'orienter le port vers l'Ouest se précise au début du siècle avec la réalisation de la jetée des Quatre-pompes, longue de 280 mètres et celle du sud avec 2160 mètres. A partir de 1905, quai d'armement et port aux torpilleurs du secteur de Laninon constituent une puissante infrastructure complétée par les bassins 8 et 9. Le projet d'une troisième forme s'estompe et disparaît définitivement en 1940. Cette poussée vers la rade ne laisse pas pour autant inactif le fond de la Penfeld où les navires en construction se succèdent.



115. - BREST. — Les Ateliers du Port de Guerre.

Brest : divers ateliers... formule antérieure à 1940. (Doc P.C.).



Brest: le creusement du bassin de Pontaniou. (Doc P.C.).

## Destruction

La Libération de Brest laisse les installations dans un chaos indescriptible.

Du 21 mars 1941 au 11 février 1942, les aviations alliées cherchent à atteindre les cuirassés allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau* qui séjournent à Brest. La base des sous-marins, appelée « base sous-marine » dans le langage populaire, visée à différentes reprises, ne sera atteinte qu'une seule fois. La période précédant immédiatement la Libération voit la destruction massive des installations de l'Arsenal, à la fois par les sabotages systématiques provoqués par les troupes

d'occupation et par les tirs d'artillerie des alliés. Il reste peu de bâtiments intacts. Les immeubles sont détruits à 90%, l'outillage principal est inutilisable. Six cents épaves représentant 140 000 tonnes gisent en rade et dans la Penfeld. Les bassins de radoub et docks de carénage sont gravement endommagés. Le réseau routier est encombré de ferraille et les quais sont inutilisables.

L'étendue des dégâts incite certains à émettre l'idée de reconstruire l'arsenal à un autre emplacement. Après un bilan plus précis, on mesure mieux les possibilités subsistantes.

Des impératifs divers et surtout la nécessité pour la Marine d'utiliser Brest

au plus vite, conduisent à réparer les navires tout en renflouant des épaves, en remontant les ateliers et en rétablissant les installations portuaires. Dès 1945, les chantiers de la DCAN entreprennent la refonte du croiseur *Duquesne* et la remise en état de diverses petites unités.

## Brest et la Marine

Quarante pour cent de la population brestoise vit directement de la Marine Nationale. Les quatre Directions emploient près de 10 000 personnes à statut civil. Les Constructions navales — 7 000 ouvriers et cadres — représentent une des plus importantes entreprises industrielles bretonnes.

La section des constructions neuves a la capacité de réaliser les grosses unités de la marine de guerre. Le service des réparations et d'entretien peut prendre à sa charge la maintenance de tous les types de bâtiments. La section armes-équipements assure l'entretien de tous les équipements électroniques: radar, sonar, transmissions, radios, etc...

La charge du port a pris des dimensions tout à fait particulières en supportant l'entretien courant et le grand carénage des sous-marins nucléaires.



47 BRENT. — Sortie des Ouvriers de l'Arsenal. — LL

Brest: la sortie des ouvriers de l'arsenal par la porte Trouville. (Doc P.C.).



## Lorient

Le nom du « Faouedic », cité naissante en baie du Blavet n'est guère utilisé dans le langage populaire. On lui préfère le nom du navire en chantier: L'Orient (ou Lorient), à la conception quelque peu révolutionnaire et destiné à la Compagnie des Indes.

La sécurité de ce port, sa situation géographique privilégiée, incitent Colbert à envoyer sur place, en octobre 1665, deux commissaires en mission extraordinaire pour examiner les capacités maritimes du secteur Port-Louis Le Faouedic. On extrait de leur rapport que «*La Compagnie conservera l'établissement qu'elle a commencé à Port-Louis sans y faire beaucoup de dépenses et qu'il sera donné ordre à tous les vaisseaux qui vont aux Indes de faire retour au «Port Louis».*

### Premières constructions

Désormais le roi et la Compagnie des Indes exploitent les chantiers de construction navale. Au près des hangars, dont certains datent de 1604, on aménage des habitations destinées aux familles des ouvriers. On monte, également sur les terres appartenant au sieur Thomas Dondez, de nouveaux magasins.

En 1673, l'hôpital aménagé par les frères Recollets devient propriété de la Marine. Seignelay Colbert, tout comme son père, trouve à Lorient d'importantes possibilités «*J'ai résolu d'établir à Port Louis des gens élevés de tout temps dans la Marine Royale*» déclare-t-il au cours de sa visite en décembre 1687. Sur ces conseils, le Roi décide d'associer le port à l'effort maritime nécessaire pour lutter contre l'Angleterre et la Hollande. On y construit et on y carène des vaisseaux pour la flotte de guerre.

La Compagnie des Indes s'associe à cet effort en reprenant les constructions navales quelque peu délaissées. Des charpentiers «levés» à Douarnenez et à Quimperlé, travaillent sur trois vaisseaux en chantier.

En raison de son incompétence, les autorités ministérielles relèvent Simon de Jonchères de ses fonctions de commis principal.

L'enseigne de vaisseau Le Mayer le remplace, flanqué d'un écrivain. Il quitte Brest pour suivre le chantier. Le roi envisage une attaque sur l'Irlande avec les vingt-sept navires en carénage dans le port du Ponant. Pour activer la mise sur pied de cette flotte, dix unités sont dirigées sur Lorient et quatre sur Rochefort où Antoine de Mauclerc assume les fonctions de commissaire général. On le mute à Port-Louis le 13 décembre 1689. Dans son premier rapport, il se plaint de ses conditions de travail. Néanmoins deux mois plus tard, les bâtiments en chantier à Lorient remontent à Brest pour rejoindre l'armée navale du lieutenant général



Plan du port de Lorient, début 18<sup>e</sup> siècle. (D.R.)

d'Amfreville. De Mauclerc vient aussi à Brest (1690-1696) puis reprend du service à Lorient.

Une réorganisation des services permet à la Compagnie des Indes de bénéficier des immeubles construits à Lorient pour la Marine Royale. Cette dernière se replie à Port-Louis où s'installe le siège d'un nouvel organisme maritime tandis que l'arsenal fonctionne à Lorient. Le statut de la Compagnie des Indes se définit dans l'article XIII des lettres patentes de mars 1696:

«*Pourra aussi la dite Compagnie armer et équiper en guerre tel nombre de vaisseaux qu'elle jugera à propos pour l'augmentation et sûreté de son commerce, sur lesquels vaisseaux elle pourra mettre tel nombre de canons que bon lui semblera, arborer le pavillon blanc avec les armes de la France et établir tels capitaines, officiers, soldats et matelots quelle trouvera à propos, lesquels jouiront des mêmes privilèges et exemptions que les nôtres.*

Toutefois, l'implantation de la Marine à Port-Louis ne semble pas définitive. A une proposition du Commissaire général de Mauclerc (1698) de construire le port à Auray, le Ministre répond par la négative. «*Il faut donc, écrit-il, se résoudre à faire du Port-Louis ou de Lorient assez de magasins pour pouvoir y laisser les vaisseaux de sa Majesté, sans interrompre le service de la Compagnie.*

L'aménagement du port se complète par la construction d'une forme de radoub d'ailleurs peu utilisée.

Les prévisions budgétaires, pour les diverses constructions, ne semblent pas prendre en compte le salaire des ouvriers. Ceux-ci se révoltent, en août 1702, pour réclamer un arriéré de plusieurs mois.

Arrêté, le meneur fut relâché en décembre, mais le roi avait fait connaître son point de vue: «*Si les circonstances*

*furent telles que le Conseil de Guerre le condamât à mort, de ne pas exécuter la sentence.*» On dut se résoudre à réduire les armements prévus et à renvoyer chez eux, une partie de la main-d'œuvre dont un contingent de la région nantaise.

A la mort d'Antoine de Mauclerc, le 10 juillet 1703, Du Guay doit remplir à Lorient les fonctions de commissaire ordonnateur. Cette désignation reste sans effet et c'est finalement, Charles de Clairambault, qui s'installe sur les bords du Blavet pour une quinzaine d'années, durant lesquelles il fait preuve de grandes qualités humaines. Il défend avec vigueur les conditions misérables des ouvriers et des marins.

En janvier 1704, on parvient à verser un acompte, mais aussitôt après, on enregistre un nouveau retard.

Le règne des Compagnies des Indes se termine le 7 février 1770. Les actionnaires décident sa dissolution et remettent au roi la totalité du capital dans lequel figurent de nombreux navires et les chantiers de Constructions navales de Lorient qui deviennent Arsenal de la Marine Royale.

L'application en 1792 du décret du 21 septembre 1791 concernant l'administration des ports incorpore Lorient dans les textes.

Avec la réorganisation de la Marine Nationale, le chef-lieu du IV<sup>e</sup> arrondissement est implanté à Lorient. Les constructions navales, dirigées par l'Ingénieur Sane s'établissent sur de nouvelles bases et le Service de Santé subit de profondes modifications. Le 11 décembre 1805, le Ministre Decres décide la suppression des hôpitaux maritimes de Lorient et de Port-Louis. Les malades, marins et ouvriers de l'arsenal entrent alors à l'hospice de la ville.

Le comte de Gueydon, Préfet maritime fait ouvrir une ambulance dans l'ancien hôpital de Port-Louis et le 29 avril 1861, M. de Chasseloup-Laubat autorise la construction d'un établissement sanitaire réservé aux militaires et aux ouvriers de l'arsenal.

### De nombreux ateliers

Tout au long de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Travaux Maritimes suivent de nombreux chantiers. Les ateliers de diverses spécialités améliorent le complexe industriel. La cale couverte entre en service en 1820, et le bassin Clermont-Tonnerre en 1833. A partir de 1840, on installe des forges, une fonderie et un atelier de métallurgie.

Les coques en fer font leur apparition dans la Marine de guerre. La progression des performances des navires oblige à la mise en place de nouvelles installations.

A l'ajustage, on entreprend une machine de soixante chevaux pour l'*Erydon*, prélude à un certain nombre d'autres réalisations relatives à des navires en construction. Toutefois, la charge des réparations ne permet pas de poursuivre le montage intégral de nouvelles machines. Cette spécialité devient en fait l'exclusivité de l'Établissement d'Indret.

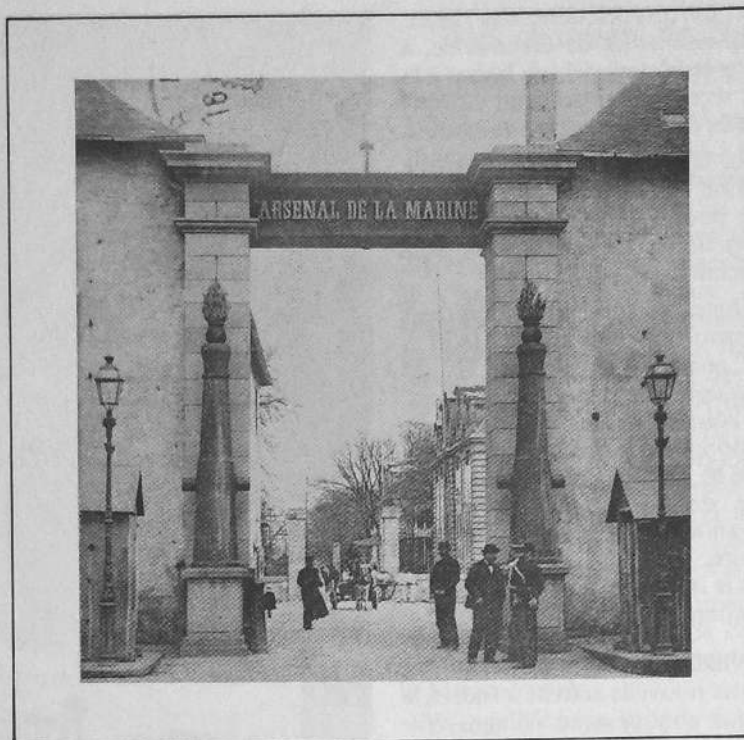
On octroie aux métiers du bois un nouvel atelier qui s'ouvre en 1846. De véritables artistes sortent des chefs-d'œuvre sous les gouges des sculpteurs. En 1848, des figures colossales sont en chantier. Quatre ouvriers y travaillent conduits par un maître. A cette charge, s'ajoute l'animation d'un cours de dessin ouvert aux apprentis et ouvriers de toutes les professions.

Les « bâtiments en fer » fonctionnent à partir de 1859 dans des locaux plus modernes. Ils se composent de trois nefs juxtaposées ayant chacune 160 mètres de long, 15 de large et couvrant une superficie de 7200 m<sup>2</sup>. Aucune cloison n'est montée à l'intérieur. Dans ces hangars à peine clos, débutait sous la direction de l'ingénieur Audenet, la coque de la *Couronne*, première frégate en fer.

A partir de 1861, Lorient dispose d'une seconde forme de radoub. Les travaux durèrent trois ans sur des plans établis par les ingénieurs Chatonnet et Le Bouedec. Long de 149 mètres, large de 29,60 mètres, ce nouveau bassin se ferme par une porte d'une largeur moyenne de 29,60 mètres.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'arsenal continue à rester en tête de la construction des grands navires de guerre. Après la *Redoutable* et la *Dévastation*, les premiers cuirassés à coque d'acier, les chantiers lorientais lancent la *Formidable*, un autre cuirassé, en avril 1885.

Dès le début des hostilités en 1914, de nombreuses unités réquisitionnées sont réarmées en navires de guerre, notamment comme dragueurs de mines et comme escorteurs anti sous-marins. Après l'Armistice, les ouvriers de l'Arsenal de Lorient construisent des cargos charbonniers pour le compte de la



Porte de l'Arsenal de Lorient. (Doc. E. Guibert). D.R.

Marine marchande, puis à partir de 1921, ils réalisent un certain nombre de petits pétroliers ravitailleurs *Aube*, *Durance*, *Nievre* et *Rance*.

Dans la répartition des tâches entre les arsenaux et la « tranche navale 1922 », la D.C.A.N. de Lorient reprend son activité traditionnelle en se spécialisant comme chef de file des bâtiments légers de surface. Outre la construction d'une longue liste d'unités sur les cales de Caudan et celles de Lanester, un groupe d'études mettait au point un prototype de chalands de débarquement dans la presqu'île de Rhuys. Ils furent présentés aux hautes autorités militaires à la tête desquelles se trouvait le général Weygand.

Lors de la seconde guerre mondiale l'arsenal de Lorient se consacre à l'achèvement des bâtiments de guerre légers et à l'armement de ceux figurant sur le carnet de commandes des chantiers privés.

Au cours de l'occupation, les Allemands réalisent un certain nombre d'équipements notamment la base protégée de Keroman.

A la Libération, le personnel occupe divers chantiers tandis que la Direction des Constructions et Armes navales s'installe à Vannes. Un tableau publié le 6 juin 1944 donne la répartition suivante :

Arsenal de Lorient...	1254	Ouvriers
Base de Keroman.....	145	
Polygone de Gâvre.....	57	
Atelier de Tréfavon.....	149	
Hennebont-Branderion.....	64	
Benodet.....	104	
Concarneau.....	72	
La Trinité.....	17	
Centre d'apprentissage		
des Forges.....	175	
Bordeaux-Bayonne-La Pallice..	106	
Le Rudet.....	45	
Total des présents.....	2188	

Absents.....	488
Prisonniers.....	25
Déportés en Allemagne.....	153
En congé.....	34
Total.....	2888

L'effectif reste aux environs de 3500 personnes et l'activité est centrée sur les constructions neuves.



## Indret

Depuis 1642, Indret apporte une aide efficace à la Marine de Guerre. D'abord, chantier de construction navale, puis fonderie de canons, l'Établissement devient, à l'arrivée de la vapeur, le centre des études et des réalisations de l'appareil propulsif des navires.

### Achetée à Louis Duplessis

Située sur une arête rocheuse, à dix kilomètres en aval de Nantes, sur la rive gauche de la Loire, Indret se trouvait autrefois isolé au milieu du fleuve. Des terres basses, inondées aux grandes marées, séparent ce lieu du bourg de la Montagne. Deux digues permettent, néanmoins, une circulation routière permanente.

Sous Louis XIII, le ministre de la Marine Léon Bouthelie juge l'endroit favorable pour y faire construire des

vaisseaux. Le propriétaire des lieux, Louis Duplessis sieur de Genouville, à l'issue d'une transaction, cède Indret à la Marine et reçoit le fief du Pont en Vertain et de l'île de Biesse en face de Nantes.

En 1650, la régente Anne d'Autriche fait donation du château et de l'île à Duquesne pour le remercier de sa victoire sur les flottes anglaise et espagnole à l'embouchure de la Gironde.

Les archives d'Indret ne comportent pas d'événements notables de 1650 à 1769. Par contre, à partir de 1777, la création d'une fonderie de canons en fonte au voisinage des cales de lancement, lui donne un essor nouveau. Cette décision de M. de Sartines, le Ministre de la Marine de Louis XV, présente de sérieux avantages: facilités de transport par la Loire, proximité de carrières de sable pour le moulage, possibilité d'aménager un champ de tir.

#### William Wilkinson et...

Pour cette nouvelle activité à Indret, le roi passe un contrat avec William Wilkinson, célèbre ingénieur anglais inconnu en France et dont le frère John avait inventé un four à fusion. Il bénéficie de la collaboration de M. Touffaire, ingénieur des travaux maritimes ayant déjà à son actif la construction de l'hôpital maritime de Rochefort. Les prévisions établies en 1777, se révèlent précieuses car le 13 février 1778, l'ingénieur Perronet, considéré comme le père des Ponts et Chaussées, envoyé en mission, revient à Paris avec un rapport favorable.

Régisseur de l'ensemble des travaux, Wilkinson prend en charge l'entreprise de la fabrication des bouches à feu. Il installe les deux premiers cubilots qui aient fonctionné en France. Dans la soumission du 7 avril 1780, on supprime l'article interdisant à l'entreprise de faire travailler la fonderie «pour le commerce». Toutefois cette activité ne doit en aucun cas retarder les livraisons à la Marine.

Wilkinson ne renouvelle pas son contrat de trois ans et le 1<sup>er</sup> janvier 1781, il passa sa charge au capitaine d'artillerie de Wendel d'Hayange. Des inspecteurs procèdent à la recette des bouches à feu par des tirs exécutés sur le coteau de Boisseau.

Lors de l'invasion prussienne en 1792, Indret fournit des canons pour défendre la capitale. Néanmoins, une commission parlementaire dans laquelle figure Carrier, l'homme des noyades de Nantes, estime qu'il y a eu négligence. On remplace le régisseur en place par le citoyen Demangeat, un négociant nantais n'ayant aucune compétence en fonderie.

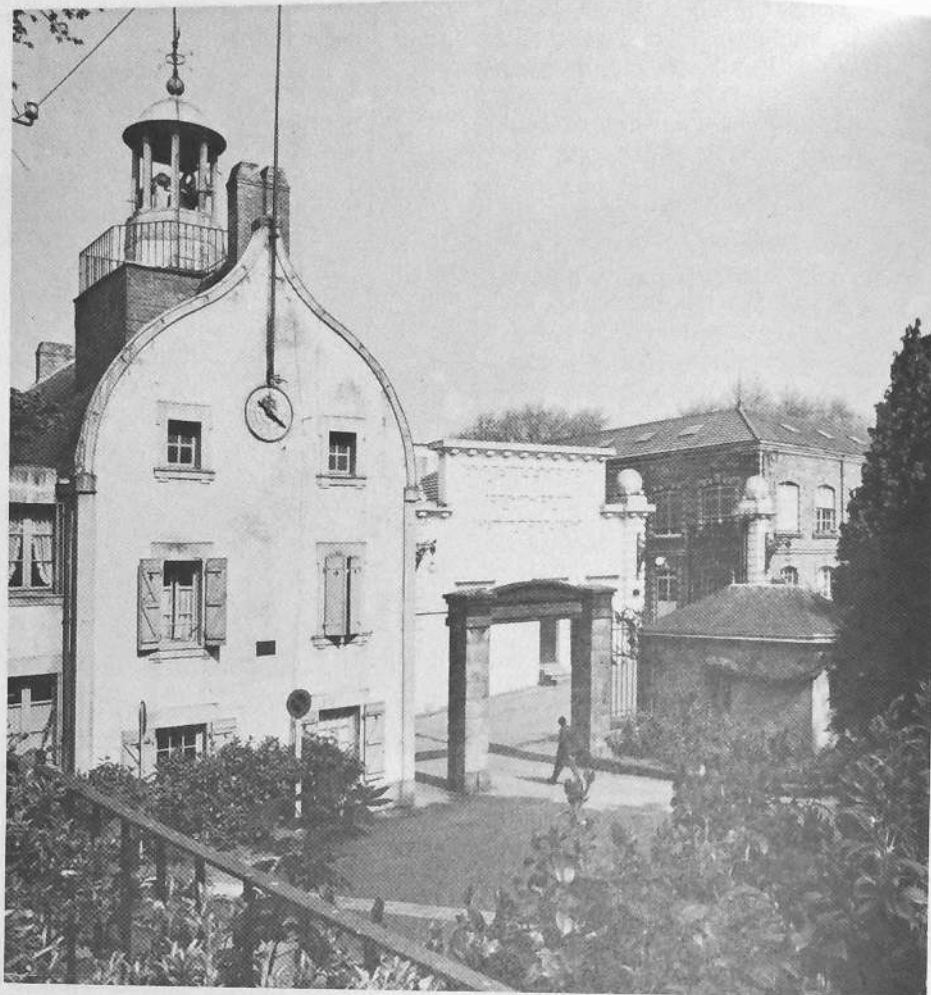
L'inventaire établi en 1808 comprend:

— douze fours dont huit en bon état et cinq seulement en service.

— vingt et une machines à four réparties en quatre ateliers.

#### La vapeur

Suivant l'exemple de diverses marines étrangères, la Marine Royale française



L'entrée de l'établissement à Indret, 1965. (Doc. P.C.).

envisage l'utilisation de la vapeur dans la propulsion de ses navires. Dans ce but, à partir de 1828, le comte de Chabrol, ministre de la Marine, sur les conseils du Baron Tupinier, directeur des ports, choisit le site d'Indret pour la fabrication des nouvelles machines. La situation géographique entre les ports de la Manche et ceux de l'Atlantique prédispose à une nouvelle orientation. En conséquence on abandonne la fonderie de canons.

M. Gengembre, malgré ses 64 ans, prend en charge cette nouvelle activité. Le contrat d'une durée de dix ans lui accorde un salaire de 12000 francs par an plus une prime de 2 à 3% sur la valeur des machines. Parallèlement au projet de manufacture, M. Boucher, sous-directeur des Ports, développe la construction navale. De 1831 à 1843, vingt-quatre unités naissent en bord de Loire. Cette activité décline rapidement tandis que la Manufacture se développe. L'ordonnance du 30 mars 1839 élève les installations d'Indret au statut d'Établissement royal de la Marine.

En 1837, à la mort de M. Gengembre dont la perte est vivement ressentie, M. Zène, officier du Génie maritime, prend la direction des ateliers et M. Le Grix reste à la tête des chantiers. Le parc des machines-outils s'étend avec du matériel en provenance de l'étranger.

Les ouvriers recrutés à Paris et à Lorient occupent de petites habitations

mises à leur disposition à proximité des locaux industriels ou dans les villages limitrophes: Boisseau, La Montagne et Basse-Indre.

En 1843, l'ancienne fonderie est convertie en chapelle à leur intention et deux aumôniers y célèbrent les offices.

En 1849, on abandonne la construction navale, pour se consacrer à l'appareil propulsif. Les machines destinées aux navires, en montage dans les ports, sont acheminées par voie fluviale jusqu'à Paimbœuf, ou jusqu'à Saint-Nazaire, à partir de 1856.

Toute l'évolution de l'architecture navale oblige les Indrétois à multiplier les innovations. Les navires à hélice remplaçant les navires à roues nécessitent diverses expériences méthodiques. Les réalisations de l'établissement connaissent un succès dont la répercussion dépasse les frontières. Le Napoléon (ex-«Vingt-quatre février») reçoit à Toulon une machine de 960 chevaux, qui lors de la guerre de Crimée, se montre le plus rapide des navires de l'escadre.

Vers 1870, on adopte le condenseur tubulaire à échange de chaleur par surface de contact, permettant de récupérer l'eau de condensation de la vapeur. Cette amélioration supprime l'alimentation en eau de mer avec tous ses inconvénients. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les machines alternatives, la turbine à vapeur et le moteur Diesel apparaissent sur le marché. Indret collabore très efficacement à cette modernisation.





La rue de Lorient à Indret où furent logés les premiers ouvriers de l'établissement. (Doc. P.C.)

### Après la guerre 1914-1918

Le décret du 24 avril 1920 réorganise l'établissement de la Marine à Indret. Il est spécialement destiné à l'étude, à la construction et à la réparation des appareils évaporatoires et des appareils propulsifs destinés aux navires de la flotte. En accord avec l'administration centrale, il définit les améliorations à apporter et des règles de standardisation. La construction d'unités légères et rapides conduit à augmenter la puissance des machines, en réduisant le poids et l'encombrement.

Jusqu'en 1940, des équipes de monteurs, appartenant à l'établissement procèdent dans les ports, à la mise en place des diverses tranches de cet ensemble mécanique à bord des navires en construction.

### Occupation allemande et libération

Favorisé par son isolement, l'établissement d'Indret ne subit pas un contrôle permanent et rigoureux des troupes d'Occupation. Cependant en 1942, le service du travail obligatoire touche 450 ouvriers. En août 1944, tandis que l'heure de leur défaite sonne, les Allemands, avant de s'enfuir, procèdent à divers sabotages, notamment sur les installations de la distribution électrique et ils font sauter les ponts desservant l'île. Dès leur départ, les spécialistes remettent en état avec des moyens de fortune les postes endommagés. Quelques semaines plus tard l'activité reprend d'une manière effective en rétablissant, comme urgence n° 1, la navigation fluviale sur la Loire.

### Vers l'énergie nucléaire

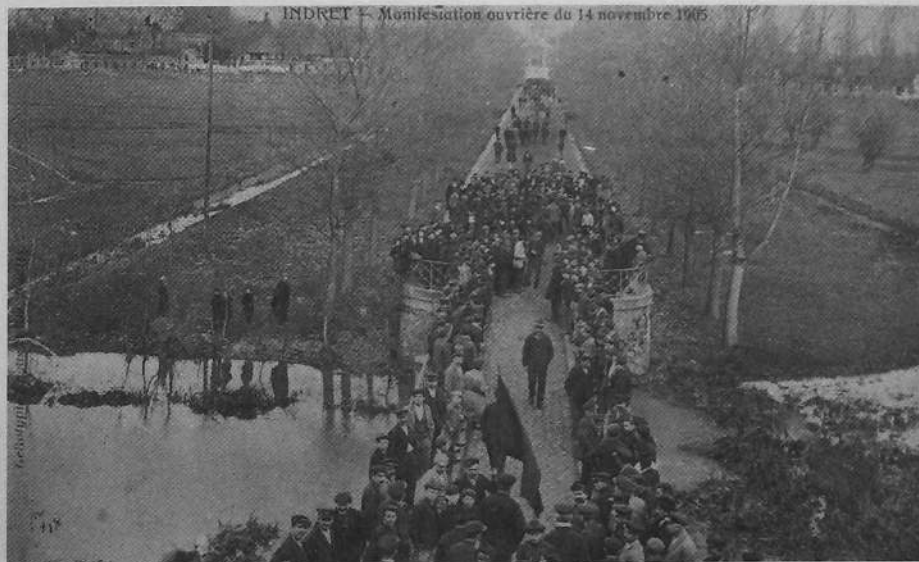
Tout comme après la guerre de 1914-18, l'établissement doit attendre la mise en place du programme naval pour retrouver un plan de charge complet. Les exigences de l'état-major obligent à des études nouvelles. Certaines d'entre elles ont d'ailleurs débuté entre 1942 et 1945 prouvant ainsi la foi des Indrétois dans une victoire alliée.

La première phase de la reprise concerne les chaudières, les chaufferies et les compartiments de machines d'une série d'escorteurs d'escadre de 3 300 tonnes. La suite du planning porte sur l'étude des groupes propulsifs des escorteurs rapides de 1 500 tonnes, du croiseur *Colbert* dont la puissance atteint les 86 000 CV et des machines de 70 000 CV pour les frégates lance-engins.

Les études et les réalisations concernent ensuite le croiseur porte-hélicoptère *La Resolue* (future *Jeanne d'Arc*).

L'utilisation de l'énergie nucléaire à bord des SNLE construits à Cherbourg oblige à prendre un nouveau tournant. La négociation du virage s'effectue avec un réel succès qui se concrétise par la remise de la médaille décernée par la Société d'encouragement pour l'industrie.

L'Établissement des Constructions et Armes Navales d'Indret est maintenant chargé de la fabrication de toutes les capacités constituant les chaufferies des bâtiments à propulsion nucléaire ainsi que le montage à bord.



Manifestation ouvrière du 14 novembre 1905 à Indret. (Doc. E. Guibert, D.R.)

## Les chantiers de Nantes et de Saint-Nazaire

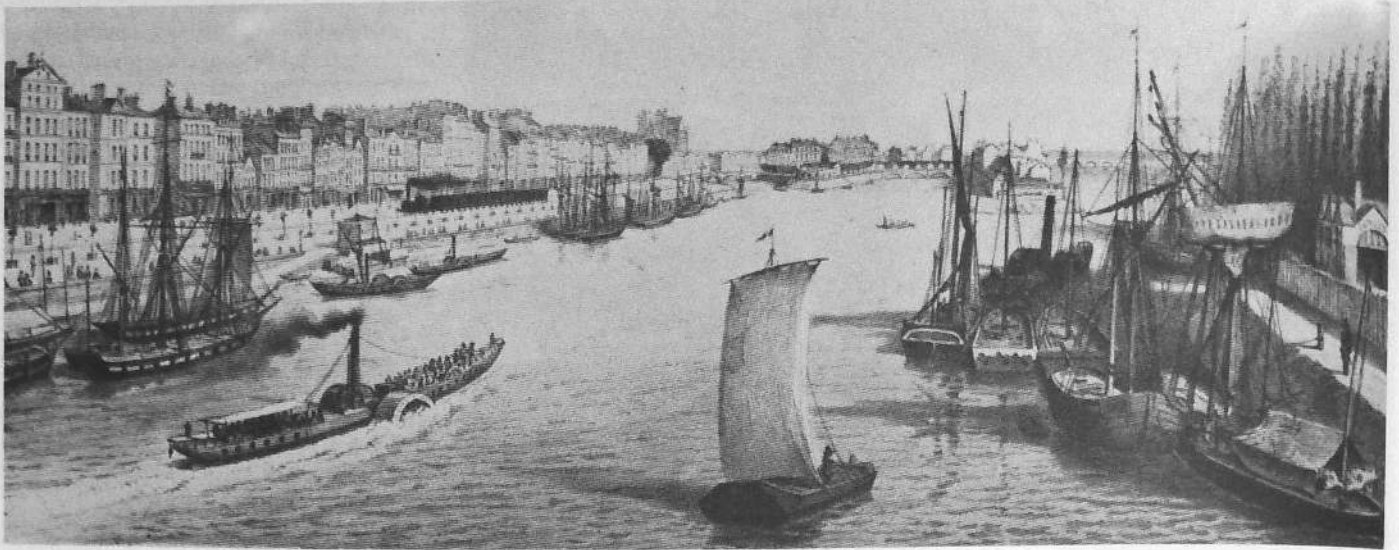
Né près de Gugand, en Vendée (1711), Julien Dubigeon se signale à l'attention comme un excellent charpentier de marine aux Ateliers de la Fosse de Nantes. Autour des années de 1740, il ouvre son propre chantier en bordure de la Chezine et de la Loire. Les commandes y affluent rapidement: bricks, goélettes, trois-mâts carrés, figurent sur les carnets. La triste traite des noirs bat son plein entre Nantes, l'Afrique et les Antilles. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, on estime à 1 300 le nombre des expéditions négrières. De plus, les armements font du commerce avec l'Inde et le roi s'efforce de gonfler sa flotte. Là aussi les cales nantaises sont souvent sollicitées.

En 1760, un second chantier se crée à Chantenay au voisinage de l'entreprise des frères Crucy qui travaillent déjà pour la Marine royale.

Décédé à 70 ans (1781), le fondateur de la dynastie des Dubigeon laisse la place à son fils Jean-Julien. En 1794, celui-ci abandonne le chantier de la Chezine à la Chambre de Commerce pour y installer des entrepôts. Tous les efforts de ces constructeurs se portent désormais sur Chantenay où se forge peu à peu le cerveau de l'entreprise. L'arbre généalogique de la famille accuse d'ailleurs quelques failles. De la mort de Jean-Julien (date inconnue) on saute à 1873, année d'entrée en fonction de Théodore Dubigeon. Suivant l'évolution technologique de la construction navale, on se lance à partir de 1822, avec le transport *Loire* dans le montage des coques en fer et les prémices de la navigation à vapeur. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les chantiers se multiplient tout au long des grèves en utilisant des bois ayant séjourné dans l'eau saumâtre de la Fosse. Les maîtres-charpentiers utilisent une centaine d'ouvriers mais ne disposent pas d'installations fixes.

### Premières fusions

Au début du XX<sup>e</sup> siècle les Ateliers et Chantiers de la Loire construisent des



Quai de la Fosse à Nantes au 17<sup>e</sup> siècle. (Musée de Bretagne).

navires de guerre tandis que les Établissements de Saint-Denis débutent dans la fabrication des turbines Parsons.

En 1909, les Chantiers de La Brosse et Fouche deviennent la Société anonyme Ateliers et Chantiers de Bretagne.

Dans les rangs des Dubigeon, les capitaux se révèlent insuffisants pour moderniser les installations nécessaires pour le développement de la vapeur. Ne pouvant faire face à la crise précédant le conflit 1914-1918, ils sont conduits à s'insérer au sein des Ateliers et Chantiers de la Loire sous le nom de Société des Anciens Chantiers Dubigeon (1914). Après l'armistice de 1919 trois chantiers fonctionnent à Nantes :

- les Ateliers et Chantiers de la Loire;
- les Ateliers et Chantiers de Bretagne;
- les Anciens Chantiers Dubigeon.

Ils grandissent dans un climat de bon voisinage et se dirigent vers des spécialisations différentes.

Les Ateliers et Chantiers de Bretagne glanent les records de vitesse grâce aux contre-torpilleurs *Tigre* (1924), *Gerfaut* (1930) et *Cassard* (1932). Le contre-torpilleur *Volta* (1935) fait également partie des précurseurs avec ses deux lignes d'arbre développant chacune 60 000 chevaux. Cette participation à la construction de la flotte militaire n'exclut pas pour autant les commandes émanant de la marine de commerce ou de la marine de la grande pêche.

Les Chantiers de la Loire, pendant cette période, exercent une activité similaire et construisent même des sous-marins.

Du côté de chez Dubigeon, on note également quelques sous-marins auxquels s'ajoutent des avisos, des remorqueurs et divers bâtiments de servitude.

#### 1940

Les Allemands entrent à Nantes le 19 juin 1940. Les Chantiers freinent leur production au maximum et réussissent à

«sauver» certaines unités qui seront livrées à la Marine française de 1948 à 1951.

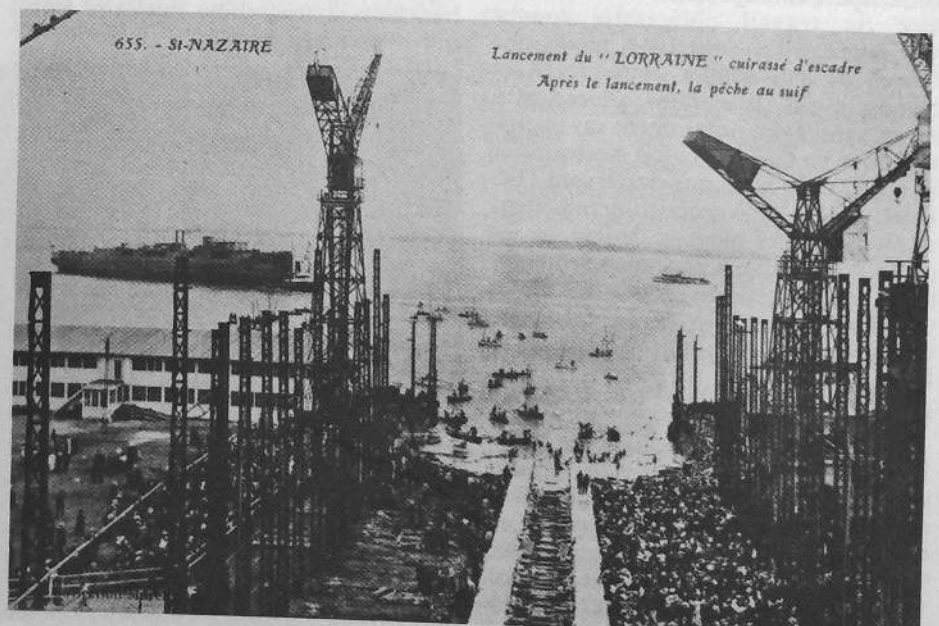
Les bombardements de 1942-43, puis les destructions opérées par les troupes d'occupation au moment de leur départ précipité le 10 août 1944, laissent apparaître un très lourd bilan. Les Chantiers de la Loire et les Chantiers de Bretagne ne sont plus qu'un amas de grues renversées, un cimetière de navires coulés, des ateliers détruits. Toutes les installations vitales sont anéanties. Quoique moins touché, le secteur Dubigeon ne peut utiliser les parties essentielles pour la reprise.

Durant un an, les efforts s'orientent vers la remise en route, tout en participant aux renflouements des navires.

Les trois chantiers envisagent de suivre leur tâche individuellement. Certains considèrent qu'il s'agit là peut-être d'une occasion manquée de ne pas avoir regroupé à cette époque les forces de la construction navale nantaise.

Déjà, au lendemain de la guerre 1914-1918, une tentative de rassemblement des forces industrielles navales mourut dans l'œuf.

Le gouvernement français, par son Livre blanc de 1960, met un vaste programme d'investissements accommodés de regroupements touchant aussi bien les Chantiers de Nantes et de Saint-Nazaire que l'ensemble des Chantiers français. La première opération se situe en 1955. L'Établissement de Nantes des Ateliers et Chantiers de la Loire devient les Chantiers Réunis de Loire-Normandie par éclatement du groupe Penhoët-Normandie, en même temps que l'Établissement Saint-Denis des Chantiers de la Loire fusionne avec Penhoët pour former les chantiers de l'Atlantique à Saint-Nazaire. Cette formule ne semble pas troubler les sociétés nantaises dans leurs activités respectives. Elles travaillent pour la Marine marchande et aussi pour la Marine nationale. Les Chantiers de Bretagne livrent trois bâtiments de débarquement (B D C) *Trioux*, *Argens* et



Lancement du "Lorraine". (Doc. P.C.).

Blavet tandis que Dubigeon fort de son expérience en matière de sous-marin construit trois submersibles: *Daphné*, *Diane* et *Minerve*.

En 1961, on assiste à une nouvelle fusion. Cette fois les Ateliers et Chantiers de Nantes (Bretagne-Loire) réunissent les Ateliers et Chantiers de Bretagne et les Chantiers Réunis Loire-Normandie. Dans le même temps les Chantiers de Normandie du Groupe Loire fusionnent avec Dubigeon.

Les Ateliers et Chantiers de Nantes (ACN), aussitôt constitués, partagent leur production entre une reconversion axée sur les productions terrestres et les techniques de pointe s'orientant vers l'atome, le pétrole et l'océanographie et bien d'autres branches. Les constructions navales ne disparaissent pas pour autant et l'on enregistre des commandes intéressantes pour des marines marchandes de pays étrangers. (Dragues, chalutiers, conserveurs).

Le 30 décembre 1966, un nouveau document portant la signature des responsables stipule la fusion des A.C.N de la Société Financière et Industrielle des A.C.B et deviennent la S.F.I.A.C.B.

Depuis le regroupement de 1961, Dubigeon s'est acquis une place prépondérante en France et à l'étranger dans le domaine des transports de gaz liquéfié livrant sept navires de 1962 à 1966, tout en n'abandonnant pas sa participation à la flotte sous-marine.

## Une société unique

Le 1<sup>er</sup> janvier 1969 Dubigeon-Normandie fusionne avec la S.F.I.A.C.B. Il en résulte deux sociétés, Dubigeon-Normandie S.A. qui concentre à Nantes les constructions navales neuves, tandis que les A.C.B prennent en charge l'étude et la réalisation d'équipements lourds dans les branches de mécanique et de chaudronnerie.

Dubigeon quitte la rive nord, après un délai qui permet notamment le déménagement des machines, appareils de levage et en dernier la cale des sous-marins pour venir occuper sur la rive sud, le terrain des Anciens Chantiers de la Loire. Il pourra accéder à la construction des navires plus importants que ceux construits jusque-là à Chantenay. Son effectif double en passant d'un millier de personnes à deux mille.

Le nouveau chantier Dubigeon subit alors des transformations spectaculaires. La production va être centrée sur deux cales sans en altérer le rendement. On démolit les anciennes installations, on en adopte d'autres et sur les emplacements libérés s'élèvent par la suite d'immenses locaux et un immense parc à tôle et profilés. Désormais, l'activité englobe en très grande partie des commandes destinées à la Marine de Commerce mais, comme tout au long de leur histoire, les Chantiers nantais sont en mesure de prêter leurs concours à la Marine de Guerre si le besoin s'en fait sentir.

## A Saint-Nazaire

Les débuts de la construction navale à Saint-Nazaire remontent à 1861, année de la création du Chantier de Penhoët par la Compagnie Générale Transatlantique.

Les quatre premières unités, des paquebots, sortent des cales entre 1964 et 1965. Pouvant embarquer deux cents passagers de 1<sup>ère</sup> classe et un nombre indéterminé d'émigrants, leurs dimensions sont qualifiées de gigantesques à l'époque. Longueur 108 mètres; largeur 13,40 mètres; creux 11,70 mètres, jauge 3 200 tonneaux, déplacement 5 600 tonnes, propulsion 2 680 chevaux et une voilure annexe de 880 m<sup>2</sup>, permettant d'atteindre une vitesse de croisière de 13 nœuds.

L'essor des Chantiers nazairiens débute en 1881, avec la création de l'Établissement de Saint-Nazaire des Ateliers et Chantiers de la Loire et la réouverture du chantier de Penhouët auquel la Compagnie Générale Transatlantique donne en 1900, son autonomie financière.

Jusqu'en 1940, Saint-Nazaire porte à son actif 120 navires de guerre dont certains se distinguent par leurs caractéristiques techniques :

— le croiseur *Émile Bertin* qui, avec sa vitesse de 40 nœuds détint le record du monde de sa catégorie;

— le croiseur-école *Jeanne d'Arc*;

— les grands croiseurs de 84 000 chevaux *Marseillaise* et *Georges Leygues*;



Saint-Nazaire: vue aérienne de la ville et du port.

— le cuirassé *Strasbourg*;  
 — le cuirassé *Jean Bart* dont le départ de Saint-Nazaire, en 1940, a constitué un double exploit technique et militaire.

Après la guerre, qui avait vu l'arrêt de la construction de deux porte-avions *Joffre* et *Painlevé*, un seul grand navire de guerre fut commandé à Saint-Nazaire, le porte-avion *Foch* de 30000 tonnes et 125000 chevaux qui fut terminé à Brest, à partir de juillet 1959.

Dès 1955, le Chantier de Penhoët et les Ateliers et Chantiers de la Loire fusionnent pour mettre en commun leurs moyens déjà puissants à l'époque, et pouvoir faire face à la concurrence des grands chantiers mondiaux. Le nouvel établissement, les Chantiers de l'Atlantique, dispose des moyens adaptés aux dimensions des plus grands navires de l'époque: la forme Jean-Bart, en particulier permet de construire des pétroliers de 150000 Tdw, et la grande cale Normandie, d'où fut lancé le paquebot de ce nom avec ses 300 m de long.

Mais ce chantier naval se modernise en deux étapes: 1968 et 1972. Actuellement il ne reste pratiquement rien des anciens chantiers.

## Les chantiers et ateliers de la Perrière de Lorient

La société a été fondée en 1937 avec pour activité la réparation de navires de pêche.

Après avoir subi en 1943 trois dommages de guerre successifs, nécessitant un transfert à Concarneau, les chantiers ont repris leur activité à Lorient, en mars 1947, d'abord dans les locaux partiellement sinistrés et reconstruits en 1952.

Les Chantiers et Ateliers de la Perrière devenaient rapidement le plus important atelier de réparations navales de Lorient. L'effectif était en 1955 d'environ 120 salariés.

A la suite de la liquidation des Chantiers de Pen Mané, avec la participation desquels les chantiers avaient réalisé quinze vedettes pour la Marine Nationale, une nouvelle activité, la construction navale, est adjointe à l'activité essentielle de réparations navales.

Toujours en extension et dans un souci de reconversion partielle, la société débutait en 1962 une nouvelle spécialisation dans le domaine des alliages spéciaux et






une tentative de construction de navires de plaisance en AG.4.

En 1963, elle créait un nouveau chantier à la DCAN de Brest pour l'aménagement de navires de guerre.

Enfin en 1973, un autre chantier a été créé à la DCAN de Lorient.

A noter que la société fait partie d'un groupement d'intérêt économique appelé G.I.E., comprenant outre la Perrière, les Chantiers Auroux à Arcachon, la Société Française de Construction Navale à Villeneuve la Garenne et les chantiers de la Manche à Dieppe.



# ar Soner

BODADeg AR SONERION  
 ASSEMBLÉE DES SONNEURS DE BRETAGNE

UNE MUSIQUE POUR LA BRETAGNE  
 D'AUJOURD'HUI

*Tous les deux mois : vie des bagadoù,  
 articles sur les musiques bretonne et celtique,  
 partitions, interviews, disques...*

Abonnements pour un an :  
 France : 80 Fr.  
 Etranger : 120 Fr.  
 Abonnement de soutien : 100 Fr.  
 C.C.P. Rennes 331 48 C

« Ar Soner »  
 13, rue Louis de Montcalm  
 29000 QUIMPER  
 Tél. 98.95.76.13

# « L'ANCRE DE MISÉRICORDE »

Livres anciens et gravures  
**Achat - Vente - Estimation**  
 Spécialités : Bretagne, livres illustrés, curiosités  
 CATALOGUE SUR DEMANDE

41, rue Saint-Georges - 35000 RENNES

**Tél. 99.38.79.42**

# Kêriadenn galian

## an Talhouet

Er blezadoù diwezhañ-mañ emañ aet kalz war-raok, e Breizh, an imbourc'hadennoù arkeologel a denn da oadvezh an houarn ha da chomlec'hioù ar mare-se.

An imbourc'hadennoù-se, kaset da benn-mat e meur a dachad, o deus digoret d'ar studi un nebeud kêriadennoù, e penn-kentañ anezhe heni ar Bradenn, e Kemper, imbourc'het a-c'houde 1981.

Tri chomlec'h, er Morbihan, a zo edan studi: heni an Talhouet e Pluvigner, a-c'houde 1983, heni ar Polvern, en Henbont ha heni Kiberen, nevez'zo.

Kêriadennoù galian arall, en Aodoù an hanternoz, a raer furchadennoù enne: Plouared ha Saint Jagut-les-pins. En Il-ha-gwilun ivez ez enklasker e Mordelles.

Aes d'an den kompren e ranker ur bochad amzer a-benn tenniñ gounid ag ar furchadennoù-se ha gellout lakaat da spletiñ an disoc'hoù anezhe.

Krog omp memestra da zamwelet petra oa beziad ha buhez pemdez ar pobladoù-hont, pobladoù kelt pe kentoc'h « keltiekaet ».

Lakaat a c'heller da gouchañ oad Vezh Van houarn get donedigezh ar Gelted, en-dro d'ar V<sup>vet</sup> kantved a-raok J.K. Lakaat a c'heller ivez ne oa ket sevenadur ar Gelted-galian-se en em ledet ken plaen e pep lec'h war an ec' honderioù aloubet gete, hep komz ag an dibarderioù a-ziagent.

Evit ar pezh a sell doc'h Breizh, ar chomlec'hioù digoret evit bremañ da c'houloù an deiz a zo kenoad get dibenn marevezh « la Tène », diwar anv ur chomlec'h dizoloet en Helvetia.

Annezidi a oa, d'ar pep brasañ ag ar chomlec'hioù-mañ, adal 150 vlez a-raok J-K evit Plouared betek 250 a-raok J-K e Pluvigner.

E berzhioù dezhañ e-unan en deus pep chomlec'h, daoust da se e kaver heñvelderioù ha, bep-a-damm, e kresk ar bern titouroù diwar o fenn, kadarnaet ma vez amañ ar pezh na c'heller nemet goulakaat ahont.

Ur c'hreñvlec'h eo ar Polvern, doare un oppidum dezhañ, ar Bradenn ur gêriadenn bevnet get fozel-

---

### get Daniel Tanguy

---

loù, liammet hec'h emdroadur, doc'h an dibenn anezhañ, get tarzh kêr Kemper.

Savet eo Kêriadenn an Talhouet a vañsonad sec'h. Ur chomlec'h digor eo, pell a-zoc'h pep keoded arall.

---

### Kêriadenn an Talhouet

---

Gwelet e vo amañ, diwar ar pezh a zo bet kavet en Talhouet, pegen talvoudus e c'hell bout seurt imbourc'hadennoù.

War vevenn ur gompezenn a ren, doc'h tu ar reter, war gember div wazh-dour emañ savet. Ne oa ket bet savet eno diabeg. Splet ar chomlec'h-mañ eo difenn ar gêriadenn war dri zal anezhi, gras d'ar flondrennoù ha d'an tachadoù lagennek deleet d'ar gwazhioù-dour.

En desped d'an difraostadegoù graet nevez' zo ha d'an drastadurioù daet d'o heul e c'heller memestra damwelet peseurt neuz a oa, a-vras, d'ar chomlec'h-mañ.

— Ar gêriadenn a oa dezhi gorread tri devezh-arat, get ur voger greñv pe kentoc'h kempennadur an diribin naturel a vire tu ar c'hreisteiz. E lec'hioù arall e chom c'hoazh aspadennoù ur c'hleuz mein, bet bras hep mar ebet. N'heller ket komz a vogerioù ur c'hreñvlec'h, lâromp kentoc'h mogerioù-difenn.

— An aspadennoù lakaet a-wel hiriv a zo mogerioù mañsonet sec'h, evit lâret gwell ha spis, mogerioù daou dal, divargen, ha stoc'hadur dia barzh.

Evit mont d'ar splann emañ gwell lodenniñ an aspadennoù dizoloet. Betek-henn ez eus bet furchet ur gorread war-dro 1000 m<sup>2</sup>, lec'hiet e kreiz-kalon ar chomlec'h, hag en doa muioc'h da zoujañ ag al labourioù-douar.

Ret eo enta diforc'hiñ:

— Ur savadur hirgarrezek (1), stag doc'htañ ur c'hloz miret mat un

darn anezhañ hag a oa e stumm ur garrezenn pe-dostik.

— Er c'hreiznoz ag ar bloc'had kentañ-mañ e verzer un eil savadur, war-gelc'h an taol-mañ.

---

### a) An Ti Hirgarrezek

---

Savet eo ar bloc'had kentañ neuze ag un ti a sko war ur c'hloz bihan, durc'haet e zigor, evel heni an ti, d'ar mergevred.

An ti kentañ-mañ, dalc'het mat ar mogerioù anezhañ war 3 pe 4 diazevad, a zo dezhañ 8 m a hirder evit a 3 da 5 a ledander.

Aet eo rac'h an elfennoù koad pe glasvez da netra. Chom a ra stoc'hadur ar postoù, renket eeun e diabarzh an ti, daou er penn strishañ ha div renkennad a dri fost er c'hreiz hag er penn arall. Diwar lec'hiadur ar stoc'hadurioù-se e c'heller klask adsevel tres an doenn.

Daou stoc'hadur bihan arall a lak da gompren e oa daou beul arall, unan a bep tu da zigor an ti, a oa goudoret, a du'rall, get ur porched pe ur baled.

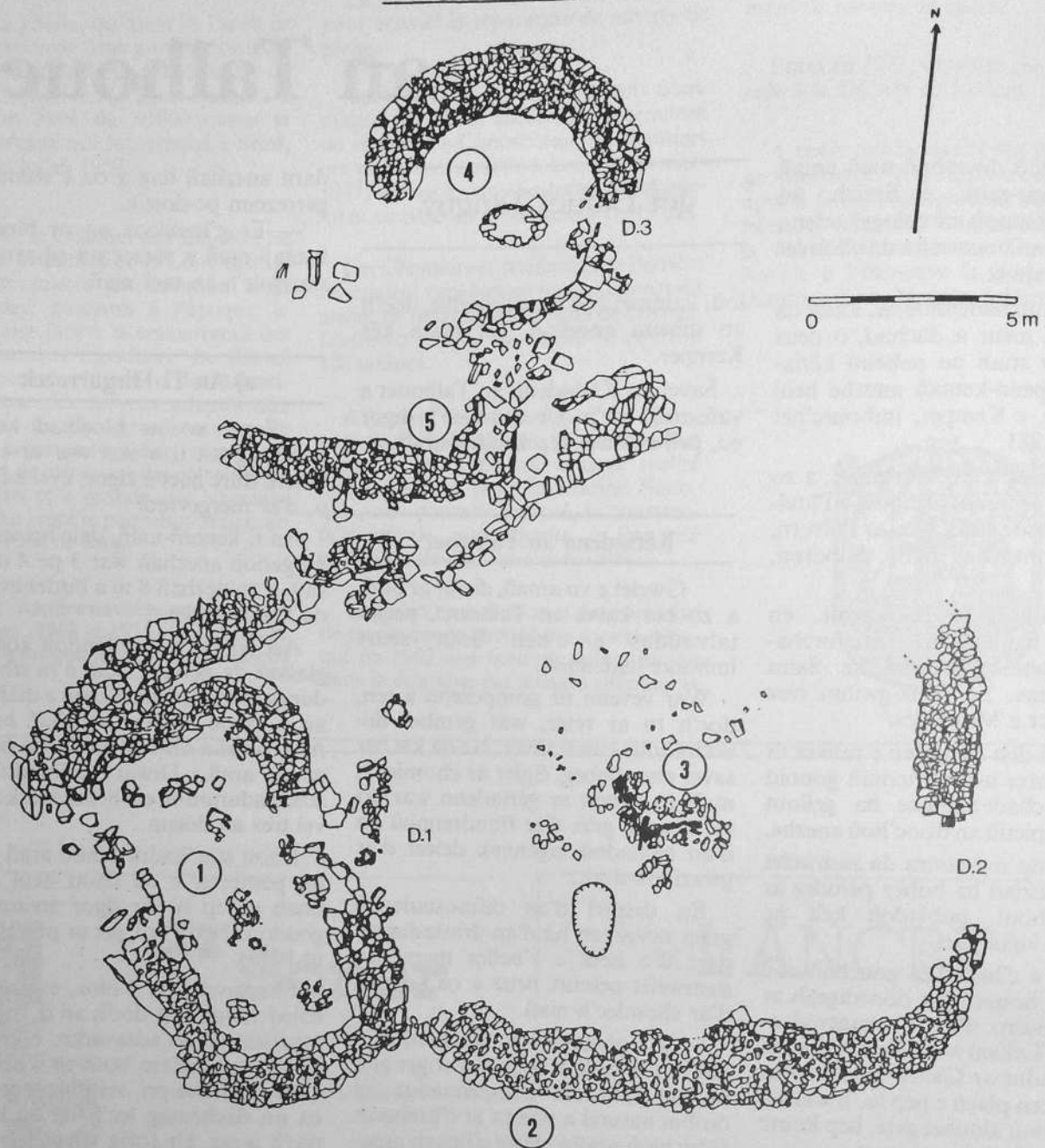
En diavaez, er c'hloz, e kaver un oaled vihan, tost doc'h an ti, hag ivez aspadennoù un adsavadur, e-kreiz ar c'hloz, a c'hellaze bout ur c'hignol. Tennet e veze pri, ret d'ar sevel-tier, en un dachennig lec'h na oa ket ar roc'h a-rez. Ur fozig vihan a zo bet kavet enni.

Ne oa ket bet savet mogerioù ar c'hoz get kement a aked ha re an ti. Betek 60 pe 80 cm e savont c'hoazh er c'hreisteiz met freuzetoc'h eo al lodenn greiznoz. Diwar an diskrapadennoù e c'heller soñjal e oa, a orin, ur metrad ugent bennak dezhe (evit 2 vetrad e ledander). Ne oa ket ur voger greñv, un voger difenn kentoc'h, doc'h monedone ar chatal marteze.

Merket eo digor ar c'hloz get ur bloc'hadur, aspadenn ziwezhañ postadur ur gloued.

---

Lakaet e brezhoneg  
get Daniel Doujet



Cromlec'h an Talhouet - Ar bloc'hadoù studiet

- 1 — An ti hirgarrezek; D1 = digor an ti.  
 2 — moger ar c'hloz; D2 = digor an c'hloz.  
 3 — aspadennoù ur c'hriñol e kreiz ar c'hloz?  
 4 — an ti war-gelc'h; D3 = digor an ti-se  
 5 — moger eeun a-stok doc'h an ti.

Er c'hloz hag en ti e oa tud é vevañ, ul lec'h a vuhez hag a oberiantiz e oa. Evit d'ar gwiskad douar bout tanav (20 cm tevder) ez eus bet kavet darnoù poderezh, pep pennañ «aveadur» an ti, ha diwarne ez eus bet gellet reiñ, a-vras, un oad da chomlec'h an Talhouet.

Diwar studi an douar eno ez eus bet kavet ivez roudoù un oberiantiz

vrasc'h. Peseurt oberiantiz e oa hounnezh' ta?

Kredapl-bras e tenne dreist-holl d'al labour-douar. Diskouez a ra un nebeud troelloù-nezañ e veze nezet gloan eno, tra ma tiskouez un nebeud mein-maler greunvaen e veze malet greun ivez. Souezhet e vezer d'an niver bras a veinigoù kourz ront kavet er leur hag a veze implijet,

moarvat, evel skoerioù pe breverioù.

### b) An ti ront

En hanternoz d'ar bloc'had kentañ-mañ ez eus bet dizoloet, dre furchadenniñ, un eil ti, war-gelc'h an taol-mañ, staget doc'htañ ur voger eeun a oa bet e savadur penn-kaoz da voger ar c'hloz bout gwallgaset.

Kement-mañ a ro da grediñ emañ nevesoc'hik an eil bloc'had evit an heni kentañ.

5,40 m a dreuzkiz en deus an ti war-gelc'h. Savet eo, evel an heni kentañ a vañsonad sec'h. 1,40 m a ledander eo ar voger.

Dalc'het mat eo lodenn hanternoz ar voger-se pa ne chom nemet un diazevad mein doc'h tu ar c'hreisteiz, d'ar bravañ, rak war veur a vetrad emañ aet da get.

Evel digor an ti kentañ emañ durc'haet digor an eil d'ar mergevred, evit terriñ d'an avelioù kreñv. Evel evit egile e kaver daou stoc'hadur postoù diabarzh a bep tu d'an nor. Stoc'hadurioù arall ne gaver ket en ti, pezh n'eo ket re souezhus, rak, doc'h treuzkiz an ti, e tape, hogozik sur, treuster an doenn a-benn e-barzh an douar en -dro d'an ti.

Glustrerezh an ti: darnoù poderezh, troelloù-nezañ, skoerioù, a zo heñvel doc'h heni an ti arall, nevesoc'h un disterañ marteze.

Setu enta, e berr gerioù, petra eo chomlec'h an Talhouet, d'an nebeutañ ar pezh a zo daet deomp dre hon imbourc'hadennoù.

Evit komz a bep tra e c'heller mene-giñ ivez dizoloadenn un nebeud bezioù-krugellek, doc'h tu kreiznoz ar gêriadenn hag er-maez anezhi.

Unan ag ar sebeliadurioù-se a zo bet studiet. Ar bez-krugellek-mañ, 4 metrad a dreuzkiz, a zo doc'h er gober ur poull-bez kleuziet el leuriad-greunvaen goloet get ur grugellig mein bras en-dro dezhi evit he derc'hel.

Ne oa mui ennañ ardremez ebet a eskern hag a arrebeuri ne oa ket muioc'h.

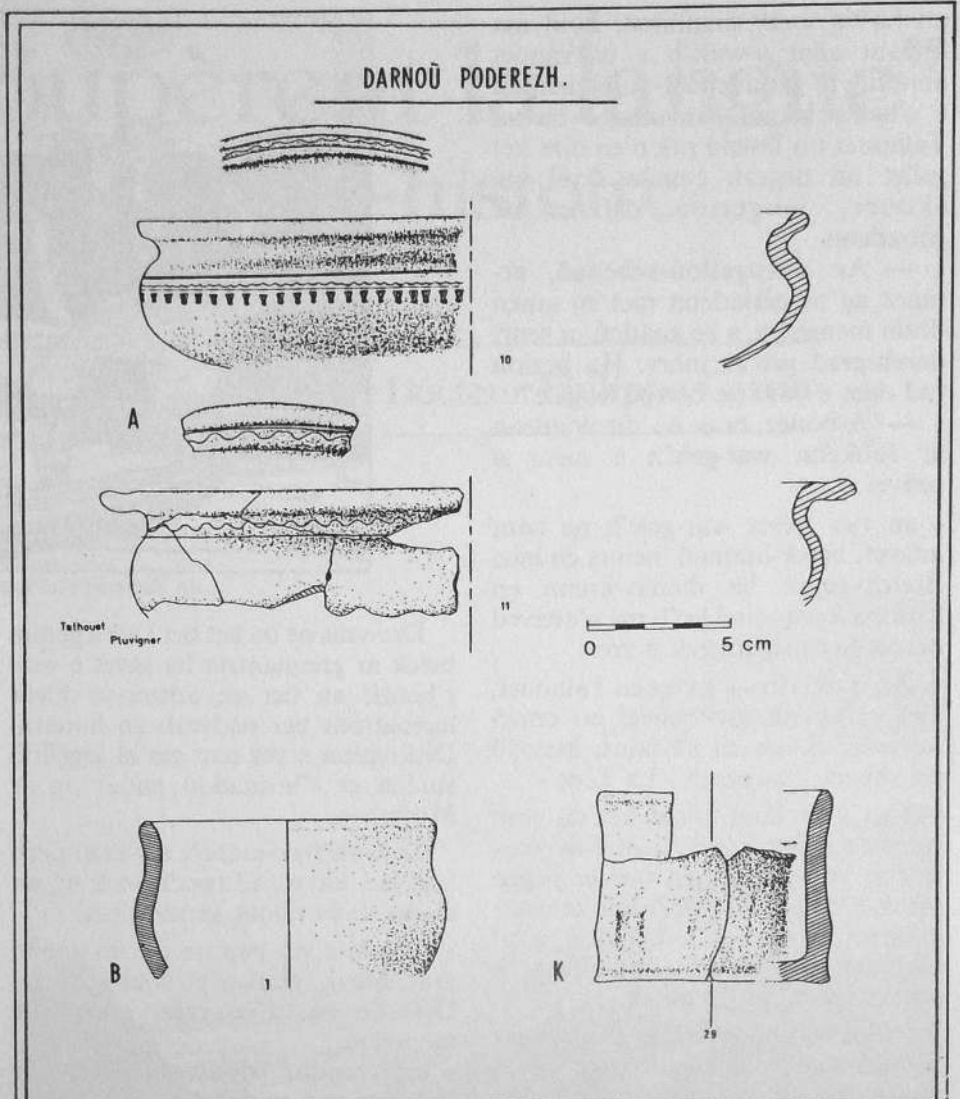
Hep monet er munudoù, lâromp doc'htu e paot seurt sebeliadurioù en hor c'hornad, adal oadvezh an arem betek heni an houarn.

Hiriv e furcher war ur gorread 1000 m<sup>2</sup> pa ya gorread hollek ar chomlec'h en tu'rall da 3 devezh-arat (15000 m<sup>2</sup>). Kement-mañ lakaet, n'omp disoc'het nemet war zarn. Tu a zo neoazh gwiriañ traoù a zo:

— War a seblant hon eus furchet un tolpad hepken, un dachenn get ur vereuri hag he c'hloz. Gorreadoù-anezañ an daou di a zo 28 m<sup>2</sup> evit an ti kentañ ha 23 m<sup>2</sup> evit an ti war-gelc'h, ar pezh ne c'hell talvout nemet evit ur strollad bihan a-walc'h a dud.

— Reiñ a ra pep tra da grediñ e oa an Talhouet ur gêriadenn a oa enni 2 pe 3 zolpad, pe tachenn, get pep a vereuri hag a gloz.

— Ur gorread boutin a chom, rekis da voueta ha da zerc'hel ar cha-



A: Pezelioù karenet kaeret  
B: Gobeledig torek  
K: Gobeledig eeun.



Ar gêriadenn evel m'emañ hiriv: an ti hirgarrezek. Pelloc'h e spurmanter aspadennoù an ti war-gelc'h.

tal ha da sevel sanailhioù. Bout ma seblant anat a-walc'h e oa rannet annezidi ar gêriadenn a-dolpadennoù e c'heller lakaat ken anat e oa an Talhouet un hollad rak n'en dize ket gelllet un tiegezh e-unan sevel, da skouer, mogerioù difenn ar gêriadenn.

— Ar c'hrugelloù-sebeliañ, er-maez ag ar gêriadenn met en amen dezhi memestra, a zo anadoù ur seurt darempred get ar marv. Ha beziou tud daet e oant pe beziou bugale?

— A-bouez bras eo dizoloadenn ar foukenn war-gelc'h e meur a geñver:

- an tier treset war-gelc'h ne oant anavet, betek bremañ, nemet en inizi Breizhveurek ha dianav-krenn en Europa kevandirel lec'h ma n'aved nemet tier hirgarrezek o zres.

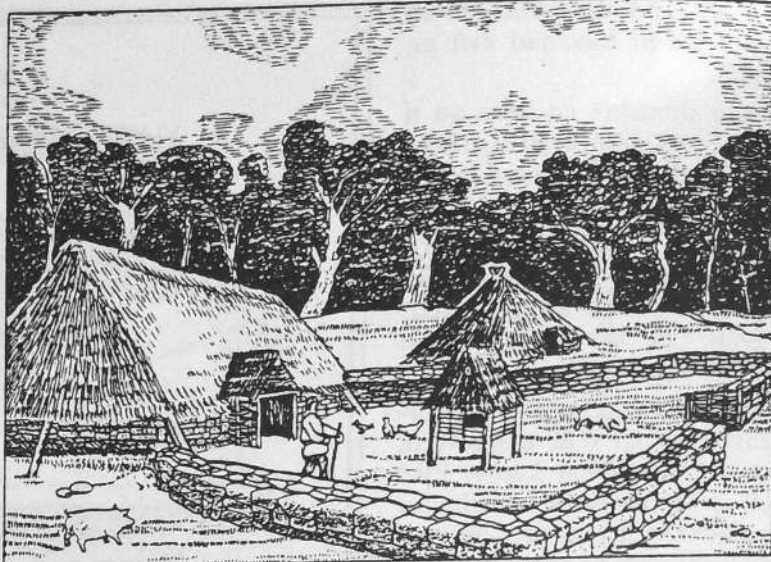
An daou dres a gaver en Talhouet, met oc'hpenn gwirheñvel eo emañ nevesoc'hik an eil savadur, kenoad get dibenn marevezh «La Tête».

Evit gwir lâret, n'eus ket da vout souezhet bout kavet an tres-se war-gelc'h, en Arvorig, pa ouezer pegen stank e oa an darempredoù kenwerzhorel «treuz-mor-Breizh» adal oadvezh an arem ha kentoc'h c'hoazh, adal an Neolitik.

Pelloc'h ha donoc'h ez aio un deiz bennak an enklaskoù war hent anaoudegezh an darempredoù-se met, adal bremañ, e tiskouez deomp an tresoù war-gelc'h er sevel-tier e oa digor ar vro da levezon sevenadurioù arall.

— A du'rall e ranker merzout ar gerentiez a zo etre Kêriadenn an Talhouet ha lod ag ar chomlec'hioù breizhat krennamzerel dizoloet.

Kerentiez delet d'an dafarioù a ya d'ober an tier, ar mein dreist-holl. Tenna ra chomlec'h an Enez Gwennog-Landeda (Penn-ar-bed) pe heni Pen-Ar-Malo (Gwidel, Morbihan) da heni an Talhouet en un doare sebezus.



An Talhouet evel ma c'hellomp kaediñ e oa

Dre-vas ne oa ket bet kalz a gemm betek ar grennamzer ha savet e veze c'hoazh an tier en amzer-se diwar henbatrom tier oadvezh an houarn. Diskouezet e vez mat get al logelloù studiet er c'hornadoù paour ag ar Morbihan.

Trawalc'h eo esaeañ, diwar ar pezh hon eus kavet, adresañ un ti ag an amzer-se evit bout kendrec'het.

- Goloet e vez pep tra get un doenn vras, brek, glasvez pe soul marteze. Diaes e oa, a ziavaez, gwelet ar mogerioù.

- Emdroadur doareoù-bevañ ar gouerien-se a zo da lakaat keñver-ha-keñver get digemmusted ar sevel-tier. A-bad kantvedoù a-bezh ne oant ket aet kalz war-raok.

- Gwir eo ez omp é furchal chomlec'hioù aet an dud azoc'hte evit abeg pe abeg. Moarvat ne oa ket spletus o gounid, en oadvezh an houarn pe er grennamzer ha n'o doa ket gelllet en em ziorren evel m'o doa graet ar re a zo tarzhet diwarne hor c'hêriadennoù a-vremañ.

- Lec'hiadur an Talhouet, evel paot a gêriadennoù dilaosket, a zo hegomzkenañ. War zouaroù yen emañ savet, displet d'al labour-douar ha difraos-

tet a-nevez. Annezidi ar gêriadenn-se a ranke bout, int ivez, arlezidi, tud paour-razh. N'eus ket bet kavet en Talhouet nag un dra nag ur benveg houarn, bout ma oa buhez eno e Kreiz-kaer oadvezh an houarn. E chomlec'hioù arall, pinvidikoc'h, ez eus bet kavet, a-wezhadoù, traezoù metal brav-estlammus.

Dek pe daouzek kantved diwezhatoc'h e oa heñvel ar gont er chomlec'hioù krennamzerel dilezet: ne oa enno an disterañ pezh houarn. Kemm a oa bet a-dra-sur e korf an daouzek kantved-se met evit ul lodenn ag ar boblañs diwar ar maez ne oa ket bet kalz.

Ma n'omp ket degouezhet c'hoazh betek penn hon imbours'hadennoù en Talhouet e ouiomp memestra, resis a-walc'h, peseurt tud a oa eno é chom: maezidi arleziat, henvroiz, paour-ki met digor da levezon sevenadurioù arall memestra. An digor-se a verzer er beziou bet kavet en hor c'hornad, beziou a lies-seurt, luduadur ar c'horfoù pe sebeliadur. An darempredoù-se get ar marv hag emzalc'h mab-den en e geñver a zo dedennus evit meur a dra. Met danvez ur pennad arall e vehe.

#### Gerioù nand int ket anavet get an holl:

**Chomlec'h. m. (-ioù)**=site, habitat  
**Imbourc'hadenn. f. (-où)**=recherche  
**Beziad m (-où)**=existence, réalité  
**Ec'honder. m. (-ioù)**=étendue terri-  
 toire, espace  
**Kenoad. a.**=du même âge  
**Annezad. m. (-idi)**=habitant  
**Kember. m (-ioù)**=confluent  
**Drastadur. m. (ioù)**=dégât  
**Aspadenn. f. (-où)**=reste, vestige,  
 survivance.  
**Tal. m. ioù**=parement (mogerioù  
 daou dal)  
**Stoc'hadur (Diabarzh)**=blocage  
 (interne)

**Divargen (Di+ Margen)**=sans  
 mortier  
**Diazevad. m. (-où)**=assise  
**Baled. m. (-où)**=auvent  
**Troell-Nezañ. F. (Troelloù-  
 nezañ)**=fuzaioles  
**Skoer m (-ioù)**=percuteur  
**Bez-Krugellek**=(beziou-K.)=tom-  
 belle  
**Tolpad m (-où)**=unité (ici, compren-  
 ant une ferme et un enclos)  
**Krennamzerel a**=moyenâgeux  
**Arleziat m (idi)**=marginal  
**Henvroad m (idi)**=indigène

Depuis 17 ans, chaque mois  
 dans toute la Bretagne,  
 on lit

**armor** magazine

Directeur-rédacteur en chef:  
**YANN POILVET**

le franc-tireur de la presse bretonne.

Des faits, des commentaires  
 en toute indépendance  
 sur la vie politique, économique  
 et culturelle des cinq départements

Le numéro: 10 F

Abonnement d'un an: 104 F

BP 123, 22404 LAMBALLE Cedex  
 Tél. (16) 96 31 20 37 +



# “Ils leur coupèrent la langue”

## Essai de psycho-histoire

---

Docteur Philippe Carrer

---

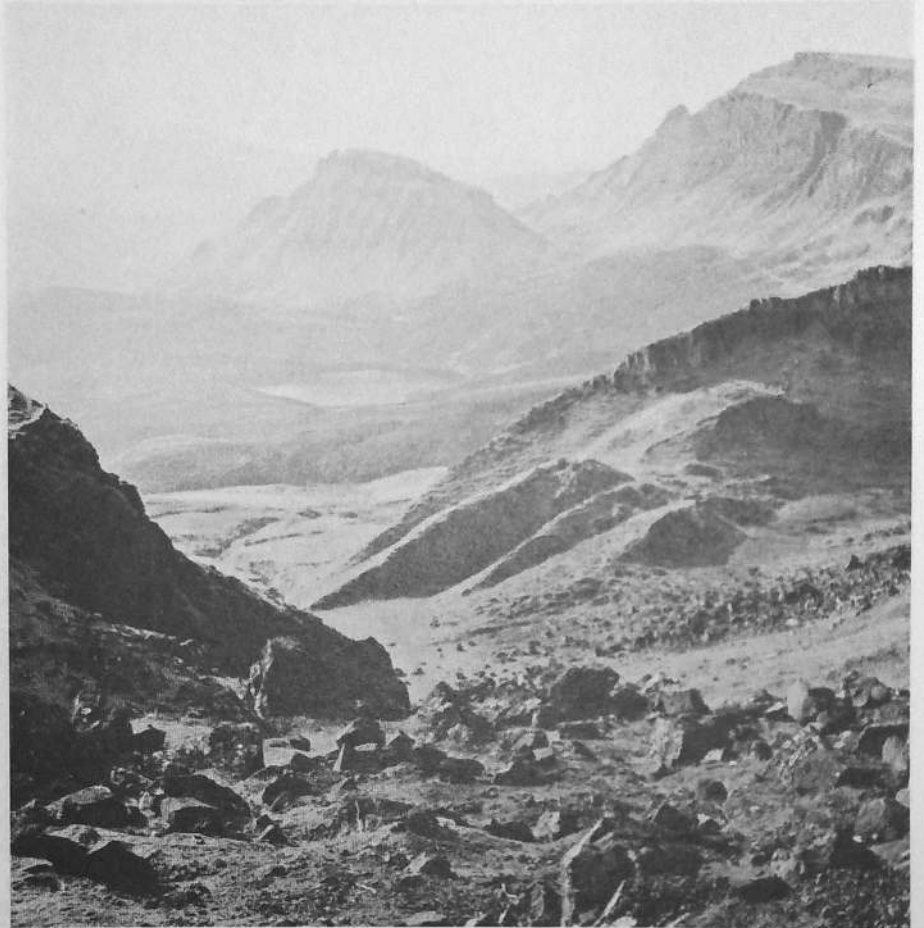
Bien que leur Histoire ne leur soit pas enseignée, que le sentiment national ait tendance à s'éteindre chez les Bretons, et n'existe désormais qu'à l'état latent chez la plupart d'entre eux, peu ignorent cependant qu'ils tiennent leur nom ethnique, auquel ils ne parviennent pas à renoncer, d'ancêtres venus autrefois d'Outre-Manche et fondateurs de l'actuelle Bretagne.

Pourtant, fait capital de l'Histoire des Bretons, sans lequel la Bretagne n'existerait pas et n'aurait même jamais existé, les émigrations bretonnes en Armorique demeurent entourées de mystère et continuent à se présenter à l'historien essentiellement sous forme de questions non résolues.

Un coin de voile semble cependant en train de se lever essentiellement grâce aux études d'histoire linguistique de **Léon Fleuriot** (« Les Origines de la Bretagne », Payot). Nous voici, sur ce lointain passé, pourvus de considérables et nouvelles précisions et d'un éclairage très différent de celui des histoires traditionnelles de la Bretagne.

Il est vrai que les documents d'époque font cruellement défaut et qu'il fallait se rabattre sur quelques témoignages indirects, toujours cités, et sur des « Vies de Saints » de caractère hagiographique, rédigées au minimum deux à trois siècles plus tard et bien souvent davantage : il en ressortait que les Bretons avaient quitté en masse l'île de Bretagne sous la pression des Saxons en expansion continue, mais aussi celle des Pictes de Calédonie et des Scots d'Irlande. Ces événements mémorables et pourtant peu ou pas mémorisés s'étaient produits pendant la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle et pendant tout le VI<sup>e</sup> siècle.

Léon Fleuriot nous fait découvrir que les relations entre les deux rives de la Manche remontent à la plus haute Antiquité. La mer unit plus qu'elle ne sépare. Dans le cadre d'un courant d'échanges pratiquement ininterrompus, ce sont, en fonction des circonstances, tantôt les insulaires qui viennent s'installer sur le Continent et pas seulement en Armorique, tantôt les continentaux qui vont vivre dans l'île des Bretons. Parfois le courant s'est fait plus dense. C'est ce qui s'est produit à plusieurs reprises quand la Bretagne insulaire et l'Armorique étaient

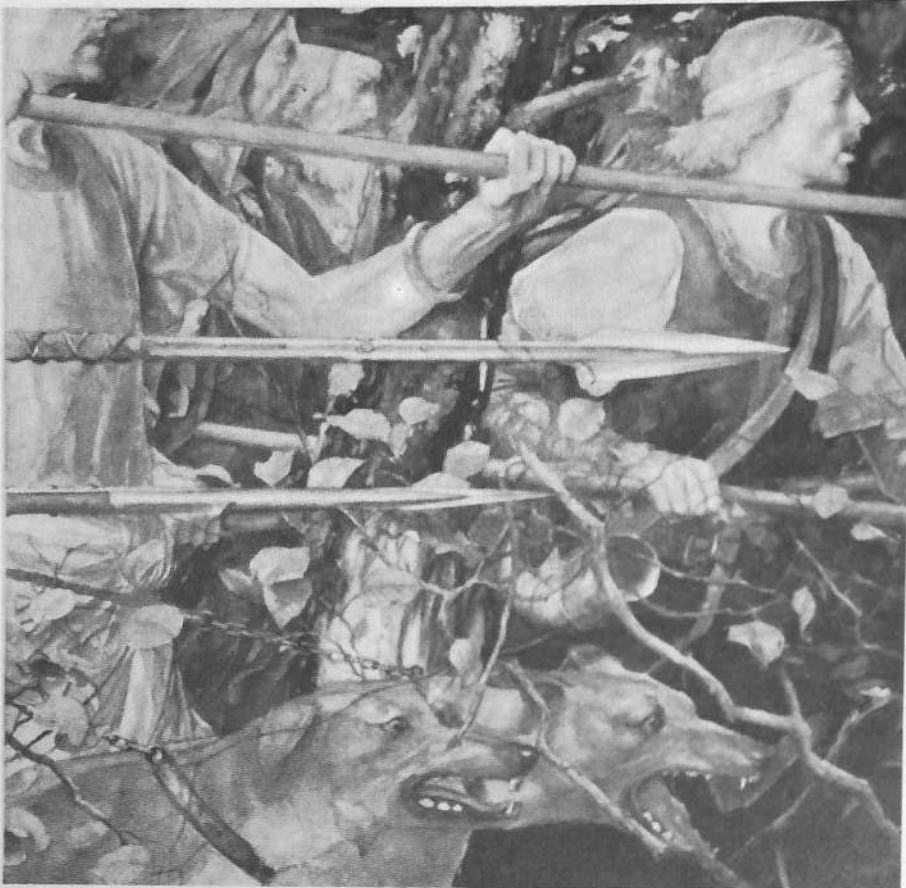


*Quiraing (Écosse) (D.R.).*

encore romaines. Dès la fin du second siècle **Artorius Castus**, Préfet de la VI<sup>e</sup> Légion Victrix, à Eburacum, avait dirigé cette légion composée en partie de Bretons contre une révolte d'Armorique (à l'époque même où se produisait un soulèvement en Grande-Bretagne). Que certains de ces militaires se soient fixés en Armorique n'aurait rien d'étonnant. Un siècle plus tard, l'Empire était à son déclin, les barbares de plus en plus agressifs, les empereurs fragiles, assassinés les uns après les autres, les légions embrassant la cause de l'un ou de l'autre et s'affrontant dans des guerres fratricides. A plusieurs reprises ce sont les gouverneurs de la Bretagne qui lèvent l'étendard de la révolte et se déclarent candidats à l'Empire. Ils franchissent la mer et viennent combattre leurs rivaux sur le continent, entraînant dans leur sil-

lage les légionnaires bretons. Tantôt c'est l'enivrement de la victoire : une fois même le chef les conduira jusqu'à Rome, prise et foulée aux pieds par les Bretons ; tantôt c'est la défaite et la mort ou la captivité. Quand le nouvel empereur les libère, où aller ? Pourquoi, plutôt que de rentrer vaincus et ruinés dans leur île, ne pas chercher fortune en Armorique, si proche et si semblable ? Ce sera l'épopée de Maxime, et la première véritable émigration.

Auparavant, dans la foulée d'une révolte continentale bagaude, **Carausius**, l'un des quatre hauts dignitaires romains en Bretagne insulaire, s'était révolté sous Diocétien en 286 et avait rapidement dominé un territoire étendu aux deux rives de la mer du Nord et de la Manche (sur le continent, il s'étendait des



« Guerriers au combat » (Alan Lee)

bouches du Rhin à l'Armorique). Carausius avait été, peu après, assassiné par un de ses lieutenants, mais son « royaume double » lui avait survécu jusqu'à l'expédition de Constance Chlore en 293.

Un demi-siècle après ces événements, le « glorieux » général romain **Magnence**, de père breton et de mère francque, sera proclamé empereur à Autun par ses soldats après avoir chassé Constant, fils de Constantin le Grand. Magnence, qui se disait gaulois et empereur gaulois, sera à son tour défait et se suicidera quelques années plus tard.

Les campagnes militaires de ces généraux révoltés ont pour conséquence de conduire sur le continent des soldats bretons, dont une partie y demeurera, notamment en Armorique, où ils trouvent des compatriotes déjà installés.

Mais c'est avec **Maxime** que cette « première émigration » va prendre de l'ampleur.

Magnus Clemens Maximus est un général romain d'origine espagnole, qui a remporté en Bretagne insulaire des victoires contre les Pictes et les Scots. Il combat d'abord aux côtés de l'empereur d'Orient, Théodose, puis se révolte, en 383, contre Gratien l'empereur d'occident, et passe sur le continent avec l'armée de Bretagne. Les troupes romaines de Germanie, puis les cavaliers maures abandonnent Gratien, qui est massacré. Maxime règne à Trèves, capitale de l'Empire d'Occident, toléré par Théodose. Puis c'est la rupture, Maxime envahit l'Italie et s'empare de Rome en janvier 388.

C'est l'enivrement de la victoire: « Pour tous les Bretons, ce fut une Grande Époque » (1). Leurs sentiments sont des plus ambivalents. Ils se veulent les plus romains des Romains, les meilleurs défenseurs contre les barbares, les plus aptes à diriger l'Empire, et en même temps on satisfait leur goût de la révolte contre un pouvoir central trop avide d'impôts. Triomphe de courte durée. Les combats se déplacent vers la Slovénie et la Vénétie actuelles. Vient l'heure des défaites. L'armée de Maxime s'effondre après plusieurs batailles perdues et lui-même est tué près d'Aquilée le 28 août 388.

Pourtant, rien ne pourra effacer les glorieux souvenirs: « La conquête de Rome est un des épisodes essentiels de la Légende d'Arthur qui symbolise et représente non seulement la lutte de la Bretagne contre les gens du Nord et les Saxons, mais encore la Bretagne redressée contre Rome et la soumettant... » (2).

Histoire et mythe s'enchevêtrèrent non seulement dans la légende arthurienne, mais aussi dans celle de **Conan Mériadec**, ancêtre mythique des dynasties bretonnes et qui a peut-être été un des lieutenants de Maxime, également dans un des Mabinogion gallois, intitulé: « Le Songe de Maxen Wledig », où l'on voit Maxen, empereur de Rome, se lancer à la recherche d'une merveilleuse beauté, Elen, aperçue dans un rêve et dont il découvre l'existence en Bretagne insulaire. Parce qu'il demeure en Bretagne avec Elen qu'il a épousée, Rome se révolte et c'est avec des soldats bretons

qu'il la reconquiert. Ces Bretons ne retourneront jamais chez eux.

A peine vingt ans plus tard, l'armée de Grande-Bretagne va passer, pour la seconde fois, « massivement » en Gaule, entraînée en 406 par son chef, **Constantin**, qui devient roi. L'aventure durera cinq ans seulement. Constantin III, pris à Arles, sera tué à Ravenne en 411.

De ces diverses tentatives glorieuses ou/et malheureuses, il résulte que « des foules de soldats bretons débandés, d'autres encore organisés sous les bannières de l'empereur, resteront sur le continent, la plupart en Gaule » (3). Il semble bien que c'est en Armorique que se fixèrent un nombre important d'entre eux. Mais pour l'essentiel, ce sont les soldats de Maxime qui sont à l'origine des Bretons armoricains. Les traditions brittoniques sont unanimes sur ce point (4).

Pour cette première émigration, comme pour la seconde celle des histoires traditionnelles des V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et sans doute VII<sup>e</sup> siècles se posent les mêmes questions.

Dans quelles conditions s'installèrent en Armorique les émigrants? Où s'y fixèrent-ils? Quelles relations s'instaurèrent entre eux et les indigènes gallo-romains, et en particulier quelles relations linguistiques? Quelle langue parlaient les Armoricains gallo-romains aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles?

Il paraît évident que même à ne considérer que les IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, l'état d'esprit des Armoricains vis-à-vis des nouveaux arrivants et l'accueil qu'ils leur ont fait, ont dû singulièrement varier selon le temps et les lieux en fonction des densités de peuplement, des situations politique, militaire, socio-économique, socio-culturelle (langue parlée, affinités), et sans doute également psychologique. C'est la raison pour laquelle certains décrivent une émigration pacifique dans une Armorique à moitié vide et d'autres une émigration combattante, s'imposant au besoin par l'épée à des populations nombreuses contraintes de la subir.

La question linguistique suscite les mêmes remous. Certains décrivaient des Armoricains très romanisés et devenus entièrement latinophones, puis le fait d'une persistance du gaulois dans certaines régions de l'Armorique gallo-romaine s'est imposée. Falc'hun place cette zone celtophone dans le Vannetais. Fleuriot estime qu'il est plus logique de situer le maintien du gaulois dans le nord de la Bretagne et de reconnaître le Vannetais à l'époque des émigrations en tant que zone d'implantation romanophone, puis romane beaucoup plus dense.

Dans ce même domaine linguistique, les spécialistes s'interrogent également



sur la proximité du breton et du gaulois, plus précisément de vieux brittonique parlé par les émigrants et du gaulois encore parlé par les gallo-romains armoricains au moment des émigrations. La plupart s'accordent à admettre que les deux langues étaient peu différentes ou même très proches.

Ce préambule historique permettra, je l'espère, de mieux situer les éléments qui vont faire l'objet de cette étude de psycho-histoire, et qui se trouvent dans « *La Chronique de Saint-Brieuc* » (en langue latine) « *amalgame de documents de valeurs d'époques très diverses, rassemblés peu avant et après 1400 dans une sorte d'esquisse d'histoire de la Bretagne Bretagne* » (5)

Voici quelques précisions remarquables, historiques ou légendaires, données par la « *Chronique de Saint-Brieuc* », et qui sont clairement rapportées à l'épopée de l'empereur Maxime et de son lieutenant Conan :

Maxime, empereur de Rome, devient roi de Bretagne après avoir épousé l'héritière du trône, puis il accorde la possession héréditaire de ce royaume à Conan Mériadec, parent de sa femme. La Léta-vie devient la Petite Bretagne.

Conan Mériadec débarque à Plougoulm pour prendre possession de son royaume, et soumet tout le pays jusqu'à Rennes, Nantes et Angers.

Les Bretons qui avaient accompagné Maxime sont tués ou dispersés quand survient la défaite de leur chef. Ceux qui ont pu en réchapper rejoignent leurs concitoyens en Armorique, qui depuis ce temps-là est appelée l'Autre Bretagne.

Lors de la conquête de l'Armorique, les Bretons de Conan tuent tout ce qui est du sexe masculin, n'épargnant que les femmes.

« *Ayant tué tous les indigènes mâles qui étaient encore païens et ayant coupé la langue aux femmes afin qu'elles n'altèrent pas la langue bretonne, ils les utilisèrent comme épouses ou à d'autres services* ».

Sans doute les Bretons répugnaient-ils à épouser des Gauloises ou n'en trouvèrent-ils pas suffisamment, car :

« *Il (Conan) voulut donner des épouses à ses soldats pour qu'ils aient d'elles des héritiers qui possèderaient cette terre à jamais. Et pour qu'ils ne se mêlent pas aux Gaulois, il décréta que les femmes viendraient de l'île de Bretagne* ».

Ici se situe l'épisode d'Ursule, fille du roi, envoyée en Bretagne armoricaine avec 11 000 filles nobles et 60 000 de basse naissance. La flotte qui les amène est dispersée par la tempête. Les navires qui en réchappent abordent aux rivages barbares et en Germanie. La plupart des jeunes filles sont massacrées.

Après la mort d'Ursule (sainte Ursule) et de ses compagnes, Conan et les Bretons armoricains, très attristés, vont chercher d'autres femmes dans l'île de Bretagne, mais ils n'en trouvent pas.

Enfin :

« *Quoique Conan et les Bretons armori-*



Représentation légendaire de la femme celte. (Alan Lee).

*cains n'entendirent pas se mêler aux femmes gauloises qui étaient païennes, et aussi parce qu'ils ne voulaient pas que la langue bretonne fût oubliée, certains d'entre eux acceptèrent des femmes gauloises, les firent baptiser et les épousèrent, et c'est pour cela que la langue bretonne fut par la suite corrompue, à cause d'elles et de leurs descendants en plusieurs villes et lieux de Bretagne, surtout dans les régions limitrophes de la Gaule* ».

Ainsi « *La Chronique de Saint-Brieuc* » nous présente, non pas de pacifiques émigrants, encore moins des vaincus venus chercher refuge auprès des cousins accueillants, mais des envahisseurs, conquérants brutaux voire sanguinaires. Il est bien probable que telle a parfois dû être la cruelle réalité, ce que semblent confirmer l'archéologie et la toponymie en certains points du territoire.

Ces émigrants sont des soldats et même des professionnels, dont certains nous dit-on, sont les vaincus d'Aquilée, mais néanmoins avaient été auparavant les vainqueurs de Rome. Ces soldats et leurs chefs apparaissent désireux d'assurer leur descendance pour que leur lignée conserve la possession du territoire, et ils se préoccupent de trouver des femmes, chrétiennes comme eux et parlant la même langue qu'eux. Ils redoutent en effet que la langue bretonne ne s'altère et même ne se perde. Ceci montrerait que les langues bretonne et gauloise, tout en étant peu différentes, étaient quand

même distinctes (ainsi actuellement le danois et le norvégien sont deux langues fort proches, les lecteurs de chacune d'entre elles pouvant comprendre l'autre sans pour autant la parler). A moins que l'autre langue ne soit pas le gaulois, mais le latin, déjà parlé par une partie de la population, non seulement par les grands propriétaires terriens et leur entourage, mais aussi, semble-t-il, par les habitants des villes, y compris ceux de condition modeste surtout au sud-est de l'Armorique.

Quant à leur crainte de l'abandon de la langue par leurs descendants, elle n'est pas vaine. Des Francs et autres Germains en Gaule ou ailleurs, ou Vikings en Normandie, combien de minorités guerrières victorieuses ont progressivement fusionné avec les populations dominées et abandonné leur langue, en particulier à la suite d'une série de mariages mixtes.

Ce n'est pas par accident que l'on dit langue maternelle, et c'est bien la mère d'abord qui transmet son langage. Toutes les modernes études psychologiques ne font que le confirmer.

Nous imaginons donc ces soldats, glorieux vaincus à la façon des grognards de Napoléon, venant se tailler un territoire, s'installant sans façon chez les autres qui bientôt se défendent. Alors, massacrant les hommes, violant les femmes, les anciens légionnaires sèment la terreur là où ils ont débarqué. Dès lors, la résis-

tance faiblit, les hommes s'enfuient à leur approche vers le sud et l'est de l'Armorique. Les Bretons organisent leur conquête, cherchent des épouses. Il n'en viendra pas assez de Grande-Bretagne, une partie d'entre eux devra prendre des femmes gauloises qui sont baptisées en grande pompe. Leur a-t-on demandé leur avis à ces malheureuses dont les hommes ont été tués ou ont dû s'enfuir? Cependant, les femmes gauloises sont fières et combatives. Comment réagirent-elles?

La Chronique nous dit qu'ils leur coupèrent (à toutes!) la langue et que cette sauvage mutilation a quelque chose à voir avec la langue mais cette fois au sens de langage.

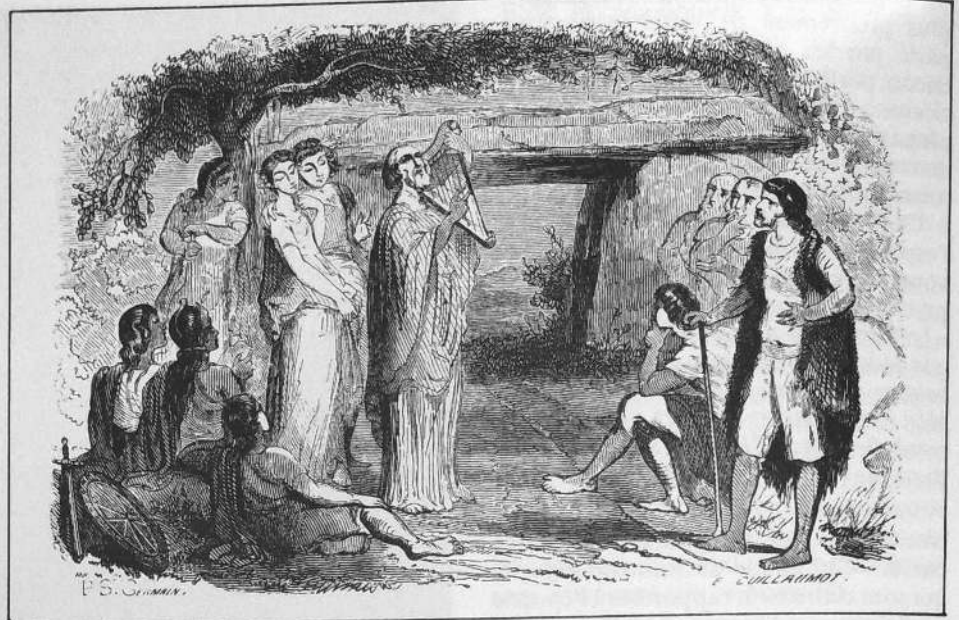
Nous avons vu que «*La Chronique de Saint-Brieuc*» datait de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et du début du XV<sup>e</sup>, soit dix siècles après l'épopée de Maxime.

Cependant, dès le XIII<sup>e</sup> siècle la «*légende*» des langues coupées apparaît dans deux manuscrits (6). Il y est dit que les Bretons partis en expédition avec Maxime, ne pouvant retourner chez eux, dévastèrent «*jusqu'au sol*» les régions de la Gaule et «*prenant les filles (des Gaulois) en mariage, ils leur coupèrent à toutes la langue afin que leur postérité n'apprit la langue maternelle*». Il est également précisé que du fait de cette mutilation les Bretons sont appelés par les Gallois «*Letewicion*» ou demi-muets parce qu'ils parlent confusément.

Fleuriot pense que ce jeu de mot, qui consiste à rapprocher: «*Letewicion*» ou habitants de Letav, ou Llydaw (ou Léta-vie ancien nom de la Bretagne) de «*Lled-dewi*» c'est-à-dire «*se taire à moitié*» (Tewi = se taire), est à l'origine de cette légende absurde, de cette «*histoire fantastique et tardive, qui n'a évidemment aucune base historique. Elle n'apparaît dans aucun des plus anciens manuscrits...*»

Jean Markale, inlassable explorateur des mythes celtes, estime qu'au-delà de la signification historique imprécise d'épisode de l'émigration (qui peut concerner n'importe quelle époque), il faut assigner un sens mythologique à l'histoire légendaire de Cynan Meyryadawc (Conan Meriadec).

Aussi, le thème des personnages muets est lié à celui de L'Autre Monde. «*Et si*



«*Autour du Barde*», gravure du 19<sup>e</sup> siècle.

*les nouveaux arrivants, les Bretons, sont semi-tacents, c'est parce que les hommes sont vivants tandis que les femmes sont mortes...* Pour Markale, l'histoire des langues coupées est une explication rationalisante, mettant en avant la nécessité de maintenir la pureté de la langue bretonne, mais cachant la réalité de femmes appartenant à l'Autre Monde.

Ainsi le royaume d'Armorique, cette Letavia, où s'établit Cynan Meyryadawc et ses compagnons, est uniquement peuplé de femmes, ce qui rappelle «*La Navigation de Maelduin*» et celle de «*Bran*», légendes irlandaises au cours desquelles apparaissent à plusieurs reprises des îles de femmes.

Effectivement si le nom de «*Letavia*» (ou Lyddaw) qui signifie «*L'Étendue*» se rapporte à l'aspect physique ou géographique de la péninsule armoricaine, qui s'allonge dans l'océan sur près de 300 kilomètres, il a également une connotation métaphysique, la terre qu'il désigne étant, sinon l'Autre Monde lui-même, tout au moins un lieu privilégié de communication entre le monde des vivants et celui des morts (qui sont en fait des êtres également vivants, mais vivant autrement).

Et pour Markale, les fées de l'Autre Monde ont besoin, comme les Amazones, des hommes pour les régénérer et «*apporter la fécondité et la richesse à l'Univers qui est... leur commune création...*»

Quand les chroniqueurs nous disent que les Bretons après avoir massacré les hommes ont épousé leurs femmes, ils réactualisent le mythe d'Yvain le chevalier au Lion du roman de Chrétien de Troyes, qui épousa Laudine, personnage de l'Autre Monde après avoir tué le chevalier Noir, gardien de la fontaine de Barenton. «*Il régène ainsi la fonction et apporte le renouveau, accomplissant ainsi le rituel antique et sanglant du nouveau prêtre qui tue son prédécesseur devenu proprement impuissant...*» (Markale).

En définitive, pour cet auteur, la légende de Conan Mériadec et son épi-

sode des «*langues coupées*», est le récit d'une expédition dans l'Autre Monde, comme il en existe beaucoup d'autres dans la tradition et la littérature celtiques, et où les incessantes défaites historiques du peuple celte se trouvent compensées par les spéculations métaphysiques les plus hautes.

Devant ces données historiques et légendaires, est-il possible d'envisager une analyse ethnopsychiatrique?

C'est ce que je tenterai de faire.

Tout d'abord, l'histoire des langues coupées est-elle absurde? N'aurait-elle pas pris sa source dans un crime de guerre, dont le retentissement aurait traversé les siècles? On peut imaginer que des soudards exaspérés et pris de boisson, aient sauvagement réduit au silence quelques harpies les abreuvant d'injures. Comme l'histoire nous l'enseigne, les femmes gauloises avaient de l'agressivité orale à revendre, et plus encore dans les circonstances dramatiques, rappelées ci-dessus, où elles étaient plongées.

Aujourd'hui encore, la vie quotidienne nous apporte l'écho, certes assourdi, de ce qui a pu se passer autrefois. Ainsi le tribunal de Grande Instance de Brest jugeait récemment, parmi d'autres affaires, un délit d'outrage à agents. Le «*Télégramme de Brest*», du 20 octobre 1984, rendait ainsi compte de l'audience:

«*... Voici pourtant que dans la grisaille habituelle de l'invective, une paysanne de 67 ans apporte un note personnelle, une lueur d'originalité. Ayant hérité d'un timbre-amende, elle le déchira en présence des agents de la force publique, accompagnant son geste de commentaires explicatifs. Apparemment ces commentaires ne paraissent pas traduire une sympathie débordante pour les représentants de la loi, mais peut-on en être tout à fait sûr? Difficile d'acquiescer en l'occurrence une certitude irréfutable en ce sens que les outrages présumés ont été formulés en breton...*»

Il est précisé plus loin que cette per-

sonne censée ne pas connaître un mot de français, a été dispensée de peine.

Bien que notre époque soit encore remplie de beaucoup d'événements horribles, on coupe moins facilement la langue des gens qu'au IV<sup>e</sup> siècle.

Admettons toutefois, avec Fleuriot, qu'aucun texte, présentement connu, ne vient avant le XIII<sup>e</sup> siècle mentionner l'histoire des langues coupées, que rien ne permet donc d'étayer son exactitude historique, et pensons qu'il pourrait s'agir d'un rajout insolite de quelque clerc misogyne ayant voulu corser son manuscrit.

Pourtant parmi le cuivre d'un fracas légendaire «*La Chronique de Saint-Briec*» paraît bien nous livrer l'or de quelques événements et situations historiques. Fleuriot nous dit que les émigrés bretons paraissent bien s'être préoccupés de trouver des épouses, ce qui vient confirmer l'existence d'une première émigration militaire. Par ailleurs le désir du maintien de la pureté de la langue bretonne revient avec insistance.

Nous serions tentés, malgré tout de clore un dossier trop peu consistant, si ne nous venaient à l'esprit deux autres séries séquentielles historiques, au moins, où sont intervenus :

- la conquête,
- le massacre des hommes,
- le mariage des vainqueurs avec les femmes des vaincus,
- et conséquemment des réactions des femmes intégrant le domaine de la parole dans un cas, et celui de la langue dans un autre.

La première série se situe aux «*Âges sombres de la Grèce*». Il s'agit d'une tradition relative à la fondation de Milet, transmise par Hérodote, et qui témoigne des difficultés rencontrées par les Grecs auprès des indigènes cariens : venus d'Athènes, les fondateurs de Milet, qui n'avaient pas emmené de femmes avec eux, prirent des Cariennes pour épouses, après avoir tué leurs parents :

«... C'est à cause de ce meurtre que ces femmes s'imposèrent cette loi qu'elles firent serment d'observer et transmirent à leurs filles, de ne jamais prendre leurs repas avec leurs maris et de ne jamais les interpellier par leurs noms, vu qu'ils avaient massacré leurs pères, leurs époux, leurs fils et qu'ils les avaient pour compagnes à la suite de ces méfaits»... (7)

La seconde série concerne l'histoire des Petites Antilles. Venus d'Amérique du Sud, les Caraïbes ont conquis les Petites Antilles, dont font partie la Martinique et la Guadeloupe, et ils ont massacré les hommes arawaks et pris leurs femmes pour épouses. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, quand les Européens (Français, Anglais, Hollandais), ont conquis à leur tour les Petites Antilles, ils ont pu observer que les hommes parlaient caraïbe et les femmes arawak. Par ailleurs, les uns et les autres connaissaient une troisième langue, langue sacrée appartenant au domaine religieux.

Si comme tel historien le suppose, l'au-



«*Cavaliers dans les brumes*». (Georges Sharp).

teur du premier manuscrit où figure l'histoire des langues coupées avait lu Hérodote, pourquoi avoir imaginé cette mutilation qui ne figure nullement chez l'historien grec, d'autant plus que l'interprétation de Letevicjon (à demi-muet), permettait plutôt d'évoquer le mutisme sous l'aspect d'un comportement que sous celui d'une infirmité due à une mutilation.

La réaction des femmes gauloises au massacre de leurs hommes n'aurait-elle pas été le mutisme, ou peut-être le silence, car, comme il le sera précisé plus loin, l'un et l'autre ne doivent pas être confondus ?

A la fin du récit gallois — «*Le Rêve de Maxime*» (Brenddwyd Maxen) se trouvent d'intéressants détails qui concernent l'émigration bretonne. Après la prise de Rome, Maxime donne à Cynan (Conan) et à Adéon, frère de Conan, une armée pour soumettre telle région du monde qu'il leur plaira :

«... Ils se mirent en route, soumièrent des pays, des châteaux, des villes fortes, et tuèrent tous leurs hommes mais laissèrent les femmes en vie. Ils firent ainsi jusqu'à ce que les très jeunes gens qui étaient venus avec eux furent des hommes grisonnants, tant ils furent occupés longtemps à cette conquête».

Adéon retourne en Bretagne insulaire avec une partie de l'armée, tandis que Conan reste en Armorique avec les autres soldats :

«... Ils résolurent de couper la langue des femmes de peur que leur langue ne fut corrompue. Du fait que les femmes étaient silencieuses, on les appela «*Gens de Bretagne — Llydaw*». Et par suite vinrent et viennent encore de Bretagne des hommes parlant cette langue. L'on appelle cette histoire *Le Rêve de Maxen Wladic*, empe-

reur de Rome, et elle se termine ici»...

Quoi de plus inquiétant pour les hommes que le silence hostile et prolongé des femmes ? Il transforme en force la faiblesse de celles-ci.

Un passage curieux de «*La Bretagne sous l'orage Plantagenet*» de J. Choffel (p. 99), vient nous le confirmer :

«... De fabuleux récits courent sur les seigneurs d'Anjou. Le plus curieux est celui du comte Geoffroy qui prit pour épouse une créature venue du fond des Mers. Il l'avait amenée sur le rivage en la tirant par les cheveux alors qu'il nageait sur les bords de la Manche... Cette jeune personne d'une grande beauté ne possédait de commun avec Eve, notre Mère, qu'une trompeuse apparence extérieure. Elle avait en effet un comportement incompatible avec celui qu'affectionnent ordinairement nos compagnes telles que Dieu les a créées. Quoi qu'il arrive, elle gardait obstinément le silence, traduisant ainsi incontestablement son essence démoniaque, car, la chose est toute notoire, une femme se doit de «*caqueter moult*»... C'est du moins semble-t-il ce que pensaient les hommes en ces temps obscurs».

Il semble bien s'agir d'une princesse bretonne (insulaire ou armoricaine ?), mariée contre son gré et réagissant par un silence obstiné à une situation ressentie comme oppressive.

Ce silence si total qu'il en vient à se confondre avec le mutisme, en fait aux yeux des hommes, surtout des hommes d'Église, une créature du diable et sa grande beauté, qui conforte cette opinion, l'accuse encore davantage. On reconnaîtra au passage la misogynie ecclésiastique, qui rendait la condition féminine difficile, surtout vers la fin du Moyen Âge.

Les femmes, en effet, devaient tenir

leur discours sur le fil du rasoir, puisque trop prolixes ou, à l'inverse, trop silencieuses, elles n'étaient jamais finalement au-dessus de tout soupçon, quant à leur fréquentation du malin.

Cette tradition misogyne venait d'ailleurs de loin. Alors que les Grecs représentaient le lieu du silence sous la forme d'un jeune homme ou d'un petit enfant, les Romains changèrent son sexe et en firent une naïade, Lara, dont la langue avait été coupée par Jupiter parce qu'elle avait révélé ses infidélités à Junon, son épouse. Chaque année, à Rome, on célébrait la fête de Lara (honorée aussi sous les noms de Muta et Tacita) et on offrait des sacrifices à la déesse du silence pour prévenir les indiscretions, médisances et calomnies.

À l'inverse, les Grecs avaient une conception plus spiritualisée et plus religieuse du silence. La statue du jeune dieu dressée à l'entrée des sanctuaires indiquait qu'il fallait se taire dans la maison des dieux ou plus encore que les hommes ne devaient parler qu'avec circonspection des mystères divins. La fleur de pêcher que le dieu, sous les traits d'un jeune homme, coiffé d'une mitre à l'égyptienne et couronné d'un disque rouge et vert, tenait parfois en main, symbolisait l'accord parfait qui doit régner entre le sentiment et la parole, car selon Plutarque, le fruit du pêcher a la forme d'un cœur, et sa feuille, celle d'une langue.

Il arrive parfois que cette adéquation complète de la parole au sentiment et à la pensée vienne se heurter aux armes du conquérant ou du tyran. Le silence peut alors être plus grand que les cris. S'il y a le silence des lâches, il y a aussi le Silence du courage; ainsi dans « Le silence de la mer », de Vercors, celui de l'héroïne (dont le nom ne nous est pas révélé) face à un officier allemand, pourtant courtois et sensible, mais malgré lui représentant l'ordre nazi et d'un pouvoir horrible. Se taire devient la forme de protestation la plus éloquente qui soit :

*«... le silence se prolongeait. Il devenait de plus en plus épais, comme le brouillard du matin. Épais et immobile. L'immobilité de ma nièce, la mienne aussi sans doute, alourdissaient le silence, le rendaient de plomb...»*

Mais le silence prolongé peut devenir éprouvant, voire insupportable, non seulement pour celui qui le subit, mais aussi pour celui qui l'inflige, ou même pour les « témoins ». On dit : un silence pesant. C'est pourquoi, quand l'oncle de la jeune fille, dans ce même récit de Vercors, la prie de rompre un silence qu'il commence à trouver trop cruel (pour cet officier bon garçon, guerrier malgré lui), peut-on penser que c'est pour lui-même qu'il plaide :

*«... Je terminai silencieusement ma pipe. Je toussai un peu et je dis : « c'est peut-être inhumain de lui refuser l'obole d'un seul mot ». Ma nièce leva son visage. Elle haussait très haut les sourcils, sur des yeux brillants et indignés... »*



*Femme du calvaire de Plougonven (D.R.).*

Si, dans ce récit, c'est une jeune fille qui incarne la résistance par le silence, il arrive que ce soit tout un peuple qui n'ait plus que son silence à opposer à l'ennemi. C'est ce que nous montre encore Vercors dans une autre nouvelle de son ouvrage :

*«... Ainsi il nous rejoignait, il avait su nous joindre, nous les solitaires, nous les muets...»*

Et plus loin :

*«... Ce pays où seuls les lâches, les malins, les méchants allaient continuer à pérorer; où les autres n'auraient pour protester que leur silence...» (8)*

Si, après ce détour, nous revenons aux femmes gauloises, nous penserons, que contraintes, après une conversion forcée au christianisme, d'épouser les vainqueurs, qui de surcroît avaient exterminé leurs maris ou les avaient chassés, c'est, au moins dans leur vie publique (9) par un silence habituel qu'elles ont répondu à la violence qui leur était faite, ce silence exprimant aussi le refus d'utiliser la langue imposée par la force. Peut-être s'agissait-il de femmes de l'aristocratie gauloise, parlant latin, et mariées à des chefs bretons. Leur mutisme persistant a pu impressionner les populations. Elles auraient transmis à leurs filles cette conduite habituelle, de génération en

génération, et les Bretonnes seraient apparues aux étrangers comme celles qui se taisent, femmes du silence, non pas de résignation, mais de révolte.

Convenons que faute d'éléments historiques suffisamment probants, nous ne pouvons proposer cette interprétation qu'à titre d'hypothèse, qui au demeurant, n'est pas incompatible avec ce que nous disent les historiens et les mythologues. Et dans ce cas, l'histoire des langues coupées serait à comprendre dans un sens métaphorique.

Mais à côté de cette hypothèse noble qui ferait ressembler les Gauloises armoricaines à certaines héroïnes celtes de l'Antiquité, s'en présente une autre, également plausible, qui nous conduit à une analyse plus ethno-psychiatrique et nous impose de distinguer le silence du mutisme, plus particulièrement dans ses formes pathologiques.

Alors que garder le silence consiste à ne pas parler et qu'un second sens du terme, celui d'absence de bruit et d'agitation contribue à lui donner une signification plus vaste, plus philosophique ou plus religieuse, le mutisme, au contraire, qui est un refus de parler, débouche très vite sur le domaine de la psychopathologie, dès lors qu'il est systématique et se prolonge anormalement.

Mais il est bien certain que l'on peut

passer insensiblement du silence au mutisme, et que la frontière qui les sépare n'est pas facile à discerner.

Ainsi, chez la jeune fille du « Silence de la mer » ; certes il existe chez elle un refus catégorique et intransigeant de composer avec l'ennemi. Cet ennemi se présente sous les traits d'un jeune homme charmant, sensible et cultivé, qui cherche désespérément à établir un dialogue humaniste avec les Français qui l'hébergent malgré eux. Nous décelons à travers le récit que la jeune fille, quoi qu'il en soit, se sent progressivement attirée par l'officier allemand et nous comprenons que son mutisme farouche n'est plus seulement l'expression d'une résistance à l'opresseur, mais au moins autant, un mécanisme de défense contre un sentiment amoureux naissant et insupportable.

Parmi différents mutismes pathologiques, il en est un, le mutisme hystérique, où le refus de parler se masque sous l'aspect d'une incapacité à parler, d'une impossibilité de le faire. Survenant après un choc émotionnel, par exemple après un viol (10), il se traduit non seulement par l'absence de toute parole, mais aussi par l'absence de toute tentative de parole, alors que l'expression mimique vient compenser le défaut d'expression verbale. Le malade « est bavard de ses gestes », selon la formule d'un clinicien.

Il peut exister, chez les malades hystériques, diverses catégories de troubles de la phonation, par exemple certains malades ne peuvent parler autrement qu'en chuchotant. Leur voix est voilée ; c'est à peine si on les entend. Dans d'autres cas les malades bégaiement, mais bien différemment des véritables bègues. Leur bégaiement est épisodique et ne survient que dans certaines circonstances, souvent les mêmes, et il n'a pas le même caractère explosif.

Il existe des cas, beaucoup plus exceptionnels, où les malades font entendre des aboiements ou des rugissements. Dans un précédent ouvrage, j'ai consacré une étude à une épidémie d'aboiements, survenue en Bretagne, au XVIII<sup>e</sup> siècle, plus particulièrement dans la région de Josselin, et qui a ensuite évolué sur un mode endémique, pour se prolonger environ deux siècles. Ces aboiements féminins du XVIII<sup>e</sup> siècle répondraient-ils au mutisme féminin des anciens temps ?

L'hypothèse ethnopsychiatrique, à propos des femmes gauloises serait celle d'une épidémie de mutisme hystérique (évoluant peut-être vers un état endémique) et qui aurait surgi en réponse à une situation psychologiquement intenable : être la femme du meurtrier de son père, de son mari, de ses frères et peut-être de ses fils, ou simplement épouser un homme qui vous impose sa langue et sa religion et exige que ce soit aussi celles des enfants. Le choix du symptôme serait surdéterminé. Il y aurait l'impossibilité psychologique de communiquer avec le mari, en même temps que celle d'appren-

dre et d'utiliser la langue du maître et de renoncer à la sienne.

Chez certains individus, il existe une intrication inconsciente trop étroite entre l'expression orale, c'est-à-dire la parole, et l'agressivité. Le mutisme, instrument de la rupture volontaire de communication, devient alors une conduite privilégiée pour se protéger de l'agression des autres, en même temps qu'il constitue un moyen moins angoissant d'agresser autrui.

C'est cette problématique qui se trouve à l'origine de certains mutismes de l'enfance, tel le mutisme dit électif, décrit en 1934 par J. Tramer, et repris dans la récente classification américaine des maladies mentales, le D.S.M. III. Il s'agit d'enfants généralement timides, anxieux, souvent affectueux, mais manipulateurs, facilement déprimés, parfois coléreux, dont le mutisme est défini comme « un refus de continuer à parler dans presque toutes les situations sociales, y compris à l'école ». Les mères de ces enfants à caractère « sensitif » sont décrites comme hyperprotectrices.

Ce mutisme est à distinguer du refus de parler des enfants de familles qui ont émigré dans un pays de langue différente (D.S.M. III), mais il est évident que si le mutisme électif est lié au contexte familial, tandis que le mutisme de l'enfant émigré est lié au contexte socio-culturel, la problématique qui les sous-tend n'en présente pas moins des points communs.

En effet, qu'il s'agisse du silence protestataire, du mutisme hystérique, ou électif, il n'est pas possible de sous-estimer le problème de la langue qui dans ce genre de situation vient cristalliser les oppositions, et se trouve, si l'on peut dire, au cœur des débats.

Si nous reprenons le Manuscrit de Cambridge, et la « Chronique de Saint-Briec », nous voyons que les Bretons coupent la langue aux femmes gauloises :

— afin que leur postérité n'apprit pas la langue maternelle. (Manuscrit de Cambridge).

— afin qu'elles n'altèrent pas la langue bretonne (Chronique de Saint-Briec) ou refusent de les épouser :

— parce qu'ils ne voulaient pas que la langue bretonne fût oubliée (Chronique de Saint-Briec).

Alors que les Celtes et Gaulois ont toujours attaché une grande importance à l'art oratoire et qu'ils passaient pour être éloquents, qu'Ogmios, l'Hercule gaulois, aurait pu s'appeler aussi Chrysostome, c'est-à-dire « Bouche d'Or », tant il savait captiver ceux qui l'écoutaient, et que Tacite dans « La Vie d'Agricola », nous fait entendre le chef breton Galgacus haranguant ses troupes avant le combat et déchainant leur enthousiasme, les Bretons eurent ensuite moins de chance avec l'expression orale. S'est-il agi d'attitudes xénophobes de la part de gens qui ne les comprenaient pas et qui, imbus de leur supériorité, ne faisaient pas l'effort de les comprendre, ou les Bretons ont-ils éprouvé de réelles difficultés à s'exprimer du fait de problèmes psychologiques liés à la castration, ou encore les deux hypothèses doivent-elles être retenues simultanément ? Toujours est-il que nous voyons le Manuscrit de Cambridge (XIII<sup>e</sup> siècle) souligner qu'ils s'expriment confusément.

Quant aux Français, ils ne paraissent pas avoir eu une haute opinion de la capacité des Bretons à s'exprimer si l'on en croit l'étymologie de :



Marie Salomé. Calvaire de Senven-Léhart (D.R.).

— **Bredouiller**: Verbe intransitif (1564). Altération de l'ancien français Bredeler, variation probable de bretter, bretonner « parler comme un Breton »; latin brit(t)o parler d'une manière précipitée et peu distincte. Voir — Bafouiller, balbutier, marmonner. Transitif = bredouiller un compliment, une excuse. Atonyme: Articuler.

(Petit Robert)

A « Bredouiller », il faut ajouter:

— **Baragouin**: nom masculin (1532) celui qui parle une langue incompréhensible. XIV<sup>e</sup> siècle; du breton: bara « pain » et gwen « blanc ». « Langage incorrect et inintelligible et par extension langue que l'on ne comprend pas et qui paraît barbare ». Voir — Langage, jargon, charabia.

Décidément, les émigrants bretons en Armorique n'avaient pas tort de tenir au maintien de leur langue.

Quoi qu'il en soit, les textes des Chroniques, évoqués plus haut, suggèrent qu'en cette lointaine époque de la première émigration bretonne, l'opposition entre les sexes a pu trouver le domaine linguistique comme terrain d'affrontement.

Reportons-nous à l'histoire de l'Armorique: En cette période d'Antiquité tardive, où l'administration romaine perd pied, les soldats bretons de Maxime s'installent sur le littoral, chassent les propriétaires romains des grands domaines et prennent leur place. Cependant, la langue latine reste la langue de prestige, notamment dans le pays Vénète, où les îlots bas-latins sont nombreux. Aux femmes gauloises celto-phones, les Bretons paraissent être des barbares. Dans leur esprit les nouveaux maîtres ne parviennent pas à détrôner les

anciens. Elles seraient peut-être prêtes à abandonner le gaulois pour le latin, pas encore pour le breton.

Kress nous dit que « la position féminine en tant que la structure hystérique y est prévalente, est plus sensible à l'idéologie dominante, au désir et au discours du Maître... « Et que, par ailleurs, les mères sont peut-être plus concernées par le processus de bipartition des langages en rapport avec la logique psychique, car ce sont elles qui transmettent les premiers systèmes signifiants à leurs enfants »...

Dès lors que comme le dit également cet auteur, la langue originaire rejoint l'inconscient refoulé, tandis que la langue nouvelle se rapporte aux idéaux de maîtrise et de pouvoir, il en ressort qu'en matière de choix de la langue familiale, l'exigence des uns (les hommes) et le refus des autres (les femmes), se situent sur le terrain de la lutte pour le pouvoir, et la possession du phallus.

Ainsi avec la légende des langues coupées par les soldats de Maxime et de Conan Mériadec, nous voici encore ramenés à une problématique conflictuelle du couple, confondue ici avec les mythes fondateurs de la Bretagne et inscrite dans une opposition linguistique, symbole de la lutte pour le pouvoir et de la peur de la castration.

A ce titre, la légende des langues coupées ne peut être considérée comme un additif saugrenu de moine copiste imaginaire. Nous y voyons la transcription symbolique ou si l'on préfère métaphorique, d'une réalité psychologique et ethno-culturelle incarnée dès les origines anciennes de l'Histoire de Bretagne sous des formes qu'il est seulement possible de conjecturer.

## Précision :

Dans un article très documenté: « Le Génocide originel. Armoriciens et Bretons dans l'Historiographie bretonne médiévale » (Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest, T. 90, année 1983, n° 3), Jean-Christophe Cassard, étudie la genèse de la légende du génocide armoricain et de celle des langues coupées. Il en dégage la signification idéologique, et met en relief le rôle des historiographes dans une stratégie nationaliste au service de la Bretagne ducale.

Dans un second article: « La Femme bretonne au Haut Moyen Age » (Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest, T. 93, année 1986, n° 2), le même auteur, revenant sur la légende des « Langues coupées », propose une interprétation psycho-historique: « cette horrible histoire, promise à une longue vie dans l'Historiographie bretonne médiévale, ne pourrait-elle traduire de façon inconsciente un certain malaise masculin devant ces êtres doués d'un pouvoir social non négligeable, qu'il soit de droit ou de persuasion domestique, et le modèle idéal rêvé par ces hommes d'une épouse soumise et muette quand ils parlent en maîtres? »...

Et plus loin l'auteur pense qu'une « telle projection fantasmagorique suggérerait que la société bretonne des temps carolingiens ait traversé de graves tensions internes, intra-familiales... ». Les « Langues coupées », fantasme né de l'imaginaire masculin dans un contexte historique et anthropologique précis en réaction à une agressivité orale féminine ressentie comme insupportable?... ou bien écho symbolique d'un traumatisme féminin originel d'autant mieux répercuté de siècle en siècle qu'il signait l'affrontement des sexes pour transmettre aux enfants dans le contexte linguistique particulier de la Bretagne, celle des langues qui se confondait le mieux avec l'Idéal du Moi? Une troisième hypothèse vient à l'esprit, qui associe les deux précédentes: la transmission légendaire du traumatisme originel serait venue nourrir le fantasme des hommes quelques siècles plus tard (à la suite de profondes transformations des relations de couple?).

- (1) Léon Fleuriot, Ouvrage cité, p. 127.  
 (2) H. Hubert — « Les Celtes », p. 197.  
 (3) L. Fleuriot, op. cit. p. 127.  
 (4) L. Fleuriot, op. cit. p. 224.  
 (5) L. Fleuriot, op. cit. p. 230.  
 (6) Mss Cambridge Corp. Christ. Coll. n 139 et Cambridge Bibl. Publ. Ff I 27 (Fleuriot).

(7) In « Les Ages sombres de la Grèce », par Claude Mosse (I. 146, Trad. ph. E. Legrand), Archéologia, n° 203, Janvier 1985, p. 53.

(8) « Désespoir et mort », dans le « Silence de la mer ».

(9) et dans la vie privée, dans les relations avec le mari.

(10) Ne pas confondre avec un mutisme post-traumatique passager émotionnel.



Librairie  
**BREIZH**

Tout ouvrage  
sur l'histoire de la Bretagne  
et des Pays Celtiques

également disques, revues, instruments de musique

17, rue de Penhoët - Rennes  
(près de la place Ste Anne)  
Tél. 99 79 01 87



Eau et Rivières  
de Bretagne  
Maison des Associations  
Cité Allende  
Rue Colbert  
56100 LORIENT  
Tél. 84.88.95

TRADITION  
VIVANTE

ABONNEZ-  
VOUS !



SINON...

Vous n'avez pas encore les dernières en circulation, ses articles de fond sur les instruments et les traditions, ses reportages, ses actualités, ses critiques de disques, livres et revues, ses partitions et tablatures, ses adresses utiles, ses petites annonces.

TRADITION VIVANTE — Un service de vente par copies, bandelette de disques et livres d'articles à se procurer sans intermédiaire en France (demandez notre catalogue).

UN JOURNAL VIVANT  
POUR UNE MUSIQUE VIVANTE

Abonnement (4 numéros) 75 F 190 FF (étrangers) 1, impasse du Puits Fleuriot, 56100 LORIENT, FRANCE. Tél. 97 83 93 98



# ART FUNÉRAIRE ET HISTOIRE

par Jean-Yves Copy

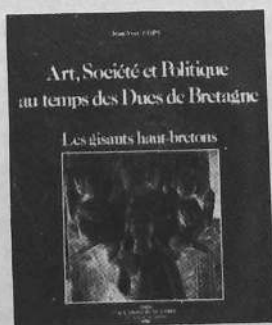


Tombeau en granit attribuée à Roland de Coëtgourheden, sénéchal de Charles de Blois (XIV<sup>e</sup> siècle). Doc. J.-Y. C.

Jean-Yves COPY

est docteur en histoire de l'art et l'auteur de « Art, Société et Politique au temps des Ducs de Bretagne: les gisants hauts-bretons ».

A commander à Dalc'homp Soñj: 250 + 15 F port.



L'idée du titre de l'ouvrage est empruntée à Pierre Pradel, ancien conservateur du département des sculptures du Moyen Age au musée du Louvre, auteur d'un livre sur le sculpteur Michel Colombe et d'un article percutant, paru dans la « Revue des arts » de 1951 et intitulé: « Art et politique sous Charles V ». L'auteur a analysé les commandes du roi de France et de son proche entourage et y a trouvé des intentions politiques très affirmées. Face aux prétentions du monarque anglais, le souverain parisien élève ainsi des tombeaux en l'honneur de ses prédécesseurs pour affirmer sa légitimité. Autres exemples: au célèbre « pilier » de la cathédrale d'Amiens, le cardinal Jean de Lagrange saura lui aussi magnifier la monarchie française, ses grands commis et ses princes apanagés.

Un des principaux intérêts de la méthode de Pierre Pradel est de lier constamment l'art et l'histoire. L'art funéraire permet une telle approche: le gisant est en effet un objet d'art profane, il représente un individu qui a une histoire est inséré dans une époque. Les tombeaux haut-bretons à représentation portent donc témoignage: à nous de découvrir ce qu'ils nous apprennent sur le plan artistique et historique.

Un autre aspect de la démarche a consisté à établir un inventaire des plus exhaustifs. Cette orientation tranche par rapport à l'habitude qui consiste à se cantonner dans l'étude des seuls chefs-d'œuvre existants et à renier tout ce qui est un peu médiocre ou n'est plus conservé. Aller sur le terrain, ratisser toute la Haute-Bretagne, de Tréguier à Laval au nord et de Quiberon à Clisson au sud, entraîne des découvertes et conduit surtout à une approche globale et statistique de la sculpture funéraire. La répartition des zones d'abondance et des déserts est indispensable si on veut brosser le paysage artistique de la Haute-Bretagne. Plus on dispose d'œuvres, plus il est facile de cerner l'évolution thématique et stylistique, de fixer des jalons, de repérer les similitudes et de former des groupes. Cette méthode est donc innovante, éloignée de la compilation et aboutit parfois à remettre en question les travaux antérieurs.

Le seul critère de sélection a été celui de l'existence d'une représentation. Deux cent soixante-douze œuvres sur quatre cents ont été finalement retenues. Ces gisants, conservés ou disparus, répartis sur les trois cinquièmes de la

Bretagne, ont été exécutés entre 1200 et 1514. Chacun d'entre eux a été analysé, daté et a fait l'objet, le cas échéant, d'un essai d'identification. Ce catalogue de notices sera peut-être publié un jour; il a notamment permis de sérier les œuvres et de concevoir des phases chronologiques qui forment la trame même de la synthèse.

Celle-ci doit contribuer à faire mieux apprécier la place de la Haute-Bretagne dans l'histoire de la sculpture bretonne et dans celle du principat breton. Elle tente d'éclairer la création basse-bretonne à la lumière de ce qui s'est précisément passé en Haute-Bretagne.

### Le creuset artistique haut-breton

L'inventaire à grande échelle des gisants haut-bretons constitue une première approche d'envergure de la sculpture de Haute-Bretagne, considérée dans ses aspects quantitatifs et qualitatifs.

Il apparaît d'abord que la sculpture funéraire est une des branches les plus riches de la sculpture. La connaissance de ce patrimoine sculpté concourt en même temps à sa défense. La répartition des gisants dans l'espace et dans le temps a été analysée en mettant l'accent sur la relative précocité de l'apparition de cette forme de sépulture dans le Hays de Dinan et sur le déséquilibre qui existe avant 1420 entre la production locale, concentrée au nord de la Haute-Bretagne, et les importations, plutôt situées au sud. Cette opposition nord-sud est permanente depuis le XIII<sup>e</sup> siècle et constitue un des traits fondamentaux du paysage artistique haut-breton. Après 1429, il y a une raréfaction générale du gisant, qui devient réservé aux grands personnages et se situe davantage en milieu urbain.

L'étude de l'art funéraire permet aussi de déterminer les différentes orientations de la sculpture et la constante ouverture de la Haute-Bretagne aux apports extérieurs, qu'ils soient limousins, parisiens, flamands ou autres. Prenons comme exemple l'influence anglaise et anglo-normande, déjà connue dans l'architecture et l'art du vitrail mais rarement notée dans la sculpture. Les tombeaux permettent d'affirmer qu'elle est continue jusqu'aux premières années du XV<sup>e</sup> siècle et qu'elle disparaît ensuite. Mais faire le point sur les influences traditionnelles ne dispense pas de chercher de nouvelles pistes. Ainsi, il paraît utile de remarquer dans l'histoire des grandes familles bretonnes les liens de parenté ou de voisinage avec l'aristocratie des régions voisines. Cela nous a conduit à mettre à jour la filière artistique angevine. Le mariage du duc Louis I<sup>er</sup> d'Anjou avec Marie de Blois-Penthièvre est un événement majeur: il permet l'apparition en Bretagne, à Guingamp plus précisément vers 1370-1380, de formes artistiques évoluées, dérivées à la fois de l'art parisien et de l'art avignonais. Autre exemple, les relations des barons de Vitré



Plouer: tombeau en granit attribué à Alain de Plouer (1407).

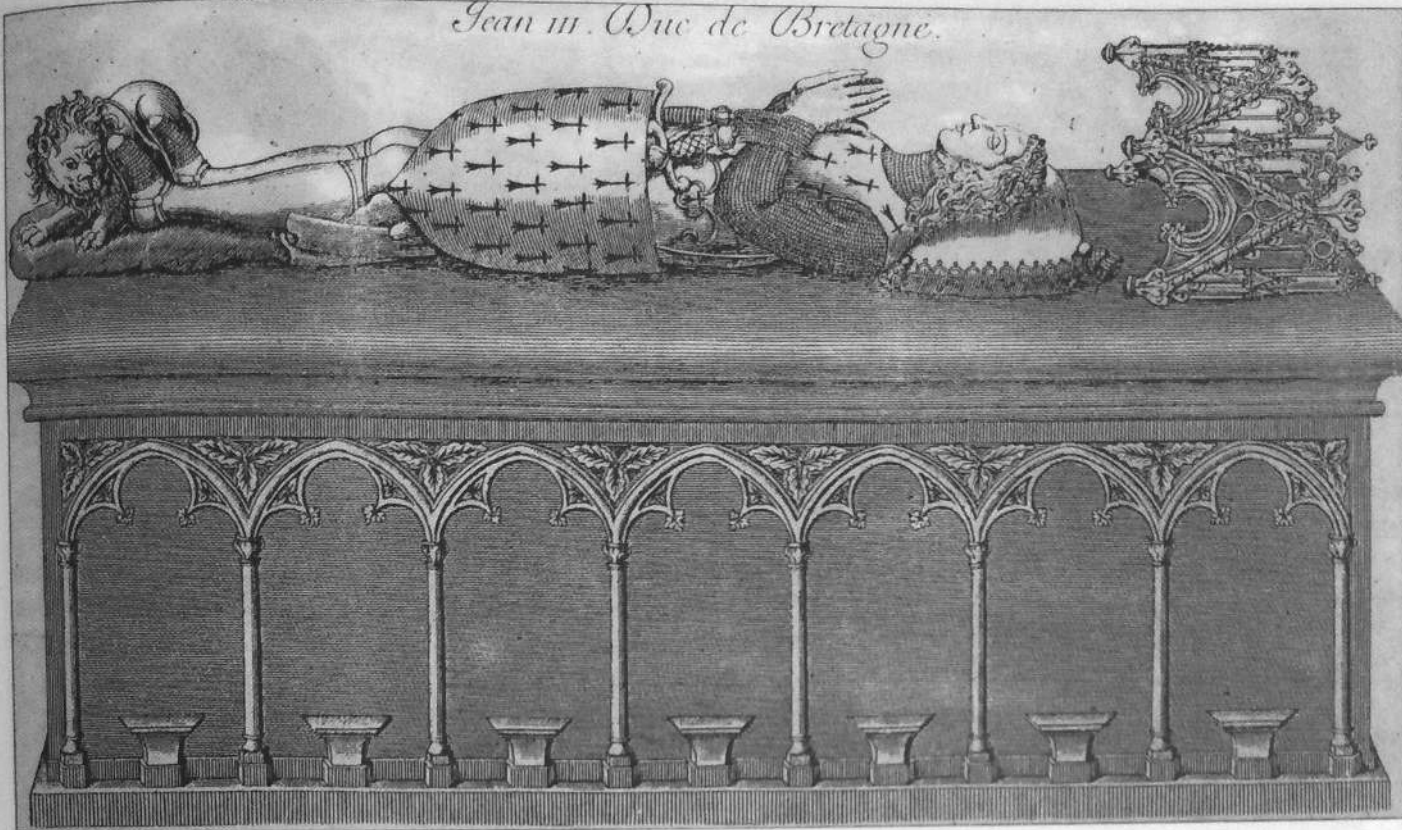
(ill. n° 1), seigneurs de Laval et donc vassaux du comte de Maine, expliquent l'extraordinaire modernité de leurs tombeaux qui allient également le flamboyant et des thèmes usités à la cour des Papes. La Haute-Bretagne marie donc en quelque sorte les styles du nord de l'Europe et une iconographie plus spécifique au monde méditerranéen. A Vitré, cette conjonction est encore notable à la fin du XV<sup>e</sup> siècle sur le tombeau Grasmesnil qui laisse voir l'influence du grand monument funéraire du roi René et quelques indices Renaissance (ill. n° 2). Le mariage de Jeanne de Laval avec le roi de Jérusalem et de Sicile, encore une alliance, fournit la clef pour comprendre cette œuvre.

La réceptivité de la Haute-Bretagne aux grands courants artistiques interna-

tionaux est un gage de qualité. On le voit d'après les importations mais aussi en analysant la sculpture en granit et en bois qui montre, contrairement à une opinion répandue, d'assez belles pièces à toutes

les époques. Les plus beaux gisants appartiennent à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle et représentent respectivement Gilles de Bretagne (ill. n° 3), Guillaume Boutier, abbé de Beaulieu en Languédias (Côtes-du-Nord) et aumônier du duc Jean V (ill. n° 4), et Tristan du Périer, baron de Quintin (ill. n° 5).

La Haute-Bretagne possède en définitive des ressources artistiques abondantes et d'assez bonne qualité, puisant à plusieurs sources, mais mal réparties et échappant au pouvoir ducal.



Plœrmel: tombeau de Jean III, duc de Bretagne, gravure extraite de l'Histoire de Bretagne de Dom Lobineau. (Coll. part.).

## Le creuset idéologique haut-breton

Le regard porté sur les gisants haut-bretons ne se limite pas à l'étude des formes et des flux artistiques mais essaie d'analyser les incidences des événements historiques majeurs sur la production et la clientèle. La Haute-Bretagne est de 1341 à 1420 le théâtre d'une guerre de succession âpre et intense qui voit les Blois-Penthièvre disputer aux Montfort le pouvoir ducal.

L'art funéraire ne reste pas étranger à cette lutte. Nous avons eu la chance de rencontrer sur nos pas, à Guingamp (ill. n° 6) et à Saint-Gildas-de-Rhuys (ill. n° 7), deux œuvres importantes, appartenant à l'un et l'autre camp et montrant une évolution considérable de l'emblématique ducale, c'est-à-dire le remplacement du cercle ducal porté par les Dreux par une couronne fleuronée, de type royal, comparable par sa forme à celles des rois de France et d'Angleterre.

Charles de Blois apparaît comme le promoteur de ce nouvel insigne, exploitant le souvenir du passé monarchique breton pour fonder sa légitimité. Vers 1360, à l'époque du traité de Brétigny et de l'affaiblissement circonstanciel du pouvoir parisien, on voit le neveu du roi de France frapper une monnaie d'or sur laquelle il se fait représenter, portant la couronne fleuronée et tenant un sceptre à la main. Une fois canonisé par la Papauté d'Avignon, son culte se répand à partir de Guingamp où les Penthièvre le font figurer avec la couronne fleuronée. L'apparition de cet insigne ne date donc pas de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et du règne de François II comme on le soutenait jusqu'ici.

L'idéologie blésiste est reprise et comme amplifiée par le duc Jean IV à Saint-Gildas-de-Rhuys (ill. n° 7). Le souverain breton va jusqu'à faire de sa fille aînée, Jeanne, morte à l'âge de seize mois, son héritière, contrairement au premier traité de Guérande qui stipulait qu'en l'absence d'héritier mâle du côté des Montfort le pouvoir devait revenir à un des fils de Jeanne de Penthièvre. Bonne aubaine pour le duc, ceux-ci sont alors prisonniers en Angleterre et Jean IV fera tout ce qui est en son pouvoir pour retarder leur retour et le mariage Penthièvre-Clisson qui consoliderait les chances de la lignée issue de Charles de Blois. Vis-à-vis du pouvoir royal parisien, représenté alors par les oncles de Charles VI, le tombeau morbihannais représente un défi sans équivalent. La définition de la souveraineté blésiste était limitée, au contraire l'entreprise montfortiste vise à défier le monarque parisien, à répondre à la malheureuse tentative de confiscation de 1378. Pour cela, on va jusqu'à reprendre le thème des anges porte-couronne qui appartenait à l'iconographie de Charles V, décorait le pilier Lagrange d'Amiens et les portraits royaux de 1379 et 1380. L'offense à la majesté royale française ne connaît plus de limite: en 1395, le sénéchal de Nantes déclare que «le duc de Bretagne estoit aussy bien roy en son pays comme estoit le roy à Paris».

S'opposer au roi Charles VI, c'est s'opposer en même temps à son conseil, c'est-à-dire aux initiatives individuelles ou collectives de son frère et des ses oncles dont le plus interventionniste avait été le duc d'Anjou Louis I<sup>er</sup>, le propagandiste de Charles de Blois et le lieutenant du roi en Bretagne après la

confiscation. Dans leurs apanages récemment constitués, leur autorité procédait du roi de France et chacun d'eux eut à cœur au début de s'en proclamer le fils ou le frère. Le duc de Bretagne, lui, ne tenait son pouvoir que de lui-même, par sa victoire sur Charles de Blois, et des ancêtres royaux dont il prétendait descendre. Et le mémoire de 1384 d'ajouter: «Les noblesses qu'a le duc de Bretagne ne sont pas par privilège». Les princes aux fleurs de lys ont été sensibles à cette argumentation. Pour se différencier entre eux et vis-à-vis du roi de France, la recherche de royaumes et de couronnes fleuronées, en Italie et dans le cadre de l'Empire, va devenir un des leitmotivs de leur politique.

Le dernier défi du tombeau de Saint-Gildas-de-Rhuys vise la haute-aristocratie bretonne, puissance utile mais menaçante pour Jean IV. A l'occasion de la guerre de Succession, elle vient de jouer un rôle d'arbitre entre les Penthièvre et le duc. Fortes d'un prestige ainsi accru, certaines «grandes familles», comme les Laval, les Rieux, et les Rohan, peuvent prétendre, en raison de leur parenté avec le vainqueur d'Auray, à sa succession. La couronne fleuronée de Saint-Gildas-de-Rhuys est destinée à affirmer une nouvelle conception de l'autorité ducale, une suzeraineté qui n'est plus fondée sur la richesse domaniale qui ne s'est pas accrue pendant le règne de Jean IV. Comme le roi de France, le duc de Bretagne parle désormais le langage de l'absolutisme. Là où les tombeaux des arbitres ne montraient que le culte de la famille, ce sont des droits souverains que l'œuvre de Saint-Gildas-de-Rhuys veut exalter.



Locronan: tombeau en kersanton de saint Ronan.



Vitré: tombeau en calcaire et en schiste du chanoine Robert de Grasmesnil, mort en 1500, photo P. Forget, Musée du Château de Vitré).

La Haute-Bretagne apparaît donc comme le théâtre d'une évolution politique sans précédent, provoquée par la guerre de succession et conduisant le pouvoir ducal breton à se libérer de plus en plus de ses attaches avec le royaume de France et à se forger une nouvelle identité.

### Les deux mutations du XV<sup>e</sup> siècle

Au cours du XV<sup>e</sup> siècle, le pouvoir ducal oriente successivement sa politique culturelle dans deux directions opposées: d'abord vers l'ouest, c'est-à-dire vers la Basse-Bretagne, et ensuite vers la Loire. De telles mutations ne peuvent surprendre. A la même époque, la royauté française s'installe à Bourges où elle assure la continuité avec le mécénat de Jean de Berry. A l'est, Philippe le Bon se tourne vers la Flandre et non plus vers Paris tandis que le roi René fera pendant un certain temps le va-et-vient entre l'Anjou et la Provence.

Les raisons de l'intervention montfortiste en Basse-Bretagne n'apparaissent pas jusqu'ici de façon suffisamment claire alors que les résultats obtenus par l'étude des tombeaux haut-bretons permettent d'étayer de solides hypothèses. La situation artistique est, en Haute-Bretagne, caractérisée par une impasse: le duc ne peut disposer de la production locale, uniquement répartie au nord sur-

les terres des Blois-Penthièvre, et doit depuis le XIII<sup>e</sup> siècle recourir constamment aux importations. En Basse-Bretagne, au contraire, il peut utiliser le kersanton, un matériau de type basaltique qui permet une sculpture de qualité et sera le support privilégié de l'idéologie montfortiste. La quête de l'identité bretonne et de la légitimité pousse d'autre part le pouvoir monfortiste vers l'ouest, loin du champ de bataille haut-breton. Le culte du souvenir ne pouvait être mieux célébré que dans le « sanctuaire » bas-bretonn, gardien des légendes, des rites et de la langue; il se concrétise sur place par de multiples monuments et de grands tombeaux particulièrement significatifs. Au cours de ce repli, le modèle breton de société et de souveraineté y puise sa justification historique.

Une nouvelle mutation a lieu à partir de 1450. L'attrait des cours ligériennes, l'angoissant problème de la succession ducale et, par contrecoup, la menace de l'annexion du duché par la France déterminent la fixation du pouvoir à Nantes et une *vie à la cour* dont nous avons essayé de montrer l'apparition tardive, la brièveté et la pauvreté. En effet, la nouvelle capitale du duché ne semble pas avoir suffisamment attiré la noblesse bretonne, trop sujette au rayonnement des cours françaises et trop attachée à son pays d'origine. Sur place, auprès de son manoir, on s'aperçoit qu'elle est cependant sensible à la *vie de cour*, à une civili-

sation dont ses tombeaux portent témoignage, que ceux-ci soient situés ou non en zone rurale, tributaires d'une mauvaise exécution (ill. n° 8) ou qu'ils y échappent grâce à l'appel aux artistes itinérants.

En butte au danger français et à une noblesse politiquement instable ou franchement francophile, le pouvoir ducal se veut de plus en plus offensif, que ce soit à Ploërmel ou sur les bords de la Loire. La capitale nantaise, privilégiée par le mécénat ducal, voit en effet l'idéologie bretonne s'affirmer avec vigueur pendant les règnes de François II et d'Anne. Tandis qu'on reconstruit le tombeau d'Alain Barbe Torte à l'église Notre-Dame, la vie de saint Yves s'inscrit sur un des portails de Saint-Pierre. Des couronnes fleuronées surgissent partout: au château, à Notre-Dame, au couvent des Chartreux et surtout chez les Carmes. Le fastueux monument élevé par la reine de France à ses parents se nourrit de l'art de cour « à la française » tout en proclamant la permanence des prétentions monfortistes, un droit à la différence exalté à la frontière du duché.

Une définition aussi nouvelle prend ses origines chez les Blois-Penthièvre. Les ducs de Bretagne n'ont eu qu'à s'adapter aux circonstances, bref à faire preuve d'empirisme: c'est là leur principal mérite.

En résumé, l'étude des gisants permet d'abord d'éclairer d'un jour nouveau les

deux foyers de culture, oriental et occidental. La Haute-Bretagne apparaît comme un creuset artistique et idéologique original, avec ses forces et ses faiblesses, préluant et expliquant la création basse-bretonne. La soudaine intervention ducal en pays bretonnant doit être désormais mieux comprise à la lumière de ce qui s'est précisément passé en Haute-Bretagne avant 1418.

L'ouvrage est donc aussi une contribution à l'histoire du pouvoir ducal breton. Il retrace l'évolution de l'emblématique et cerne mieux le mécénat ducal, ses fondements, ses possibilités et ses champs d'action successifs.

L'analyse des gisants concourt en troisième lieu à une meilleure connaissance de la noblesse de Haute-Bretagne. Ce corps social n'est pas homogène. Chaque catégorie, haute noblesse, aristocratie des charges ou basse noblesse, a ses motivations particulières et ses expressions funéraires. Celles-ci ont été modifiées par la guerre de succession qui renforce le culte du héros ou celui de la famille et de la lignée. Au XV<sup>e</sup> siècle, les progrès de la centralisation administrative conduisent le noble breton à se définir par rapport au duc ou au roi de France et à s'insérer dans les milieux de cour. Hier, il était partisan ou arbitre entre les Blois-Penthièvre et les Montfort; aujourd'hui, il devient courtisan. Le tombeau de cour se substitue donc progressivement au tombeau de combat, sauf dans l'entourage d'Anne où les deux formes coexistent.



Saint-Philbert de Grandlieu: détail d'un tombeau en calcaire attribué à Guillaume Chuppin, recteur de Saint-Philbert de Grandlieu, mort en 1449.

## Université populaire bretonne d'été à Lorient du lundi 3 août au samedi 8 août

- **Histoire de Bretagne  
la Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle (1715-1788)**

- Histoire politique, économique, sociale, culturelle par les meilleurs spécialistes de cette période.
- conférences, visites, excursions, débats.

- **Autres stages: langue bretonne, archéologie, musique celtique.**

**Renseignements:**

**Dalc'homp Soñj (U.P.B.E.) - 36, rue Émile Zola - 56100 LORIENT**



# La gauche fédéraliste bretonne entre les deux guerres

*Les confusions et les amalgames sont nombreux, volontaires ou non, dès qu'on aborde l'histoire de la Bretagne au XX<sup>e</sup> siècle. On appelle à tort les « Breiz Atao » ceux du bezenn Perrot, dont on oublie aussi souvent de dire qu'il s'est formé après la mort dudit abbé Perrot. On taxe volontiers ceux de Breiz Atao de droitisme, voire de fascisme en oubliant la complexité de la réalité. On s'efforcera ici de rétablir une partie de cette réalité en montrant que les gens de gauche étaient aussi à « Breiz Atao », que le parti autonomiste breton a eu, pendant un certain temps, une orientation de gauche et qu'il a eu une postérité non négligeable de ce côté-là aussi.*

---

par Jean-Jacques Monnier

---

Jusqu'aux élections de 1930, le mouvement politique autonomiste breton a groupé militants de droite à gauche, sans trop de problèmes. On sait qu'à l'origine du « groupe régionaliste breton », il y avait le futur royaliste Job de Roince, Henri Prado, le futur radical socialiste Maurice Marchal, ceci dès septembre 1918, d'où la sortie d'un premier numéro du journal Breiz Atao. C'est Maurice Marchal et un nouveau venu, Mordrel, qui ont fondé « l'Unvaniez Yaouankiz Vreiz », pour « grouper les patriotes actifs » pour une action nationaliste. Le soutien aux autonomistes alsaciens en lutte contre l'instauration chez eux des « lois laïques » provoque une protestation des forces politiques traditionnelles en Bretagne — toutes tendances confondues, tout en augmentant les adhésions au petit groupe, transformé en août 1927, en P.A.B. (parti autonomiste breton), républicain et international dont le premier congrès se tient le mois suivant à Rosporden, sous les plis du nouveau drapeau breton dessiné par M. Marchal. On retrouve dans les dirigeants aussi bien Mordrel, qui représente une tradition nationaliste de droite (avec Debauvais) que Duhamel, fédéraliste de gauche. La situation politique générale est alors suffisamment calme pour que ces sensibilités diverses cohabitent sans heurts majeurs. L'orientation fédéraliste se traduit par des contacts avec Corses et Alsaciens pour fonder le « Comité central des Minorités nationales de France », ce qui sert de prétexte au pouvoir et à des élus de Bretagne pour commencer à voir dans le mouvement politique breton « la main de l'étranger », c'est-à-dire de l'Allemagne, pourtant alliée à l'époque. Le deuxième congrès du P.A.B., à Châteaulin, confirme et explicite l'option fédéraliste du parti (août 1928).

## Le P.A.B. de gauche !

Quelques extraits de cette déclaration de Châteaulin permettent de préciser l'optique fédéraliste, pacifiste et humaniste de la revendication politique bretonne du P.A.B. (voir ci-contre).

Cette déclaration, exempte de tout chauvinisme, pourrait être reprise par bien des « autogestionnaires » d'aujourd'hui. Elle développe une position qu'argumente Morvan Duhamel dans un ouvrage publié à cette époque, « la Bretagne dans son cadre européen ». Le nationalisme plus agressif de Mordrel, Debauvais et d'autres, largement exprimé dans le « Breiz Atao » des années 20-27, est provisoirement relégué au second plan, au profit d'un fédéralisme interne et externe et d'options parfaitement démocratiques que reflète la déclaration de Châteaulin.

Le P.A.B. n'est guère plus clairvoyant que le reste du mouvement démocratique. Dès novembre 1930, Breiz Atao écrit cependant, sous la plume de Duhamel: « Méfions-nous d'Hitler, qui n'est sûrement qu'un aventurier démagogique ».

Avec les militants les plus nationalistes sur la réserve, avec un journal bimensuel peu lu et très déficitaire, le P.A.B. n'est guère florissant. Il se lance pourtant dans l'élection législative partielle de 1930 à Guingamp en présentant G. Mazeas, négociant en pommes de terres. Soutenu par Morvan Lebecque et Phippe Lamour, il remplit les salles de réunion, suscite de l'intérêt mais — problème constant des candidatures autonomistes — n'obtient que trois cent soixante-seize voix soit moins de 2% des voix, alors qu'en octobre, une autre candidature à Rennes n'en rassemble que quatre fois moins (sans finances). S'ensuivent d'énormes difficultés financières et de dissensions entre fédéralistes démocrates et nationalistes partisans d'un langage plus dur s'adressant à une petite minorité, en attendant que la crise économique mondiale crée dans la population un climat plus favorable pour le nationalisme breton. C'est la position de Mordrel qui souhaite revoir la doctrine pour en « expurger tous les éléments troubles dus à la nécessité de faire des concessions

au grand public ». Le congrès d'avril 31 à Rennes devait trancher, alors qu'une crise interne au P.A.B. avait déjà amené le départ d'une partie des fédéralistes de gauche. Néanmoins, la ligne fédéraliste l'emporte encore, avec une accentuation du caractère nationaliste du parti. Le comité de rédaction élu est à majorité fédéraliste. Un projet de démocratisation du fonctionnement du parti est mis à l'étude avant un congrès spécial d'été. Ne désirant pas endosser les dettes du journal Breiz-Atao — dont-ils ne connaissent pas l'importance avec précision —, les majoritaires abandonnent le titre Breiz Atao (aussitôt repris par Debauvais qui sort un numéro), alors que la PAB officiel publie un nouveau titre, « La Nation Bretonne », en juin, et qu'en juillet 31, paraît « War Zao », journal des nationalistes révolutionnaires, autour de Guingamp, excédés par cinq ans d'abandons dans le sens du fédéralisme.

---

## La scission — la gauche bretonne au pied du mur

---

Au congrès d'août 31, à Guingamp, la scission devient définitive entre les tenants du fédéralisme et ceux qui se réclament avant tout du nationalisme. A côté du P.N.B., (25 militants) mené par Mordrel et Debauvais, est fondée la Ligue fédéraliste de Bretagne (Breiz Kevredel), où se retrouve l'essentiel de la gauche de l'ex P.A.B. et aussi des démocrates plus régionalistes que nationalistes. *Ce sont aussi des militants pour qui la question bretonne ne transcende pas tout et qui sont sensibles aux grands problèmes européens et français du moment.* C'est donc une vision du monde différente qui sépare les deux groupes; la Ligue fédéraliste va poursuivre une évolution à gauche, alors que le PNB va suivre l'évolution inverse, en réagissant différemment à la crise et aux tensions politiques croissantes.

La L. F.B. a été créée le 1<sup>er</sup> septembre, avec un comité (directeur) de trois membres (G. Mazeas, M. Marchal, R. Klec'h). Sa revue mensuelle paraît pour la première fois le 20 novembre 31. La

---

\* Professeur d'histoire, membre de la commission Histoire de Skol Vreizh.

# La « déclaration de Châteaulin »

adoptée le 18 août 1928 par le Congrès Autonomiste Breton

Avant de dire ce que nous sommes, nous croyons indispensable, pour répondre aux interprétations tendancieuses et aux calomnies, de dire ce que nous ne sommes pas.

Nous ne sommes pas séparatistes. Nous considérons que, dans l'état actuel de l'Europe et du Monde, la rupture de tous liens entre la Bretagne et la France n'apporterait que des solutions insuffisantes aux problèmes qui se posent à notre pays. Mais, nous repoussons une « assimilation » néfaste à nos intérêts matériels et moraux.

Nous ne sommes pas rétrogrades. La vieille Bretagne de nos rois et de nos ducs est à jamais évanouie. Nous saluons respectueusement son souvenir, mais nous ne cherchons pas à la reconstituer telle. Un peuple ne retourne pas plus en arrière qu'un fleuve ne remonte vers sa source. Nos regards sont tournés non vers le passé, mais vers l'avenir. Nous sommes des Bretons modernes.

Nous ne sommes pas antifrançais. Nous n'avons aucune hostilité à l'égard

du peuple français, pas plus d'ailleurs qu'à l'égard d'aucun autre peuple. Nous constatons l'illégitimité de l'autorité de l'État français sur notre pays, où elle s'est imposée en 1790, sans le consentement de la population et en violation du traité de 1532. Nous combattons son centralisme, qui nous apporte un surcroît d'oppression, son impérialisme, qui nous expose à des guerres nouvelles pour des intérêts qui ne sont pas les nôtres. Nous nous élevons contre son indifférence pour nos besoins économiques, son incompréhension de nos aspirations culturelles et morales, son animosité militante contre notre langue. Nous notons l'incapacité où il se trouve de s'accorder au rythme de l'évolution générale du monde. Nous pensons enfin que ce qu'on est convenu d'appeler la France n'est pas une nation, mais un État comprenant un certain nombre de nationalités, et nous n'acceptons pas qu'on oppose à nos revendications le dogme mystique de la nation une et indivisible, aujourd'hui délaissé par tous les peuples éclairés du globe (...).

Nous ne pensons pas que les États modernes soient la forme définitive et ne varient des sociétés humaines. Nous croyons que dans l'internationalisation croissante de la production et des échanges, les frontières douanières sont un non-sens. Nous croyons que l'Europe est destinée à constituer, tôt ou tard, une unité économique, et nous voyons dans cette transformation le seul moyen d'arriver à la suppression de cette calamité universelle que sont les armées permanentes et les guerres. Mais nous estimons que cette unité ne se constituera pas par la fédération des États actuels.

A la France de dire si elle est disposée à donner satisfaction à nos aspirations légitimes, ou si elle fait litière des principes de liberté qu'elle-même a contribué à répandre dans le monde.

A la France de dire si nous avons raison en faisant confiance à ses forces de renouvellement, ou si nous ne pouvons demeurer Bretons qu'en cessant d'être citoyens français.

\*  
\*\*

EDITIONS DU PARTI AUTONOMISTE BRETON (S.E.V.)  
4, RUE DE ROHAN - RENNES (BRETAGNE)

Maurice DUHAMEL

## Le fédéralisme international et le réveil des nationalités

base de recrutement est large, libre appartenance à une autre organisation politique, philosophique ou confessionnelle, action pour l'autonomie de la Bretagne au sein de structures fédérales. Le premier congrès (il y en aura tous les dix mois), à Saint-Malo les 26 et 27 décembre 31) affirme la neutralité religieuse et sociale du mouvement. Les idées politiques qu'ont la plupart des adhérents d'alors s'affirmeront progressivement. De la Jeune République aux communistes en passant par les radicaux, on trouve à la L.F.B. tout l'éventail de la gauche. Les points communs se résument par le slogan « Bretagne, fédération, paix ». Duhamel, Marchal, Elies (Abeozen), Creston, Gefflot, Drezen



sont de l'équipe de gauche (ceci dit en simplifiant car il y avait aussi des militants à sensibilité de gauche raliés au P.N.B.). La marque de la guerre 14-18 est telle qu'il y a dans la Ligue une très forte composante pacifiste et internationaliste que résume bien l'éditorial du numéro 1 de « Breiz Kevredel » : *La Ligue fédéraliste de Bretagne est fondée; son nom et son programme: nous sommes fédéralistes, et nous sommes bretons. Des hommes positifs conscients de ce qu'il sont, pénétrés d'un idéal de fraternité des*

Goulven Mazéas, président et co-fondateur de la « Ligue Fédéraliste de Bretagne », fédéraliste et pacifiste militant.

peuples, apportent les premières pierres qui supporteront le seul édifice sur lequel on pourra asseoir la paix du monde, le fédéralisme.

L'après-guerre a rendu ce mot symboliquement synonyme de paix: nous croyons à l'exactitude de cette conception. Nous jugeons qu'au dessus des nationalités, il y a l'homme, l'humanité, le monde, qui, s'il était mu par un sentiment de fraternité humaine, aspirerait au règne de la paix, de la concorde universelle ce qui ne sera possible que lorsque chaque peuple aura pris conscience de lui-même. (...) Mais nous ne verserons pas dans l'utopie qui consiste à vouloir fédérer des pays impérialistes, des États unitaristes qui, chacun dans son cadre, se défient, s'enorgueillissent d'un nationalisme outrancier et prêchent au monde leur supériorité sur les autres pays du globe...».

Dans le numéro 2 de la revue (décembre 31), on lit un article sur la paix (signé «Pels de Betton», c'est-à-dire Morvan Marchal) et l'autre sur un problème concret des agriculteurs, la doryphora (signé Goulven Mazeas).

Malgré tout, la ligue proclame, dans le bulletin n° 3, sa neutralité du point de vue confessionnel et social et évoque ses sections de Rennes, Dol, Saint-Servan, Saint-Malo, Nantes et Paris. Jusqu'au bout, la Basse-Bretagne sera absente de la liste. L'orientation fédéraliste se traduit par des articles sur la Corse, sur les pays d'Oc. Les liens avec le reste du mouvement breton sont marqués par des publicités pour Gwalarn, la revue littéraire bretonnantiste, pour Skol Ober et, plus tard Ar Falz.

Le numéro du 6 juin 32 évoque avec une satisfaction réservée la victoire de la gauche française aux élections législatives: «N'attendons pas, a priori, des radicaux ou des socialistes vainqueurs une politique fédéraliste ou la reconnaissance des droits bretons. Mais cependant il est indéniable que les partis au pouvoir ont, avec une sincère volonté de paix, le grand désir d'une union européenne (...). Entre deux maux, il faut choisir le moindre.

La Ligue se félicite de la réélection de Léon Thébaud (gauche indépendant, délégué de la France à la S.D.N. pour la conférence du désarmement) comme député de Rennes-Sud. L'ouverture fédéraliste amène la ligue à se féliciter des succès autonomistes alsaciens, à évoquer le sort des macédoniens de la Yougoslavie centralisée de l'époque.

Après le congrès d'été d'août 32 à Auray, la L. F.B. se félicite du doublement du nombre d'abonnés à sa revue. La crise économique est évoquée et expliquée: «produire, toujours produire, telle était la formule consacrée par le gros capital». Le rôle du machinisme est aussi évoqué comme explication.

Le 7 août 32, les militants de la L. F.B. n'ont guère la possibilité de protester contre les cérémonies du 400<sup>e</sup> anniversaire du «rattachement» de la Bretagne, la destruction de la statue de Rennes entraînant arrestations et perquisitions dans tout l'emsav. Le Floc'hig en fait

Quand les patates auront cessé de produire, je pense que le marxiste Jungkumpen m'ouvrira quelque chose pour l'Anthologie des écrivains pacifistes!

Un "libre-penseur", écrivain et militant pacifiste à Saint-Brieuc, s'adresse à Goulven Mazeas, négociant en pommes de terre, depuis la guerre 14-18 (qu'il fit).

l'expérience. Le 3 septembre 32, Breiz Kevredel devient journal de «l'union de bretonnistes républicains» et proteste vigoureusement:

«Voici près d'un mois que dure en Bretagne un invraisemblable régime de terreur et de vexations. Depuis la destruction du médiocre monument de Rennes, les arrestations préventives, les perquisitions et les interrogatoires se succèdent à un rythme accéléré dans les cinq départements. Est-ce que cela va bientôt finir? Nous nous croyons vraiment revenus au temps de la dictature larvée inaugurée par Tardieu et Consorts. Liberté et paix, la Bretagne a voté la-dessus, a voté pour cela, elle y tient. Après «l'attentat» symbolique d'Ingrandes, Ronan Klec'h ironise (numéro 11): «Jadis M. Soubise recherchait une armée une lanterne à la main. Aujourd'hui, c'est une armée qui s'enquiert de trois lanternes». Une chronique des femmes fédéralistes. Antoinette Rizé s'adresse aux Bretonnes en ces termes: «puisez dans l'histoire les enseignements qui vous permettront de venir à nos côtés dans la ligue fédéraliste de Bretagne lutter pour une Bretagne libre dans l'internationale fédéraliste».

### La gauche à visage découvert

Le numéro 12 (26 janvier 33) accentue l'aspect de gauche du mouvement: «un peu d'internationalisme éloigne de la patrie, beaucoup d'internationalisme y ramène» est la phrase de Jaurès mise en exergue du journal, devenu «l'union des bretonnistes républicains et pacifistes». Youenn Drezen y publie régulièrement un texte en breton traduit d'une œuvre d'Europe centrale ou balkanique. L'orientation socialisante apparaît en mars (n° 13) avec cette critique: «Chaque fois que vous payez directement ou indirectement 100 F au fixe, 70 servent à couvrir la dette de guerre ainsi que les dépenses militaires (...) moins de 7 F vont au budget de l'instruction publique, 3 F à peine servent à payer les dépenses d'hygiène et de prévoyances sociales! Les premières positions contre les ligues de droite et «l'action française» sont exprimées. L'anti-fascisme apparaît comme composante idéologique importante du mouvement.

Le numéro d'avril 1933 (14) fait une première critique du programme SAGA de Mordrel, «salade armoricaine garantie authentique», dont la L. F.B dénonce

«l'intolérance, le fascisme, le militarisme et l'impérialisme».

Le numéro suivant, qui ne paraît que le 22 juillet 33, précise la condamnation du totalitarisme: «Rien en Bretagne n'a eu de force qu'avec l'essor de la démocratie. C'est sur la démocratie bretonne seule qu'on peut compter en ce moment pour l'essor de la personnalité bretonne». Le démarquage est net: l'éditorial titre: «bilan front rouge». En voici des extraits significatifs, retraçant le passé depuis la scission de 1931 et illustrant la radicalisation de la L.F.B.: «Devant les manœuvres tentées par les nationalistes cléricaux pour se débarrasser à tout prix du fédéralisme, la nouvelle direction, restée fidèle à cette conception, ne pouvait rien faire d'utile. Une seule solution s'imposait alors: la sécession pure et simple, les nationalistes à droite, les fédéraux à gauche. C'est ainsi qu'en août 31, las d'équivoques et d'injures, se créa le premier mouvement bretonniste de gauche. Face à la Bretagne blanche naissait la Bretagne rouge (...) La ligue devint ainsi le lieu de rencontre de militants appartenant à des groupements divers: jeune république, jeunesses radicales, communistes, communistes, voire même quelques socialistes que la politique impérialiste poursuivie en Alsace-Lorraine n'intéressait que peu. Forte de ces éléments, la L. F.B. se lança résolument dans la bataille pour le triomphe de son triple mot d'ordre: Bretagne, fédération, paix».

La L. F.B. se félicite de son action commune avec les pacifistes de gauche et leurs comités de lutte contre la guerre impérialiste (doté d'un journal au niveau breton (alerte) parmi lesquels elle estime avoir rencontré une large compréhension de la situation bretonne. Le mot d'ordre est clair:

«Quant à nous, gauche bretonniste, nous luttons ainsi sur le terrain de nos aspirations pacifistes, bretonnes, humaines. Nous combattons de toutes nos forces sur le front rouge avec nos alliés, pour la Bretagne où l'exploitation du prolétariat breton par le capitalisme français ne sera pas remplacée par son exploitation par un capitalisme breton. Pour une Bretagne vraiment libre et non point pour une caricature d'État breton aux mains de toutes les puissances d'argent, génératrices de misère et de mort».

L'édito de janvier 34 marque la rupture avec Breiz Atao, c'est-à-dire avec le P.N.B., justifiée comme suit:



# La Bretagne Fédérale

(Breiz Kevredel)

Organe de la Ligue Fédéraliste de Bretagne

Front rouge  
républicain!  
Front rouge  
prolétarien!  
Front rouge  
minoritaire!

Directeurs Politiques :  
MORVAN MARCHAL - A. GEFFLOT

Direction et Administration : Rue François-Elleuiou - RENNES  
Abonnements : Bretagne et France, Un an 12 Fr. — Autres pays (sauf port) :

Les méfaits de la centralisation

## PARIS ROI

Travailleurs bretons organisons  
immédiatement nos comités  
de défense anti-fasciste

Petit Billet à M. Eugène Lebreton,  
Rédacteur à l' "Ouest-Eclair"

Monsieur,  
Voici plus de quinze ans que vous ré-  
pondez à tout revenu...  
Lille à Marseille, et que de Brest à Stras-  
bourg, ce sont uniquement des franciscains  
d'origine de l'ennemi d'aujourd'hui.

### L'engagement anti-fasciste

«Aujourd'hui, Breiz Atao occupe une situation solide et groupe autour de lui des jeunes qui ne cachent par leur sympathie au programme fasciste développé dans les colonnes de leur organe sous l'étiquette SAGA... Désormais, les gauches bretonnistes ont deux ennemis, l'impérialisme français et l'impérialisme breton. Le programme SAGA, la politique nationaliste bretonne sont marqués du signe de l'impérialisme et du fascisme. La croix gammée, est-ce un hasard, est restée leur emblème». Et de souhaiter un cartel avec les associations bretonnes qui condamnent le fascisme.

Le numéro suivant ne paraît qu'en mars et dénonce la faiblesse du pouvoir parisien face à l'émeute du 10 février 34. En insistant sur l'urgence d'une constitution fédéraliste, la ligue estime que «devant la menace fasciste, il faut unir nos efforts à tous ceux qui possèdent encore l'idéal de liberté pour les hommes comme pour les peuples». Un tiers du journal est constitué d'appels à l'abonnement, des permanences de Rennes et d'une publicité pour l'ouvrage fondamental de M. Duhamel (la question bretonne), preuve, sans doute, que le mouvement s'essouffle et que ses adhérents ont d'autres priorités, désormais, que l'action bretonne.

Le numéro 20 (avril 34) revient, après le slogan en exergue («front rouge républicain, front rouge prolétarien, front rouge minoritaire») sur les événements de Paris : «face au danger de droite, face à Paris chouan, union des gauches, coude à coude et place aux fédéralistes». Le même numéro porte un «appel aux paysans bretons à s'organiser contre l'impérialisme», signé M. Coarer, contre les ventes-saisies et les propriétaires fonciers, souvent nobles, qui les oppriment :

«Camarades paysans bretons! Rien à attendre de ces rapaces. Votre devoir de travailleurs est de lutter avec nous contre eux, contre l'impérialisme capitaliste».

On est loin de la «neutralité sociale» de 1931!

Le numéro suivant ne paraît que le 15 août 35, avec la faucille et le marteau à gauche du titre. Le numéro paraît surtout pour expliquer la participation de la Ligue à une commémoration de la défaite de Saint-Aubin-du-Cormier, organisée par le P.N.B. C'est ce que fait A. Gefflot qui conclut : *Deux allocutions furent prononcées par Ronan Klec'h et moi-même. A Saint-Aubin, le 7 avril, la parole bretonne sur des bases anti-impérialistes et anti-réactionnaires fut propagée hautement». La présence à Saint-Aubin est justifiée par le Floc'hig par les menaces d'intervention hostile de l'Action Française et d'autres ligues nationalistes françaises. Protestation contre une guerre et un massacre, protestation contre l'impérialisme, au côté du PNB, oui dit l'auteur.*

Évoquant le «vibrant et émouvant appel» de Debauvais au front breton afin d'assurer une étroite collaboration entre les différents mouvements, l'auteur répond : «une collaboration cela est impossible; un front breton oui, dans les jours comme celui-ci, chacun gradant ses positions et ses conceptions du nationalisme. Devant l'ennemi commun devant l'impérialisme quelle qu'en soit l'origine, dès l'apparition de l'un quelconque de ses divers symptômes: Breiz Atao peut être sûr de trouver les fédéralistes sur la brèche...».

Cette rencontre fortuite ménage une surprise. Ronan Klec'h est applaudi par une partie de l'assistance! «Contrairement à notre attente, les nationaux socialistes de Breiz Atao approuvent l'exposé communisant de notre ami. Si extérieurement ils portent la croix gammée comme insigne leurs sentiments et leurs idées n'ont rien de commun avec ceux de Hitler».

Protestant quand même contre le long discours de Debauvais en breton face à

un auditoire gallo, «Bretagne fédérale» affirme «La Bretagne est et restera bilingue». Ce sera la dernière parution du journal.

La ligue se désintègre progressivement, ses militants s'engageant dans la politique française ou européenne du moment, notamment contre la guerre et pour le front populaire; d'autres rejoignent le P.N.B. Elle laisse un testament important, avec outre l'ouvrage de M. Duhamel déjà cité, «social fédéralisme» de G. Mazeas, esquisse d'un socialisme fédéraliste qui ne serait ni le collectivisme soviétique, ni le capitalisme: un apport important.

### L'apport

Les extraits cités montrent les analogies de langage et d'analyses entre la L.F.B. et la gauche bretonne des années 65-85. La doctrine fédéraliste telle qu'elle existe dans les milieux intellectuels européens se trouve déjà clairement précisée en 1934. Elle se fonde sur une critique de la démocratie «bourgeoise» qui cacherait le règne de l'argent, la taxation du travail mais pas celle du capital, une analyse des raisons du progrès du fascisme, de la «tentation totalitaire». Le rôle du grand capitalisme se trouve aussi dénoncé, ainsi que l'impérialisme et l'étatisme, «fléaux dérivés». Les résultats, selon Mazeas, c'est la pauvreté, les guerres, le culte de la patrie, le nationalisme, le racisme, la délégation de pouvoir aux parlementaires. Suit une «critique socialiste» des socialismes parvenus et de propositions très proudhoniennes sur l'organisation de l'économie et de la société.

Maurice Duhamel, après avoir bien développé le fédéralisme au niveau européen, écrit, à la demande des «Bretons

la Païe et la Bazar universelle  
 se préparant; et le chambardement  
 international, national et local aussi.  
 Danyis est déjà pris, le corridor va  
 s'étendre et si les Polonais tirent un coup  
 de fusil sur les allemands, c'est le  
 démembrement de la Pologne en  
 faveur de l'Allemagne et de la Russie  
 Et l'Angleterre enverra aux allemands  
 une protestation couchée en termes  
 très durs - et v'la

Extrait d'une lettre expédiée par Louis Napo-  
 léon Le Roux, de Dublin, à la famille Mazéas,  
 en juillet 1940. Le problème breton pouvait  
 passer au second plan... (Coll. part.).

émancipés de la région parisienne» (communisants), une «histoire du peuple breton», interrompue à 1532 par son décès. Cette histoire, un peu dépassée scientifiquement aujourd'hui, était la seule à mettre l'accent sur la vie du peuple, sur les conditions matérielles et culturelles de son existence. L'Histoire de Bretagne a persévéré depuis dans cette voie.

En 1938, Marchal, Klec'h, P. Goulven et R. Tullou publient un nouveau «manifeste des Bretons fédéralistes», de quinze pages, mais pas plus qu'auparavant, les auteurs n'ont les moyens de la faire connaître. Les problèmes institutionnels n'ont jamais passionné les foules et les bruits de bottes, le clivage gauche-droite, la montée des dictatures aux frontières de l'Hexagone, ajoutés aux problèmes quotidiens, sont suffisants pour accaparer les attentions. L'appel est relayé au niveau hexagonal dans la revue «le fédéraliste».

Pourquoi ce groupe d'intellectuels brillants (Duhamel et Marchal avaient attiré beaucoup de militants vers l'Em-

sav, G. Mazeas était aussi l'un des pionniers de B.A.) n'a-t-il pu donner plus d'envergure à la structure politique mise sur pied au P.A.B. en 1928, hors de lui en 1931? Les amis de valeur ne manquaient pas (Gefflot, Ryckwaert, Creston, Elies, Drezen, Klec'h, Le Flohic et bien d'autres).

Les relations non plus... Certes, le nationalisme pur, la critique systématique de la politique de discrimination de l'État français à l'égard de la Bretagne étaient plus simples à comprendre et répondaient mieux et plus simplement à certaines inquiétudes du moment, d'où l'attrait des Jeunes pour le P.N.B de Mordrel et Debauvais. L'anticléricalisme de nombre d'animateurs de la Ligue souvent francs-maçons, leur pacifisme virulent allaient à l'encontre d'une opinion très marquée par l'esprit ancien combattant. Le relais populaire qu'ils auraient pu avoir à Guingamp et autour fut capté par le PNBR (War Zao) de Derrien et Deslotte, dont l'engagement social fut plus net et plus précoce. Louis Derrien, le fondateur, est ouvrier livreur en café; Le Tirand employé au cadastre, Le Rouzic mécanicien, Kerroux agriculteur. Ils apportent sur place, lors des ventes-saisie, leur appui aux comités paysans. «Le mouvement breton est à la fois national et social», titre War Zao, dans l'un de ses neuf numéros (31-32).

Ce mouvement n'a pas résisté aux dissensions mais il annonce près de quarante ans avant les tendances récentes de l'Emsav.

Maréchal «émigré» à Laval, Duhamel et Creston à Paris, la L.F.B. a aussi souffert de l'absence d'une petite équipe

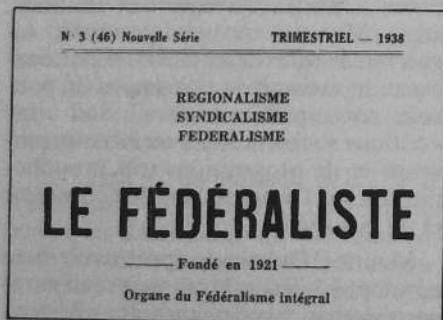
solide, d'où l'admiration, malgré le fossé politique les séparant, à l'endroit du PNB, témoignée par Le Flohic dans le dernier numéro de Bretagne fédérale (15 mai 1935). Enfin, l'absence de toute section organisée en Basse-Bretagne ne laisse pas d'étonner.

Il reste que l'histoire ne doit pas oublier que dans les années trente, les militants bretons les plus notoires se sont partagés en deux organisations, dont l'une était nettement marquée à gauche, et que les deux découlent d'une même organisation primitive, connue surtout sous le nom de son journal, Breiz Atao.

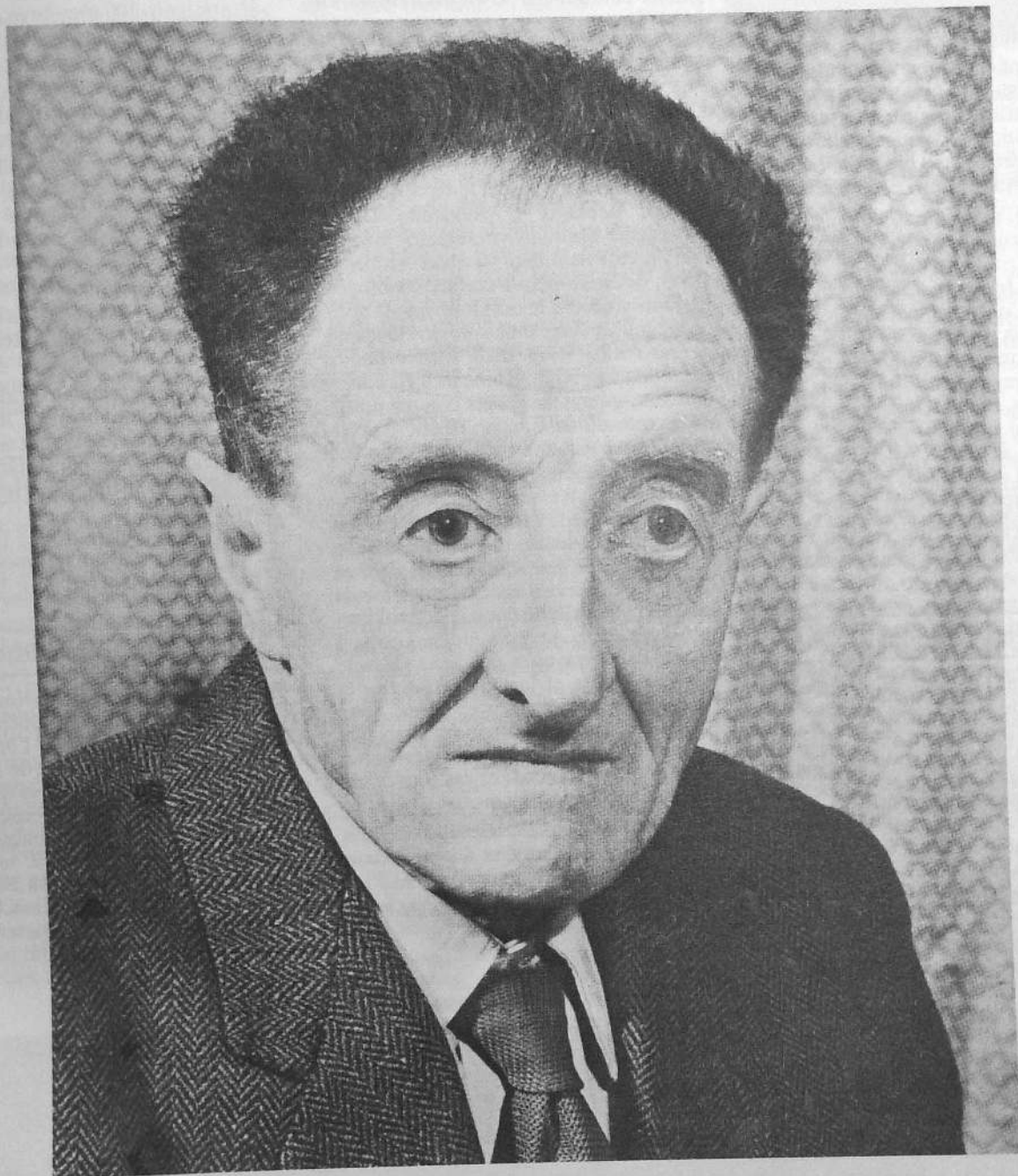
Le mouvement breton d'après guerre partira sur cette base d'intégration fédéraliste des peuples européens et G. Mazeas sera, en 1948, le seul délégué hors syndicat et partis parlementaires du congrès de l'Europe à La Haye. Le fédéralisme défendu par la L.F.B. dans les années 30 demeurerait, après guerre une idée neuve, une idée d'avenir. Il l'est toujours.

#### Pour en savoir plus :

- A. Déniel. Le Mouvement breton (1919-45), (Maspero 1976)
- B. Frelaut. Les nationalistes bretons de 1939 à 1945, Beltan, 1986
- Morvan Marchal, in «Dalc'homp Soñj», n° 17, 1986.



# Saunders Lewis et le Plaid Cymru



En 1986, mourait Saunders Lewis, âgé de 92 ans, presque centenaire. Héritier intellectuellement du XIX<sup>e</sup> siècle, il créa, en 1925, le premier parti nationaliste gallois et allait être à l'origine de la renaissance politique et culturelle du Pays de Galles. D'une intelligence remarquable, il marqua toute sa vie les mouvements nationaux gallois, intervenant à propos pour relancer le débat, n'hésitant pas à payer de sa personne. Avec lui, le Pays de

---

par Jakez Gaucher

---

Galles perd un de ses plus grands penseurs contemporains. Aussi est-il juste que nous retracions la vie de Saunders Lewis ainsi que l'outil qu'il avait forgé avec quelques amis, le Plaid Cymru, qui continue de jouer un rôle essentiel dans le combat pour la reconnaissance et la liberté du Pays de Galles.

Saunders Lewis est né en 1893 à Wallasey, près de Liverpool, en Angleterre.

Fils d'un pasteur méthodiste calviniste originaire de Blaen Gwendraeth, dans le Carmarthenshire, il fut élevé et éduqué à Liverpool. Enfant, il s'amusait à faire la critique des livres et des pièces de théâtre pour un journal local. En échange, on lui offrait un exemplaire du livre ou un billet pour voir la pièce. Cet intérêt précoce pour la littérature et le théâtre se transforma en passion durant sa vie entière.

Peu après la déclaration de la première guerre mondiale en 1914, il rejoignit le régiment des South Wales Borderers (frontaliers du sud du Pays de Galles); il fut envoyé en France, puis en Italie où il fut blessé.

C'est lorsqu'il était dans l'armée britannique qu'il devint nationaliste gallois, en lisant les écrivains irlandais: Yeats, Synge, Patrick Colum. «Ce furent eux, disait-il, qui m'inculquèrent les notions de patriotisme et qui me firent comprendre ce qu'était l'esprit d'une nation».

En 1916, alors qu'il était sur le point d'être évacué, Saunders Lewis acheta d'occasion à Swansea, un livre de T. Gwynn Jones: il s'agissait d'une biographie d'Emry ap Iwan. Ce livre le bouleversa. Puis il retourna en France: là, il lut les œuvres de Maurice Barrès qui lui firent comprendre qu'il fallait retourner aux sources, à ses racines. Les paroles de son père lui revinrent à l'esprit: «Saunders, il ne se passera rien tant que tu n'auras pas retrouvé tes racines». Avant que la guerre fût terminée, il était devenu un nationaliste intègre, déterminé à consacrer sa vie au service de sa nation.

### Les débuts du Plaid Cymru

C'est dans des circonstances assez confuses que fut créé le premier parti nationaliste gallois, le Plaid Genedlaethol Cymru, qui deviendra plus tard le Plaid Cymru. C'est au cours de l'Eisteddfod (1) de Pwllheli, en août 1925, dans un hôtel de la ville, que fusionnèrent deux groupes gallois: Byddin Ymreolwyr Cymru (L'Armée pour un Home Rule gallois), fondée à Caernarfon en 1924, et Y Mudiad Cymreig (Le Mouvement

Gallois), un groupe de pression culturelle pour la défense de la langue galloise. Les six membres fondateurs constituèrent l'embryon du futur parti nationaliste: le Révérend Lewis Valentine, Moses Gruffydd et H. R. Jones du Byddib Ymreolwyr Cymru, et Fred Jones, D. J. Williams et Saunders Lewis de Y. Mudiad Cymreig.

Mais c'est au cours de la première session d'été du premier Plaid Cymru, tenu à Machynlleth en 1926, qu'il adressa au parti un discours profondément inspiré, sur le lieu même du premier Parlement gallois conduit par Owain Glyndwr en 1404 (2).

Saunders Lewis était l'élément prépondérant du Plaid Cymru: il était une sorte de radical non-conformiste de la vieille école, dont beaucoup, comme lui, avaient été pacifistes durant la guerre.

Le premier président du parti fut un pasteur baptiste, le Révérend Lewis Valentine. Mais les principaux animateurs furent Saunders Lewis et Ambrose Bebb, des hommes de culture cosmopolite, qui voyaient le développement politique gallois dans un contexte européen et qui étaient tous deux attirés par le catholicisme romain français... Ils considéraient le Pays de Galles comme partie intégrante d'une Europe héritière de la tradition chrétienne médiévale, que des divisions sectaires, engendrées par le nationalisme étatique, avaient fragmentée depuis le 16<sup>e</sup> siècle... Ambrose Bebb était un maître-assistant à l'Université de Rennes et à la Sorbonne entre 1920 et 1925; il rédigea des articles en gallois et sur la langue galloise dans le journal breton *Breiz Atao*. Avec Saunders Lewis, il essaya de développer des liens entre le Pays de Galles et la culture latine des pays de la Méditerranée. Tous deux furent très influencés par les écrivains nationalistes de la droite française, Charles Maurras et Maurice Barrès, du mouvement Action Française...

L'aboutissement de la recherche religieuse de Lewis l'amena à entrer dans l'Église catholique romaine en 1932.

Quant aux buts primordiaux du Plaid Cymru, ils étaient culturels:

- Protection de la langue galloise,
- Reconnaissance de la langue galloise comme seule langue officielle,
- La langue galloise doit devenir un véritable moyen de communication dans les affaires et l'administration galloise et son enseignement doit être obligatoire, de l'école primaire jusqu'à l'université.

Les principales préoccupations du parti étaient surtout d'ordre intellectuel, culturel et moral. Le Plaid Cymru était beaucoup plus un groupe de pression culturelle pour la défense de la langue qu'un parti politique organisé.

Il atteignit 500 membres en 1930 (3). D'ailleurs la culture galloise et le message chrétien étaient les deux pôles dominants de l'idéologie du parti. En matière politique, le Plaid Cymru était conservateur. Mais il préconisait des méthodes coopératives et des productions à une petite échelle, au niveau local, au lieu de la planification centralisée et de la propriété étatique. Au début, ses idées politiques étaient assez rudimentaires mais par la suite, il devint plus organisé.

Ce qui caractérisait les dirigeants du parti gallois se résume à trois points majeurs:

- Leur conservatisme évident,
- Leur anglophobie et leur sentiment que la presse anglaise et ses moyens de propagande, aidée par l'État britannique, étaient des menteurs et trompaient le peuple gallois.
- leur anti-impérialisme: l'impérialisme est la cause des guerres modernes et une menace permanente pour la paix.

### La presse nationaliste

En 1926, le Plaid Cymru fonda son propre journal, *Y Ddraig Goch* (3) (Le Dragon Rouge), qui était à l'origine le journal de la colonie galloise de Patagonie, en Argentine... Puis, après quelques controverses sur l'utilité de conserver ou non un journal en gallois uniquement, on décida de fonder en 1932, un autre journal en anglais, *The Welsh Nationalist*, pour s'adresser aux Gallois de langue anglaise. Saunders Lewis remplaça Valentine à la présidence du parti en

Les membres du nouveau parti gallois à Llangollen en 1927. (Doc. J.G.)



1926 et conserva ce poste jusqu'en 1939, à la veille de la seconde guerre mondiale. Saunders Lewis était aussi directeur du journal du parti, où il succéda à Ambrose Bebb; Lewis devait être pour les vingt années qui suivirent et peut-être pour le siècle, la figure dominante et dynamique du Pays de Galles, qui allait faire du nationalisme gallois une force réelle, tant dans son pays que dans la vie britannique.

Cependant, les ventes des journaux en gallois « Y Ddraig Goch » et en anglais « The Welsh Nationalist » progressaient rapidement, tandis que l'influence du parti se faisait sentir dans les autres publications en gallois comme Llenor: cette influence exerçait une certaine attraction sur l'élite intellectuelle du Pays de Galles, mais on ne peut pas dire qu'il avait un fort soutien populaire. Très déterminé, Saunders Lewis, son leader incontesté, avait modifié son attitude rapidement et voulait rompre tout lien avec Whitehall et Westminster, c'est-à-dire avec le pouvoir politique et parlementaire de Londres. Il fut décidé, pour élargir l'influence du parti, de participer à des élections législatives: cela semblait être le seul moyen non-violent, démocratique de recouvrer la liberté nationale du Pays de Galles.

### Dans la bataille électorale

En 1929, lors d'une élection législative générale, le Plaid Cymru participa pour la première fois au scrutin en présentant le Rév. Lewis Valentine dans le Caernarvonshire, comté galloisant du nord-ouest du pays. Il recueillit 609 voix, soit un peu plus de 1% des votants... un résultat humiliant! En 1931, dans le Caernarvonshire aussi, le Prof. J. E. Daniel, du Collège de Bangor-Babla, fit un peu mieux en rassemblant 2,2% des voix! La progression était déjà engagée. La même année, Saunders Lewis se présenta et gagna 17,9% des voix pour une élection... à l'université du Pays de Galles.

En 1935, Daniel se présenta à nouveau dans le Caernarvonshire pour des élections et gagna 5,7%: 2534 Gallois avaient voté pour lui. Le Plaid Cymru commençait à être connu.



Mais ce fut surtout en septembre 1936 qu'eut lieu une action dramatique de la part des leaders du Plaid Cymru, des universitaires émérites, sans doute pour galvaniser les énergies et radicaliser le combat: Saunders Lewis, Lewis Valentine et D. J. Williams incendièrent une école de bombardement de la Royal Air Force à Pen-Y-Berth, près de Penrhos, dans la presqu'île de Llyn, dans le Caernarvonshire et ensuite allèrent en informer les autorités. En effet, ils avaient décidé cet acte violent pour protester contre le danger de destruction physique et culturel d'une telle implantation dans un milieu traditionnel gallois.

### Une figure de héros!

Après la décision d'Old Bailey, Saunders Lewis fut suspendu de ses fonctions à l'université de Swansea; mais durant la même période, Owen Parry de la Welsh BBC commanda à Saunders une pièce pour la radio le jour de la Saint-David 1937, ce jour-là étant le jour de la fête nationale galloise. Saunders écrivit « Bichedd Garmon », une pièce en vers se déroulant à l'époque de Pélage, aux premiers temps de l'histoire galloise.

Les trois accusés furent emprisonnés à la prison de Wormswood Scrubs pendant neuf mois après avoir refusé de répondre au juge en anglais. Plus tard, ils retournèrent au Pays de Galles, très populaires et acclamés. Le mouvement nationaliste gallois avait enfin ses premiers martyrs, qui furent réclamés dans toutes les luttes populaires.

Saunders Lewis devint ainsi une figure de héros persécuté. De ce fait, il fut renvoyé de son poste de conférencier de gallois de l'Université de Swansea pendant son procès et avant qu'il ne fût reconnu coupable... Par la suite, il se retira de la vie publique pour se consacrer à ses études qu'il entama au Séminaire Catholique, puis dans l'enseignement dans le Cardiganshire, et ensuite dans le Carmarthenshire. Il se retira de la présidence du Plaid Cymru en 1939 après l'avoir servi depuis sa fondation. D. J. Williams lui succéda.

Ce qu'on peut dire de ses œuvres, c'est que ses écrits, sa vie durant, furent des dénonciations, des menaces qui pesèrent sur la culture galloise ainsi que sur le mode de vie traditionnel du monde rural au Pays de Galles. En un sens, il resta enraciné à Pen-y-Berth pour tout le reste de sa carrière littéraire.

### L'impact de Pen-y-Berth

Le martyre de Saunders Lewis, de Valentine et de D. J. Williams eut pour effet de provoquer une énorme sympathie pour le Plaid Cymru qui vit affluer de nombreux adhérents. Une souscription publique massive eut lieu pour payer les frais du procès après le verdict. Le journal du parti, Y Ddraig Goch, vit son tirage augmenter jusqu'à 2000 exemplaires. Pour les écrivains et les intellec-



Les fondateurs du parti. De gauche à droite, D' Williams, Lewis Valentine et Saunders Lewis.

tuels, l'emprisonnement des «Trois» pour un geste idéaliste utilisé dans un sens nationaliste et pacifique, eut un profond impact. La mémoire de Pen-y-Berth servit de tremplin pour le moral et la conscience nationale des intellectuels gallois: par exemple, Kate Roberts, une romancière, introduisit dans ses romans des thèmes politiques vilipendant le système d'enseignement britannique qui détruit la culture galloise et sacrifie des générations d'enfants. Elle devint une critique politique et littéraire de la presse galloise. De même le poète R. Williams Parry transforma sa poésie, qui devint une sorte de protestation politique. Et puis n'oublions pas que l'appel du Plaid Cymru à des actions non-violentes eut un grand impact sur les chrétiens pacifistes, notamment les non-conformistes, parmi lesquels on allait voir un certain Gwynfor Evans, jeune licencié des universités d'Aberystwyth et d'Oxford. Celui-ci rédigea une résolution en faveur des actions non-violentes au Congrès annuel du Plaid Cymru en 1938. Pour tout le reste de sa carrière, y compris son passage à la présidence du parti, Gwynfor Evans se fit l'apôtre du «nationalisme non-violent».

### Pour la neutralité

Cependant, aux yeux des classes laborieuses galloises, le Plaid Cymru d'avant-guerre n'a jamais représenté qu'un petit groupe ésotérique de gens utopiques et fanatiques. La personnalité marquante de Saunders Lewis, ses préférences pour l'action directe ont provoqué maints débats contradictoires. Ses ardeurs catholiques aux tendances anti-démocratiques et aux sentiments anti-libéraux ne lui ont pas attiré que des amis. Certains Gallois n'ont-ils pas accusé le Plaid Cymru d'utiliser des notions racistes et trop nationalistes, en rapport avec les régimes nazi et fasciste de l'Allemagne et de l'Italie d'alors? Il faut dire que ces idées étaient discutées au sein même du parti. Mais il faut constater que le Plaid Cymru d'alors, avant et pendant la seconde guerre mon-

(suite page 37)

La nuit du 7 septembre 1936, M. Saunders Lewis, président du Parti Nationaliste Gallois, le Révérend Lewis Valentine, vice-président, et M. D.-J. Williams, du comité exécutif, ont incendié volontairement l'école de bombardement aérien que le gouvernement anglais faisait construire à Penrhos dans la presqu'île de Llyn, comté de Caernarvon.

Petit fait-divers totalement ignoré de la presse française. Réalisez-vous cependant ce que cela représente? Supposez un instant que la chose se soit passée à Perros, comté de Trégor, et que les auteurs en soient M. X..., professeur à l'Université de Rennes, et M. L'abbé Y..., curé de Z..., près de Guingamp!

Il est utile de donner un résumé des faits:

Le gouvernement anglais veut créer une école de bombardement aérien. Le Ministère propose de l'installer à Abbotsbury (Dorset). C'est un lieu bien connu d'élevage de cygnes. A cause de cela, et parce que les écrivains et poètes anglais purent, dans le *Times* et dans toute la presse anglaise, exprimer longuement leur passion pour les cygnes et pour la beauté naturelle du site, le projet fut abandonné.

Ensuite vint Holy Island dans le Northumberland. Les Anglais de l'endroit crient au sacrilège parce que c'est un lieu de promenade pour les ouvriers de la ville, et un centre d'élevage de canards non moins sacrés que les cygnes du Dorset; le projet fut abandonné. Puis ce fut le tour de Friskney dans le Wash. Protestation des pêcheurs à la ligne, zélés défenseurs des poissons du marais; le projet fut abandonné. Alors vint le projet de Llyn.

Voici comment le professeur Daniel s'exprime au sujet de Llyn:

« Depuis le cinquième siècle, Llyn est le plus gallois des pays gallois, et aussi longtemps que Llyn n'est pas anglicisé, la vie et la culture galloises sont en sécurité. Si les forces d'anglicisation s'établissent là, derrière les montagnes du Snowdon comme elles le sont déjà devant, alors le jour où la langue et la culture galloises seront écrasées entre les mâchoires de cette tenaille ne peut plus guère tarder. Pour le Pays de Galles, la préservation de Llyn contre l'anglicisation est une matière de vie ou de mort ».

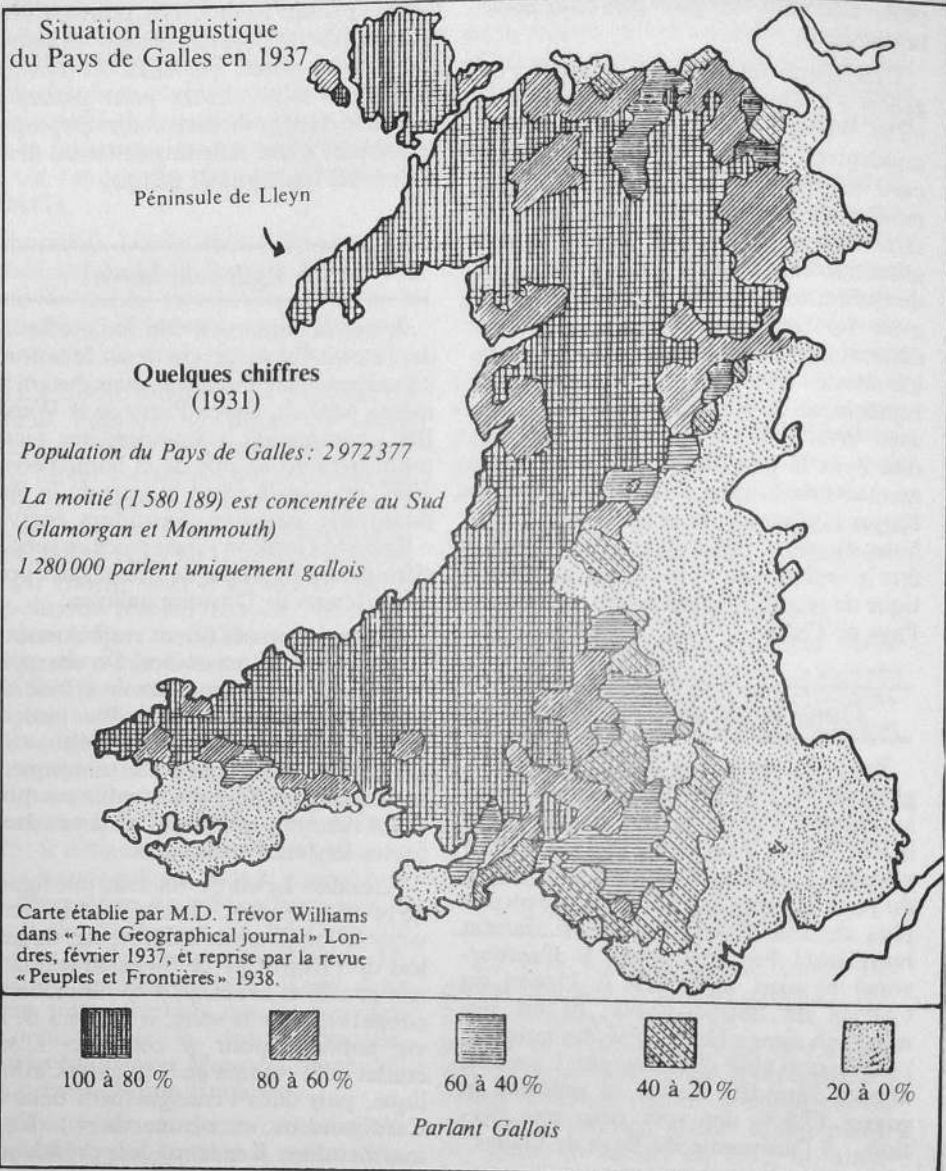
Pétitions sur pétitions parviennent au gouvernement anglais. Une délégation des paysans de Llyn et des personnalités les plus représentatives du pays reçoit la réponse suivante: « Le Premier Ministre n'a pas l'impression qu'il soit utile qu'il reçoive cette députation ».

M. Saunders Lewis écrit au ministre que: « ... un grand nombre de Gallois pensent qu'il faut absolument empêcher ce projet d'aboutir, fût-ce aux dépens de leur liberté et même de leur propre vie ».

L'archidruide déclare: « Notre intention est d'empêcher la construction de cette école de bombardement à Penrhos

# L'incendie de l'école de Penrhos

(extraits de "Peuples et Frontières" d'avril 1937)



par tous les moyens légaux; mais si les moyens légaux échouent, je crois qu'il y a assez de résolution dans la nation galloise pour faire déplacer le camp de bombardement par d'autres moyens ».

Le gouvernement reste sourd.

Le 15 juin 1936, les journaux anglais annoncent que deux cents acres de terrain comprenant la ferme de Penberth ont été nivelés pour la construction de l'aérodrome. La ferme de Penberth est connue dans l'histoire galloise; elle était au Moyen Age un refuge pour les pèlerins qui se rendaient à l'île des Saints; elle était liée au souvenir de l'insurrection d'Owen Glyndwr que le duc de Bretagne avait soutenu contre le roi d'Angleterre; elle avait abrité des poètes gallois célèbres. Il était impossible à un Gallois qui a du sang dans les veines de ne pas se sentir profondément atteint à la vue de ce vandalisme effectué dans le foyer le plus

sacré de la Culture galloise.

Ainsi finissait l'époque de la persuasion pacifique selon les voies démocratiques légales. « Il ne restait plus que la voie du sacrifice », écrit M. Saunders Lewis, ... « nous aurions pu demander à quelques-uns des jeunes et généreux membres du Parti nationaliste d'aller allumer l'incendie et de demeurer inconnus. C'eût été le commencement de méthodes de guérilla. Le révérend Lewis Valentine et moi nous résolûmes à ne pas permettre une telle évolution. Lorsque toutes les méthodes de persuasion démocratiques et pacifiques eurent échoué au point que nous ne pûmes même pas obtenir une audience du ministre, et lorsque nous vîmes clairement que tout l'avenir de la tradition galloise était menacé comme il ne l'avait jamais été au cours de l'histoire, même alors, nous décidâmes que nous nous soumettrions à l'épreuve de la loi et

qu'un jury, issu du peuple gallois déclarerait si nous avions bien ou mal agi... Après avoir allumé l'incendie, nous sommes allés nous-mêmes le déclarer à la police». On dit que les dégâts dépassent deux mille livres sterling, soit deux cent mille francs, «... mais le projet, s'il n'est pas abandonné, causera à la nation galloise une perte qui ne peut pas être estimée en milliers de livres sterling. Il est impossible de calculer en chiffres la perte irréparable de la langue, du foyer de la littérature, de la tradition millénaire de la civilisation rurale galloise. Ces choses n'ont pas de prix... C'est seulement dans l'Éternité que la destruction de ces choses peut être évaluée. D'autre part, nous étions obligés de causer un sérieux dommage aux bâtiments de l'école: sinon nous n'étions pas sûrs d'être traduits devant un jury de nos compatriotes dans un dernier effort vital pour porter l'immoralité de l'action du gouvernement devant le jugement du pays de Galles chrétien».

Le jury de Caernarvon ne put se mettre d'accord au sujet de la culpabilité ou de la non-culpabilité. L'affaire fut reportée mais le gouvernement, pour s'assurer la condamnation des accusés, la fit transférer à la cour d'Old Bailey, à Londres.

Le 19 janvier 1937, un jury d'Anglais, et d'Irlandais de Londres», auquel il fallut expliquer ce que c'est que Lolandudno, Penrhos et Penyerberth «avec beaucoup plus de peine qu'il n'en eût fallu pour lui exposer la situation de Changhaï en Chine ou de Calcutta aux Indes» rendit un verdict de culpabilité sans délibération à l'unanimité. Les accusés s'étaient vu refuser d'être entendus en gallois et avaient été priés de parler anglais ou de se taire. Quoi qu'il en soit, les juges donnèrent le minimum de la peine: neuf mois de prison ferme, et, bien entendu, dédommagement, amende et dépens.

Réflexion d'un policeman anglais après l'audience: «... Ce n'était pas la peine de les faire venir jusqu'à Londres pour leur donner seulement neuf mois!...»

Les trois braves sont en prison et le parti nationaliste demande:

a) Que le gouvernement reconnaisse le caractère politique du crime et sa propre provocation, et ordonne en conséquence la mise en liberté des Trois;

b) Que le projet d'école de bombardement à Penrhos, cause de l'affaire, soit révisé par le gouvernement, avec consultation des représentants de la vie galloise;

c) Que le statut légal de la langue galloise en Galles soit reconnu, et que toutes mesures soient prises pour qu'il soit désormais assuré;

d) Que les cas de Cour d'Assises en Galles ne soient pas transférés hors du pays.

Les trois héros sont en prison et, comme toujours, les politiciens à l'affût se sont précipités sur l'os qui leur passait

## PEUPLES ET

## FRONTIÈRES

Numéro 24  
15 MAI 1939  
Prix : 2 Fr. 50

### NUMÉRO SPÉCIAL

## LES NATIONALITÉS DE L'OUEST

Nationalities in the West  
De Nationaliteiten van West-Europa

Par PONTFELY

(Avec statistiques et carte géographique)

## PEUPLES ET

## FRONTIÈRES

Numéro 25  
15 JUIN 1939  
Prix : 2 Fr. 50

### Lire dans ce numéro

Les Peuples Celtiques de Grande-Bretagne à la tête du mouvement contre la conscription.

Le pèlerinage de Saint-Aubin-du-Cormier

Les progrès de l'idée nationale flamande.

Aperçus sur l'histoire de la Corse.

IN ENGLISH

Wales and Scotland fight conscription.

Irish News.

Article extrait de la revue «Peuples et Frontières» qui parut de 1927 à 1939, et qui traitait des nationalités d'Europe occidentale. Elle était dirigée par nos compatriotes Y. Douget et Ch. Le Gaonac'h. Son siège était au 10 de la rue des Francs-Bourgeois à Rennes. Vingt-six numéros parurent, dont le dernier était daté du 15 juillet 1939.

sous le nez; ainsi ce vieux renard de Lloyd George s'est prononcé avec autorité en faveur du statut légal de la langue galloise; et beaucoup de gens superficiels trouvent cela très important! Mais qu'a-t-il risqué, dans sa vie d'homme de théâtre, pour la culture et l'honneur de la nation galloise. Que fera-t-il pour elle d'autre que des phrases? Arrive-t-il seulement à la cheville d'un de ces braves?

Les trois héros sont en prison et Galles, comme tous les pays, renferme aussi des lâches: quoiqu'un professeur d'université puisse s'absenter plus de neuf mois, nous avons appris par *Breiz Atao* que M. Saunders Lewis, professeur à l'University College d'Abertawe (Swansea) a perdu sa place à la suite de sa condamnation à Londres. Voilà de quoi rendre assez sceptique quant à l'idée de faire apprécier sa conduite par un jury, fût-il gallois. Les hommes qui sont assez braves pour risquer une situation considérable, leur liberté et leur vie, n'ont pas besoin d'autre approbation que celle de leur conscience, n'ont pas besoin d'autre juge que Dieu. (...)

Allbrogat

diale, avait des idées plus proches de celles du régime de Vichy, en France, que du Travaillisme britannique...

Pendant la guerre mondiale, le parti plaidait pour un détachement «de l'impérialisme anglais». Le professeur Daniel, président du Plaid Cymru, expliquait que le Pays de Galles, comme les autres petites nations d'Europe, n'avait rien à gagner dans ce conflit et beaucoup à perdre. Il n'acceptait pas cette croisade des forces de la liberté contre celles des forces noires du mal et n'acceptait pas que Londres enrôle des Gallois dans ce conflit. Il n'est pas exclu que les Allemands aient contacté des nationalistes gallois et aient envisagé, en cas d'invasion de la Grande-Bretagne, de faire de Lloyd George le «Gauleiter» du Pays de Galles...

### Saunders Lewis quitte la scène politique

En janvier 1943, eurent lieu des élections à l'Université du Pays de Galles. Saunders Lewis fut désigné comme candidat par le Plaid Cymru. Il avait comme adversaire le professeur W. J. Gruffydd, présenté par les Libéraux: ce dernier l'emporta aisément avec 52% des voix contre Lewis qui n'obtint que 22,5%, ce qui était néanmoins le meilleur score obtenu par le Plaid dans une élection. Se croyant battu pour ses convictions catholiques, Saunders Lewis quitta définitivement le parti qu'il avait fondé.

Il faut pourtant noter que l'année précédente, en 1942, Saunders Lewis obtenait une revanche sur le délit de 1937: en effet, le projet de loi présenté par Herbert Morrison sur l'usage du gallois dans les tribunaux était voté. Désormais, on pouvait utiliser le gallois dans les Cours de justice. Cela était peut-être dû au fait que sur les 36 députés gallois au Parlement, vingt-trois parlaient le gallois...

En 1945, après le départ de Lewis, le jeune Gwynfor Evans était élu président. Il allait conduire le Plaid Cymru pendant plus de trente années et en faire un parti moderne dont la réussite des années soixante-dix allait voir trois députés nationalistes gallois à Westminster. Que de chemin parcouru depuis les débuts!

### Une intervention décisive et inspirée

Pour Saunders Lewis, ce furent de longues années de production littéraire en langue galloise, loin de la scène politique. Pourtant, un événement allait faire de Saunders l'initiateur d'un nouvel élan pour le mouvement gallois. En effet, Saunders Lewis eut l'occasion, en février 1962, le 13 pour être précis, de faire une conférence à la radio de la BBC intitulée «Tinged Yr Iaith», Le Destin de la langue (galloise), dans laquelle il faisait un rigoureux plaidoyer pour des méthodes vigoureuses en faveur de la langue: «Le succès n'est possible, affirmait-il, qu'à travers des méthodes révolutionnaires. L'avenir de la langue est plus important

qu'un gouvernement autonome. La langue seule peut être la base de n'importe quelle forme politique ou toute idéologie nationaliste au Pays de Galles». Cet appel à plus de militantisme pour la langue et son usage à des fins gouvernementales et officielles, où il aurait un statut égal ou supérieur à celui de l'anglais, eut un immense impact sur les gens, surtout sur les étudiants et les jeunes générations. Le spectacle d'un des héros légendaires de 1936 réapparaissant du passé pour se lancer à nouveau le premier dans la bataille, aiguillonnant ses contemporains et les appelant à libérer leur culture de tout asservissement, était en fait un acte inspiré.

La conséquence de cette intervention fut la formation d'une nouvelle association de gens décidés à agir autrement, lors de l'école d'été du Plaid Cymru à Pontardulais, en 1962: ce fut la création de Cymdeithas Yr Iaith Gymraeg (5).

Très vite Cymdeithas enregistra des centaines d'adhésions de sympathisants, tous jeunes, qui furent des supporters potentiels du Plaid Cymru. Plus tard, Saunders Lewis accepta de cesser sa retraite et de devenir président de cette société, qui édita son journal, Tafod Y Ddraig.

### Actions directes non-violentes

Un nouveau chapitre de l'histoire du mouvement gallois pour la survie de sa langue allait commencer. Sans complexes, mais toujours non-violentes, les actions se multiplièrent contre les Postes pour obliger l'administration postale britannique au Pays de Galles à utiliser le gallois dans ses bureaux et dans les formalités courantes. Des manifestations commencèrent en 1963 à Aberystwyth: blocus des routes par le *sit-in*, suivi de mouvements identiques à travers tout le Pays de Galles, dans les bureaux du gouvernement, partout. Partout il se trouva des «grincheux» dans les bibliothèques, dans les bureaux d'impôts locaux, les perceptions pour refuser de parler anglais avec les employés, de remplir les formulaires non rédigés en gallois. Des groupes d'étudiants réclamèrent un statut équivalent pour le gallois et l'anglais. Beaucoup d'entre eux étaient prêts à aller en prison, à être punis d'amendes pour ces actions de résistance passive non-violente, telles que les auraient approuvées Gandhi, un précurseur célèbre...

Puis ce fut au tour des panneaux routiers d'être badigeonnés, déboulonnés, repeints avec les noms de ville en gallois.

En 1968, la langue galloise était devenue de la dynamite politique, chose inconcevable six ans plus tôt, lorsque Saunders Lewis avait prononcé son célèbre discours à la radio. Désormais, le Plaid Cymru et son homologue culturel, Urdd Gobaith Cymru, allaient prendre une allure beaucoup plus radicale, dont les élans ressembleront aux actions menées ailleurs en Europe. La «révolution» de mai 68 qui eut des échos un peu partout dans le monde occidental, se fit

sentir aussi au Pays de Galles. Si Saunders Lewis avait, sans doute involontairement, mis le feu aux poudres, c'est que la situation s'y prêtait et que les jeunes générations n'étaient plus enclines à se laisser faire. L'Eisteddfod national gallois qui, auparavant était «apolitique» radicalisa son style et devint l'occasion pour l'ensemble du mouvement gallois de rejeter les institutions et la politique anglaise, l'impérialisme anglais... N'y eut-il pas à cette même époque l'émergence d'une éphémère «Free Wales Army» dont le style ressemblait à celui de l'I.R.A., avec alertes à la bombe dans les lieux publics et administratifs britanniques.

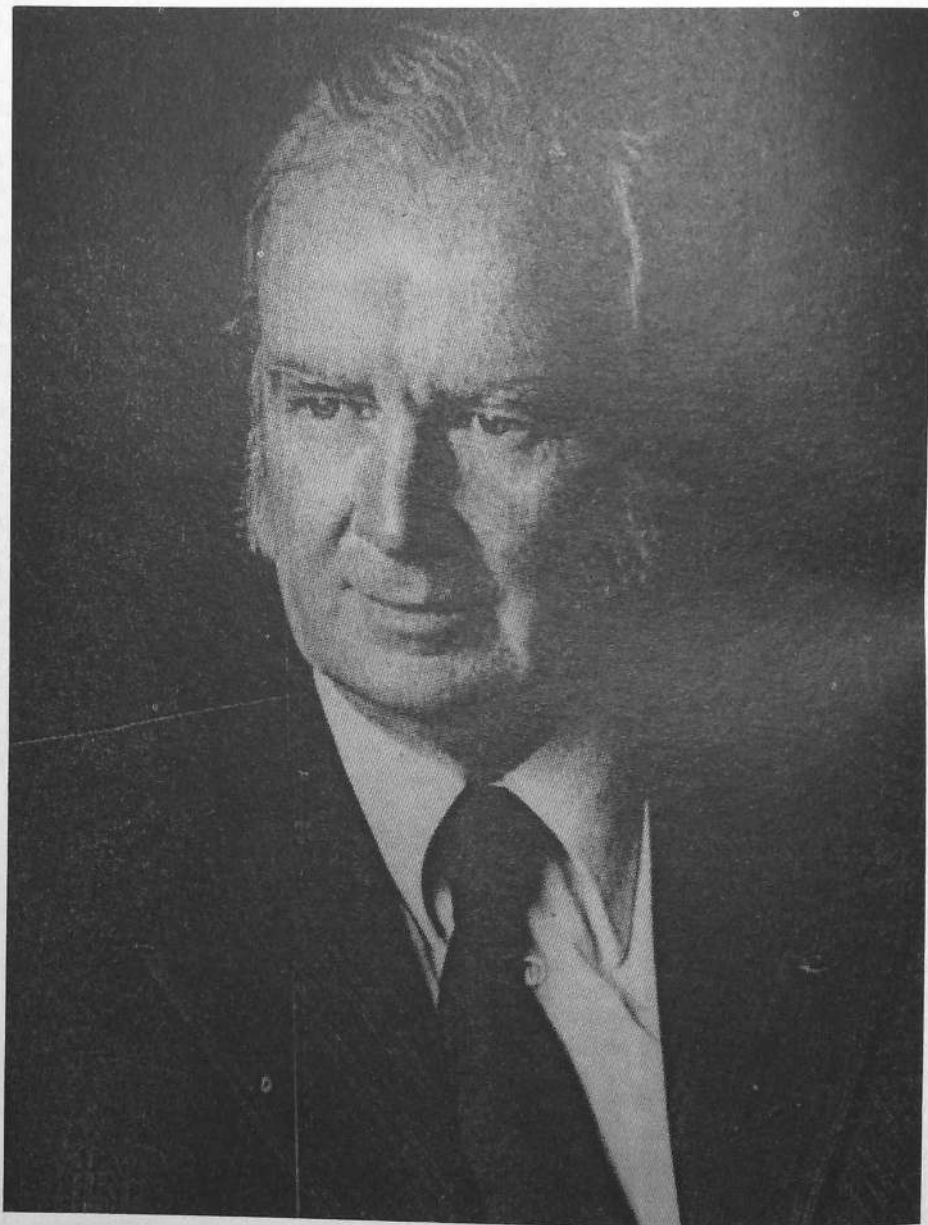
Ce fut aussi l'explosion du folk gallois et de son chanteur engagé le plus populaire, Dafydd Iwan (lire *Breizh* mai 1983: «Les Gallois, un peuple qui chante»). Quand le soi-disant Prince de Galles vint au Pays de Galles, à Caernarfon en 1969, pour être investi de sa charge, les nationalistes eurent tant de poids qu'il fut obligé, avant de venir, de suivre un «crash-course» de gallois pour pouvoir prononcer un discours devant le Gor-

sedd de l'Eisteddfod, ce qui le rendit un peu plus populaire; car Dafydd Iwan l'avait bien égratigné dans une de ses célèbres chansons intitulée «Carlo»... Toujours est-il que Saunders Lewis fut dépassé par les événements.

### Des députés nationalistes gallois

Les élections furent pour le Plaid Cymru l'occasion de renforcer son audience: en 1959, il présenta vingt candidats qui ne totalisèrent que 69 000 voix, soit 10% de votes environ par candidat. Puis en 1964, il n'en gagna que 8% avec 61 000 voix. Il faut noter quand même que Gwynfor Evans en récolta à lui seul 7 000, soit 16% des voix dans le comté de Carmarthen.

La situation allait changer en 1966, toujours la même année, lorsqu'eut lieu une autre élection locale, à Carmarthen lieu de résidence de Gwynfor Evans: le député travailliste Lady Megan Lloyd George venait de mourir d'un cancer. Les fermetures de puits de cette région minière marquaient l'échec de la politi-



Gwynfor Evans (doc. J.G.)



# Saunders Lewis

## Ecrivain et journaliste

que travailliste et le Plaid Cymru représentait une alternative non-conservatrice dans un secteur ouvrier. Ce fut la première victoire électorale du Plaid Cymru: Gwynfor Evans fut élu avec 16179 voix, soit 39%, député. Un homme d'une envergure exceptionnelle venait d'accéder pour la première fois à la députation et le Plaid Cymru se voyait enfin reconnu comme un vrai parti national gallois. Parallèlement en Ecosse, le Scottish National Party émergeait aussi avec l'élection en 1967 de Mrs Winifred Ewing, à présent député au parlement européen.

Puis ce furent les élections de 1970 qui virent arriver deux autres députés gallois: Dafydd Wigley, un des leaders technocrates du Parti qui déboulonna Goronwy Roberts, le député travailliste de Caernarfon depuis... 1945, et Dafydd Elis Thomas dans le Merioneth, un ami de Dolgellau, ville jumelle de Guérande, qui est professeur à l'université de Bangor, dans le nord du Pays de Galles. Mais Gwynfor Evans rata de trois voix sa réélection à Carmarthen.

En 1974, ce fut le projet de Londres sur un statut spécial pour le Pays de Galles et l'Écosse qui fut proposé: ce document, «Devolution within the United Kingdom: some Alternatives for Discussion», fut assimilé par la propagande travailliste à une alternative en faveur du séparatisme. De nouvelles élections permirent au Plaid de consolider sa position avec la réélection des deux «mousquetaires» du Plaid, Wigley et Thomas, et la reconquête de son siège par Gwynfor Evans, avec une confortable majorité de voix dans les trois cas.

### Des structures galloises se mettent en place

L'idée de référendum à propos de la «Devolution» fit son chemin et le Parlement de Westminster approuva par un vote favorable (292 contre 247). Mickaël Foot, du gouvernement de Londres annonça que les référendums ne seraient que «consultatifs» et que donc, les Gallois et les Écossais n'auraient à voter que pour une idée... et non pour une modification effective de la Constitution britannique. Malgré l'échec du résultat, le Pays de Galles obtint néanmoins en 1978 une certaine reconnaissance par l'instauration d'un organisme gallois ayant des responsabilités dans le domaine de l'éducation, de la santé, de la planification et de l'environnement, ainsi que du logement: c'est ensuite que vint la création du Welsh Development Agency, du Welsh Tourist Board, du Welsh Health Authority, des bureaux que les Bretons peuvent envier...

Évidemment, nous sommes loin des débuts du Plaid Cymru et nous nous apercevons que si la route fut longue, la détermination galloise, les efforts unitaires du mouvement culturel et politique dans la lutte pour la langue et la culture, pour les libertés, furent payants. A cela, il faut ajouter que les impulsions

Saunders Lewis a, parallèlement à ses activités politiques, dominé la scène du monde littéraire, en tant que critique, et plus tard auteur dramatique: il fut, si l'on croit Ned Thomas («The Welsh Extremist»), le meilleur écrivain qu'ait connu le Pays de Galles, et aussi un des meilleurs que l'Europe ait connu en ce siècle. Il fut aussi un bon poète, comme tout Gallois digne de ce nom, en dehors de ses pièces, alors qu'il n'écrivit que deux romans, l'un deux, «Merch Gwern Hywel» est un des meilleurs écrits en gallois.

Pourtant ses pièces ne sont pas politiques, même si elles mettent en scène le Pays de Galles actuel. Saunders Lewis écrit la vie à un niveau plus élevé. Ce n'est pas un polémiste, mais comme dirait Soljénitsine, «un grand écrivain est comme une alternative de gouvernement», et Lewis agissait comme tel.

Mais son œuvre littéraire est aussi impressionnante que celle qui traite de politique. Il écrivit des essais sur les principaux personnages de la littérature galloise entre le VI<sup>e</sup> siècle et le XX<sup>e</sup> siècle, et chaque essai est en lui-même un modèle du genre. Pendant près de 1000 ans, la littérature galloise fut une littérature majeure. Saunders Lewis lui donna une dimension européenne. Sa connaissance des classiques latins et de la littérature européenne, surtout la littérature française et italienne, était très grande.

Il considérait la nation galloise comme une nation européenne, et la civilisation galloise comme faisant partie de la civilisation chrétienne et européenne. Le premier devoir d'un Gallois est, disait-il, de défendre notre coin de la civilisation européenne et de transmettre notre héritage national aux générations futures.

Profondément chrétien, il se convertit au catholicisme romain; pour cette raison, il considérait la tradition galloise comme une tradition chrétienne, et sa littérature comme une littérature chrétienne.

Le thème principal de ses pièces était la destinée de l'homme et il traitait du Pays de Galles et de la vie contemporaine. Il puisait son inspiration dans la mythologie galloise ainsi que dans les

déterminantes de Saunders Lewis, son autorité et sa grande personnalité furent écoutées dans les moments où une crise couvrait et sa clairvoyance permit à beaucoup de comprendre les décisions à prendre.

(1) Lire dans le magazine *Breizh* n° 264 (février 1981), notre article: «L'Eisteddfod National Gallois».

(2) Owain Glyndwr, le grand chef et libérateur gallois, fera l'objet d'un prochain article dans *Dalc'homp Soñj*.

débuts de l'histoire de son Pays: «Buchedd Garmon» se situe au V<sup>e</sup> siècle. Par contre, le thème de Brad met en scène les généraux qui voulurent tuer Hitler. Une autre pièce, «Cymry Fydd», évoque la situation malheureuse du Pays de Galles moderne.

C'était un brillant conférencier et un orateur remarquable, aussi capable de diriger que de coopérer comme membre d'un comité. Il aimait insister sur la préparation en comité des réunions publiques. Mais c'est surtout comme écrivain plutôt que comme orateur qu'il exercera son influence. Son œuvre littéraire en gallois, qu'il composa sans relâche durant soixante années, est unique.

Il écrivit seulement deux nouvelles, de style classique, environ trois douzaines de poèmes... mais ce fut surtout à travers ses vingt pièces de théâtre qu'il prit une stature européenne. Plusieurs d'entre-elles furent traduites en d'autres langues.

En tant que journaliste, il excellait. Le journalisme gallois, qu'il soit en anglais ou en gallois, n'a rien à voir avec les articles mensuels qu'il écrivit, dix années durant, dans «Y Draig Goch», sans compter les cinq cents articles hebdomadaires rédigés avant et après la guerre dans «Y Faner». Ils peuvent encore être lus avec profit. La variété, la qualité littéraire de ses écrits en font la figure centrale de la renaissance de la littérature galloise de ce siècle.

Tout son travail était rédigé en gallois. Pour lui, il ne peut y avoir de nation galloise sans langue galloise. On se souvient avec émotion de cette émission radio intitulée *Tynged Yr Iaith*, qui fut à l'origine de la fondation de la puissante association pour la langue galloise *Cymdeithas Yr Iaith Gymraeg*. C'est la langue galloise qui unit les générations, et Saunders Lewis voyait l'unité des générations comme une des plus grandes gloires de l'espèce humaine. Et c'est par la langue que les nations remplissent leur vocation qui consiste à transmettre les valeurs de génération en génération. La langue a un pouvoir énorme: non seulement elle est le véhicule d'une culture, mais elle peut créer et recréer une culture, comme on l'a fait en Israël.

A maints égards, Gwynfor Evans fut le disciple moderne de Saunders Lewis, dans cet esprit de combat non-violent qui a permis de gagner sur plusieurs fronts et pacifiquement une bataille culturelle et politique dont l'ensemble du peuple gallois peut être fier.

(3) Chiffres officiels fournis par le Plaid Cymru:

1925: 120 adhérents    1935: 500 adhérents  
1930: 500 adhérents    1939: 750 adhérents.

(4) Lire dans le magazine *Breizh* n° 247 (janvier 1979) notre article: «Cymdeithas Yr Iaith Gymraeg» (le Comité de la langue galloise).

# Leon Fleuriot (1923-1987)

C'est avec tristesse que nous avons appris la disparition du Professeur Fleuriot, fidèle collaborateur de Dalc'homp Soñj. Nous tenons à lui rendre hommage en publiant ces quatre articles.

La Rédaction

Professeur de langues et littératures celtiques à l'Université de Rennes Haute-Bretagne, **Léon Fleuriot** vient d'être brutalement enlevé le dimanche 15 mars 1987, à l'affection des siens, à l'amitié de ses collègues et à la Science.

Né à Morlaix le 5 avril 1923, il s'était mis très jeune à l'étude du breton et avait manifesté pour la Bretagne un attachement qui, même dans les moments les plus difficiles, ne s'est jamais démenti. L'histoire a été sa spécialisation première. Reçu à la licence d'histoire-géographie en 1946 avec, parmi ses cinq certificats, un certificat d'études littéraires classiques, il obtient la CAES et l'agrégation d'histoire en juillet 1950. Après avoir successivement enseigné à Henri IV, au collège de Villemomble, au Prytanée de la Flèche, au Lycée de Suresne, au lycée Claude Bernard à Paris, il est détaché au CNRS en 1958 pour une activité intellectuelle plus en rapport avec ses goûts.

C'est en 1964 que, sous la direction de Michel Lejeune, il soutient une thèse très remarquée sur le vieux-breton avec pour thèse principale, *Le vieux-breton, éléments d'une grammaire* (Paris. Klincksieck, 1964), et pour thèse complémentaire, un *Dictionnaire des gloses en vieux-breton*, dont une réédition revue et augmentée est parue à Toronto en 1985. En

1966, il est nommé professeur titulaire de la chaire de Langues et littératures celtiques à l'Université de Haute-Bretagne à Rennes, puis, en 1977, Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes-Études, à Paris.

La linguistique historique, en particulier brittonique, lui doit beaucoup. Il était l'un des rares spécialistes du gaulois et c'est à lui que l'on s'adressait toujours pour la traduction des découvertes récentes comme par exemple cette inscription sur plomb provenant de Lezoux à laquelle il consacra un de ses derniers articles. Mais la linguistique ramène parfois à l'histoire. Tel fut le cas quand, en 1980, Léon Fleuriot fit paraître aux éditions Payot à Paris, un ouvrage fondamental sur *Les Origines de la Bretagne*. A ce premier volume, il préparait d'ailleurs une suite plus spécialement consacrée à la société bretonne ancienne et à ses institutions. La mort ne lui a pas permis de réaliser ce projet auquel il tenait tellement.

Parmi la longue liste des œuvres de Léon Fleuriot on peut encore citer plus particulièrement :

— *Récits et poèmes celtiques* (en collaboration avec J.-C Lozac'hmeur et L. Prat). Paris — Stock — 1981. Traductions commentées de textes anciens de poésie et de prose gallois, bretons et latins.

— Préface et un chapitre de l'ouvrage collectif *Les mondes nordiques*. Paris. Tallandier — 1980.

— Un chapitre de l'ouvrage collectif publié sous la direction de Cl. Hagège et I. Fodor, *Réforme et modernisation des Langues*. Buske, Hambourg, 1981.

— Participation comme directeur au premier des trois volumes de l'ouvrage collectif intitulé *Histoire culturelle de la Bretagne* (Sous presse — A paraître en 1987).

Élève de Bachellery et de Paul-Marie Duval, Léon Fleuriot a, à son tour, guidé de nombreux étudiants, en particulier dans le domaine du moyen breton, de l'abondante littérature en breton pré-moderne et de l'histoire primitive de la Bretagne.

Notre connaissance du Haut Moyen Age breton et de notre tradition littéraire ancienne, s'est enrichie depuis quelques années, des travaux de jeunes chercheurs dont il guida, avec bonheur, les pas.

Homme affable, ferme mais toujours courtois, il laisse dans le monde scientifique, et dans le cœur de ses nombreux amis, un vide qui ne pourra être comblé.

Per Denez  
Yann Ber Piriou  
(Université de Haute-Bretagne)



(Doc. Breizh).

Vingt années ou presque séparent mon premier contact avec le professeur **Léon Fleuriot** et notre dernière rencontre, le 4 mars dernier.

C'est, en effet, à la rentrée universitaire de 1968, au retour d'un stage en Grande-Bretagne, que je fis la connaissance du professeur de celtique en même temps que du nouveau campus de Villejean.

Les études celtiques n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui, tant s'en faut, et la plupart d'entre nous suivions ces cours en plus d'autres études littéraires. **Léon Fleuriot** et **Per Denez**, autre nouvel arrivant que je découvrais également, avaient donc d'autant plus de mérite à nous intéresser à ces études parfois ardues.

Ainsi, **Léon Fleuriot**, assurait-il un cours de langue ancienne où il nous initiait au moyen-breton, au vieux-breton bien entendu, mais également à l'ancien gallois dont il était très fêru, sans oublier diverses incursions en irlandais de diverses époques. Parallèlement, nous étudions la dialectologie, surtout à partir de monographies et d'enregistrements transcrits tels quels, ce qui était assez nouveau, me semble-t-il.

Et la maîtrise qu'avait **Léon Fleuriot** de la langue ancienne renouvelait largement le sujet, tant il est vrai que la plupart des variantes dialectales sont des archaïsmes, ou des survivances parcelaires de structures ou d'emplois disparus.

**Léon Fleuriot** ouvrait donc à ses étudiants de vastes horizons sur le breton insulaire, comme il aimait à dire, sur le celtique du continent à l'époque ancienne.

Mais c'est surtout cette double fidélité à la langue traditionnelle des dialectes et à la langue ancienne, notamment au moyen-breton, qui devait me guider dans mes recherches ultérieures, et c'est en cela que je considère le professeur **Léon Fleuriot** comme un Maître.

Ce qui nous frappait — je dis nous, car c'était unanime chez mes condisciples —, en dehors de sa culture encyclopédique, à la fois celtique, classique et historique, c'est évidemment son affabilité, sa tolérance, et cette ouverture d'esprit si précieuse chez un universitaire, et malheureusement si peu partagée... Paradoxalement, en ces années d'agitation soixante-huitarde, où nous étions tellement marqués par l'idéologie et par les problèmes explosifs de la Bretagne, la démarche de **Léon Fleuriot** formait un contrepoint qui faisait, pour ainsi dire, l'unanimité. L'éminent professeur, dont les recherches s'inscrivaient dans la ligne des moines érudits des origines de la Bretagne, ou des lexicographes ultérieurs, était révéral de tous, et il l'a été jusqu'à sa mort, me semble-t-il. J'ai gardé, comme on le voit, un souvenir émerveillé de ces premiers contacts où j'ai eu la chance d'être initié par un tel Maître à des études celtiques qui, pour s'être développées depuis, ont suivi le même sillon.

La période suivante me vit enseigner l'anglais, puis l'anglais et le breton, au lycée de Carhaix, et m'éloigna forcément du campus de Villejean où **Léon Fleuriot** poursuivait son enseignement. Je suivis ses recherches grâce à ses articles, et surtout au travers de son magistral ouvrage «**Les Origines de la Bretagne**» où éclatent à la fois son érudition et son intuition.

C'est au terme d'une dizaine d'années de travaux que, m'étant résolu à rédiger une thèse d'État à partir du matériau dont je disposais, je vins soumettre mon projet à **Léon Fleuriot**. Il fut immédiatement intéressé, et très vite nous tombâmes d'accord sur le sujet, la trame, et même l'intitulé: «*Langue quotidienne langue technique, et langue littéraire dans le parler et la tradition orale de Poul-laouen*». Ce fut un plaisir de travailler sous sa direction, à la fois bienveillante et éclairée. Nous étions, à vrai dire, sur la même longueur d'onde: inventories, dans un parler donné, les niveaux de langue (usuelle selon divers critères d'âge..., traditionnelle pour ce qui est du conte et surtout du breton chanté, formelle dans divers emplois figés, religieux ou autres, soit environ dix mille termes, avec phonétique, exemples d'emploi, traduction...). Et retrouver ainsi, verticalement si j'ose dire, la cohérence d'une langue populaire intacte chez les plus anciens, beaucoup plus proche à tous égards de la langue ancienne, que de la langue littéraire moderne, et renouveler des études dialectales essentiellement horizontales, si je puis dire, car fondées sur l'analyse des différences entre parlers, et parfois basées sur des divergences apparentes de vocabulaire qui se révèlent n'être, au fond, que des doublets, voire des nuances, dans la langue traditionnelle, du moins de la partie centrale du domaine bretonnant qu'est le Poher.

**Léon Fleuriot** avait bien voulu voir là une nouveauté importante, comme il l'a écrit dans son introduction à la réédition de son «*Dictionnaire du Vieux Breton*»: «the numerous descriptions of local dialects which are now being produced seem to reinforce this impression of extreme fragmentation. In reality, they describe the pre-terminal speech of bilinguals.

je le demanderai aux candidats au CAPES que je vois chaque mercredi —  
Tout ce qui intéresse la civilisation celtique,  
l'histoire de la langue et du pays,  
l'histoire des noms propres, etc... est de  
nature à rendre les cours attrayants et  
à sortir de l'étroite conception de "langue  
régionale" et de dialecte local...  
Nous sommes les héritiers d'un tel passé  
qu'on ne saurait l'ignorer. C'est pourquoi  
j'ai fait mettre deux livres géométriques  
au programme de Oral du CAPES.  
Il est nécessaire pour les professeurs  
de breton d'avoir un minimum de  
culture sur le monde celtique dont nous  
faisons partie. —

The only studies with insight into the various levels of speech of the Breton rural society, of the variations in pronunciation depending on numerous factors, are Favereau's and Plourin's respective theses — the former on the Breton of Poullaouen (Rennes II, November 1984), the latter (Rennes II, June 1982) a comparative study of the dialects of Langonnet and Saint-Servais».

Nous nous étions récemment retrouvés au C.P.R., auquel Pierre Bernard m'avait demandé de collaborer en tant qu'animateur pour la formation des cinq premiers Capésiens de Breton, et où **Léon Fleuriot** venait également donner des conférences. Nous avions parlé de ses travaux à venir, notamment sur les noms de famille expliqués à la lumière du vieux breton. Je lui avais soumis plusieurs questions que me posait l'élaboration d'un Dictionnaire, à partir de ma thèse précisément, et lui avais demandé d'en écrire la préface. Il avait accepté spontanément, et je m'apprétais à lui faire parvenir une partie du manuscrit.

Il y a quelques semaines, nous déjeunions ensemble à la section de celtique, en compagnie de **Per Denez**, **Yann-Ber Piriou**, des Capésiens de breton, et d'étudiants et étudiantes en celtique. Je retrouvais là, et durant la conférence qui suivit au C.P.R., le **Léon Fleuriot** de toujours, attachant, plein d'humour, répondant avec compétence et précision aux questions les plus diverses qu'on ne manquait pas de lui poser.

Que de choses n'avait-il à nous apprendre! Que d'érudition n'avait-il à vulgariser, lorsque sa retraite universitaire lui en laisserait le loisir, disait-il! Le sort en a décidé autrement, à sa manière cruelle et injuste.

C'est une terrible absence pour les siens, pour ses amis, ses collègues, ses étudiants. C'est une perte immense pour les études celtiques, pour la langue bretonne, et pour la Bretagne qui voit disparaître dans la force de l'âge l'un de ses plus brillants esprits, un vrai érudit, un honnête homme, un juste, et pour tout dire, l'un des meilleurs de ses fils.

Francis Favereau

Dans la mesure du possible les post-  
scripteurs du CAPES, auraient profité à  
assister aux cours de M<sup>r</sup> Piriou sur l'histoire  
de la littérature bretonne pour les raisons  
évoquées plus haut.

Merci beaucoup pour le très inté-  
ressant livret que vous m'avez fait  
envoyer. En tant qu'"Européen" vous savez  
combien les Celtes ont marqué au moins  
le tiers de l'Europe!

tant ma guellain monoglossie

*L. Fleuriot*  
Léon FLEURIOT.

(2 novembre 1986)



En leur qualité de Collègues d'Université ou d'anciens étudiants et disciples, d'autres que moi exprimeront, dans les colonnes voisines, l'extrême émotion qui fut la leur à l'annonce de la brutale disparition du Professeur **Léon Fleuriot** (Doue d'e bardono!) et leur admiration pour l'innovante fécondité et l'exemplaire qualité de ses travaux et publications comme de ses enseignements à l'Université de Haute-Bretagne, au C.N.R.S. et à l'École Pratique des Hautes Études.

Ceux qui ont eu la précieuse chance de le connaître plus personnellement se risqueront peut-être à expliquer les traits les plus significatifs de son caractère et de sa façon d'être par ses origines morlaisiennes: au confluent de l'obstination léonarde au service des grands projets de l'esprit et de l'humaniste fantaisie trégorroise qui trahit occasionnellement la rémanence d'une sensibilité personnelle (toute de tolérance et d'équanimité) sous la bure du plus prestigieux de nos clercs d'aujourd'hui...

Quant à mon extrême émotion (ur rann-galon, a dra-sur), elle résulte de l'atristant privilège qui est le mien d'avoir été, probablement, — ce mercredi 11 mars, soit quelques jours avant son décès — son dernier contact «rennais»: en effet, je l'avais conduit jusqu'à la gare de Rennes, après la troisième et dernière causerie qu'il avait bien voulu donner, en complément de leur formation, à la première promotion des Professeurs-stagiaires du C.A.P.E.S. de breton, réunis au Centre Pédagogique Régional.

Coïncidence poignante: Radio Breizh-Isel m'a appris la mort de **Léon Fleuriot** le soir même du jour (le mardi 17 mars) où, dans la matinée, le Centre Régional de Documentation Pédagogique m'avait informé de l'arrivée à Rennes du Rapport officiel concernant le premier concours du C.A.P.E.S. de breton dont le Jury était précisément présidé par notre estimé et tant regretté compatriote!

Je ne ferai qu'évoquer les soutenances de thèses présidées par **Léon Fleuriot** auxquelles il m'a été donné d'assister. Pour souligner le sérieux extrême avec lequel il en suivait l'élaboration et la haute probité intellectuelle avec laquelle il tenait à valoriser publiquement les travaux les plus novateurs qu'il avait, en l'occurrence, distingués et estimés. Sur ce point,

reliions les dernières lignes de sa préface au tome II du «Dictionnaire de vieux breton — A Dictionary of old Breton» (Prepcord Ltd, Toronto, 1985):

Je me bornerai donc à rappeler ici — pour l'en remercier très chaleureusement, au nom de toute la communauté scolaire — l'éminente, la précieuse et bénévole contribution qui a été la sienne en ce domaine.

Ce fut, il y a une dizaine d'années, son acceptation d'assurer l'une des Directions d'Études du Cours par correspondance de formation des enseignants (publics et privés) du Primaire et du Secondaire, Cours organisé par la Délégation Académique de l'ex-C.N.T.E. dans la foulée de la Charte Culturelle de Bretagne. Jusqu'à son dernier jour — puisqu'il m'en parlait encore, ce mercredi 11 mars déjà évoqué — il y aura apporté cette attention fervente et ce dévouement qu'il partageait avec ses Collègues responsables des autres Directions d'Études: **Per Denez** et **Kristian Guyonvarc'h**, de l'Université de Haute-Bretagne; **Jean Le Dû** et **Fañch Morvan-nou**, de l'Université de Bretagne Occidentale.

Ce fut, d'octobre à décembre 1984, sa participation aux Jurys sillonnant toute l'Académie pour l'Examen d'Aptitude à l'Enseignement du breton (ou du gallo). Éprouvant marathon, marqué d'une syncope, le 13 novembre, entre la visite au Collège d'Étel (en matinée) et celle au Lycée Professionnel «Marie Le Franc» (Lorient), en milieu d'après-midi. Et mes amicales recommandations de prudence ne l'empêchèrent pas de reprendre — mission accomplie! — la route de Rennes où sa pensée et sa foi pédagogiques étaient déjà au service de ses chers étudiants du lendemain... Devoir d'état oblige!

Ce fut, l'an dernier, la force de conviction, l'enthousiasme et la compétence qu'il déploya à l'occasion de l'organisation et du déroulement de la première session du C.A.P.E.S. de breton. Et, quand paraîtront ces lignes d'hommage et de gratitude, les épreuves de la session 87 auront déjà eu lieu, «comme si de rien n'était», conformément à ses instructions présidentielles...

Ce fut — enfin et jusqu'à sa fin brutale — cette participation occasionnelle à la formation des Professeurs-stagiaires (reçus au C.A.P.E.S. de breton, l'an dernier), au Centre Pédagogique Régional. Trois causeries inoubliables, le 17 décembre, les 4 et 11 mars, entre ses cours de la matinée à l'Université et le train du milieu d'après-midi qui le ramenait vers ses obligations «parisiennes» (l'École Pratique des Hautes Études, la Bibliothèque Nationale, le C.N.R.S., l'Administration Centrale du Ministère de l'Éducation Nationale en sa qualité de Président du Jury de C.A.P.E.S., etc...)... la tête pleine de projets (recherches, travaux, enquêtes, publications) et le cœur toujours aussi sensible aux difficultés comme aux promesses bénéfiques du présent.

Kenavo, Kenvroad ker, ha trugarez vras a greis kalon.

Pierre Bernard.

*Inspection pédagogique régionale*

Avec la mort subite de Léon Fleuriot, le dimanche 15 mars, disparaît notre plus grand historien breton contemporain, disparition d'autant plus amère que l'Aukou est venu le faucher avant la moisson, avant qu'il n'ait pu mener à son terme l'œuvre immense qu'il portait en lui, étape capitale dans la reconquête de ce passé qui est pour notre peuple un des gages de sa résurrection.

Né à Morlaix le 5 avril 1923 il n'avait pas encore atteint ses soixante-quatre ans.

Agrégé des Lettres, docteur ès lettres, professeur de celtique à l'Université de Haute-Bretagne, à Rennes, et à l'École des Hautes-Études, à Paris, il avait obtenu, en juillet 1966, le Prix Volney de l'Institut.

Au terme d'une longue pérégrination à travers d'antiques manuscrits dispersés dans toute l'Europe il avait peu à peu retrouvé et reconstitué le Vieux breton, la langue de Nominoë, dont il avait publié une grammaire et un dictionnaire, lui redonnant ses titres de noblesse, ceux d'une langue littéraire et juridique élaborée et cultivée, à une époque où le français n'était encore qu'un ramassis de dialectes informes.

Il a totalement renouvelé, notamment dans son grand ouvrage sur les «*Origines de la Bretagne*» notre vision de l'histoire ancienne de notre peuple, s'avancant plus loin qu'aucun ne l'avait avant lui jamais fait à travers les brumes d'une époque encore bien obscure. Voyant là où les autres étaient restés aveugles, de ce fait que cet historien était aussi un celtisant, que la vieille langue lui révélait ses secrets. Réduisant à néant certaines légendes tenaces, qui ont persisté, hélas, chez nos meilleurs historiens et trouvent leur origine dans les relations tendancieuses et parfois mensongères des chroniques franques. Comme s'il l'on pouvait écrire l'histoire d'un peuple en s'appuyant sur les dires de ses pires adversaires.

Il a établi l'unité profonde qui existait dès l'origine entre Armoriciens et Bretons: unité de langue, d'histoire, de civilisation entre ces deux rameaux d'un même peuple qui n'avaient jamais cessé d'entretenir de nombreuses relations, et par la suite leur indéfectible alliance face à l'envahis-

# Le patrimoine historique du Pays de Galles à la portée de tous

par Jakez Gaucher

C'est sous le titre d'*Heritage In Wales/Etiffeddiaeth Y Cymro* que les Monuments historiques gallois (Welsh Historic Monuments — Cadw\*) lancent une entreprise de sensibilisation auprès de la population afin de la faire participer par des adhésions individuelles et familiales, au travail de restauration et de préservation des vestiges de leur histoire nationale.

Les milliers de dépliants en couleur bilingues anglais/gallois diffusés dans tous les lieux historiques et les offices de tourisme du Pays de Galles offrent d'adhérer pour la modique somme de cinq livres à cette association. L'adhésion permet de visiter gratuitement trente sites CADW, sites qui comprennent tant les châteaux que les lieux industriels, les musées, les abbayes ainsi que les vestiges romains ou mégalithiques. « *En redécouvrant vos racines*, indique le dépliant publié sous l'égide du secrétariat d'État du Pays de Galles, *et en nous rejoignant, vous aidez à préserver et à restaurer les témoins de la magnifique histoire du pays de Galles* ».

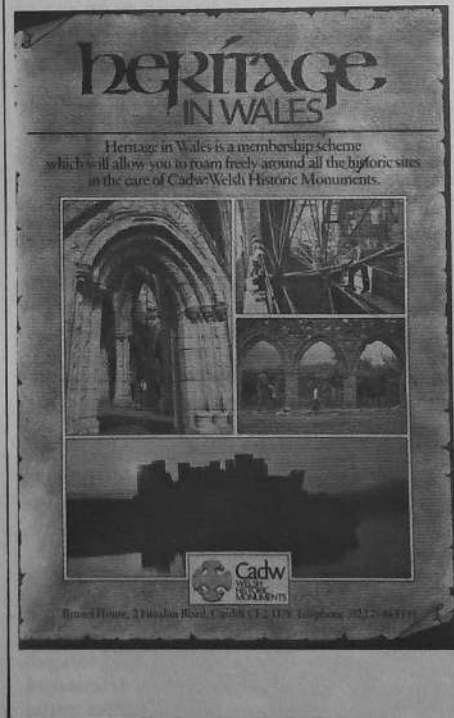
On imagine assez mal le ministère de la culture et les monuments historiques français invitant les Bretons à adhérer à une association, patronnée par ces fonctionnaires, et louant les « témoins de la magnifique histoire de Bretagne »...

Mais au fait qu'est ce qui fait courir CADW? Le lancement d'« *Heritage in Wales* » a pour but essentiellement de promouvoir une organisation qui prend en charge des monuments afin de les préserver pour l'avenir: les fonds aideront les recherches archéologiques, les propriétaires de monuments historiques, qui vont du simple cottage au manoir, du puits de mine au château féodal.

Et puis, pour être sûr que les progrès du XX<sup>e</sup> siècle ne feront pas oublier les trésors encore enfouis, on utilisera les techniques les plus modernes. CADW a aussi pour but d'« *élargir l'intérêt de tout le peuple gallois, de tous les visiteurs qui, comme moi, ont découvert une nouvelle approche de l'histoire nationale*



Publication bilingue du CADW.



du Pays de Galles». Car, en fait, « *c'est, comme le dit le prospectus, près de 6000 ans d'histoire visible dans le paysage* » qui peuvent être approchés! Et puis, vous avez cent vingt-sept bonnes raisons de vous intéresser aux sites historiques gallois, puis que ce sont cent vingt-sept lieux protégés et répertoriés, qui vont de « *Beumaris Castel/Castell Biwmares* » au « *Ty Newydd Burial Chamber/Siambr Gladdu Tynnewedd* », par ordre alphabétique. En effet, le dépliant bilingue fait état de ces noms gallois aux consonances si poétiques et chantantes, qui nous rapprochent de notre langue bretonne. « *Maen Hir* » qui nous fait penser à « *Men Hir* », est plus agréable à lire et à entendre que *Standing Stone*... ou *Pierre Levée*...

En tant que membre d'« *Heritage in Wales/Etiffeddiaeth y Cymro* », non seulement vous aidez à préserver cent vingt-sept lieux historiques gallois, mais aussi, vous bénéficiez d'un service gratuit concernant les conférences et visites de lieux, d'une revue publiée deux fois par an, de réductions sur les produits CADW dans les boutiques CADW des monuments historiques, d'un autocollant, et puis, « *vous aiderez à sauver Votre héritage au Pays de Galles pour Vos enfants, petits-enfants et les générations à venir* », termine le dépliant.

En évoquant le travail important réalisé par le Secrétariat d'État du Pays de Galles en faveur du patrimoine historique, CADW donne la possibilité à des milliers de Gallois de prendre en charge collectivement la préservation de leur héritage historique. Cette entreprise remarquable lancée par des fonctionnaires britanniques montre qu'il est possible de remettre aux gens de tous horizons le legs inestimable de leurs ancêtres. Quand verrons-nous, en Bretagne, une campagne similaire pour donner aux Bretons la possibilité de prendre en charge leur patrimoine national?

\* CADW signifie en gallois « *préserver* ».

Cadw-Welsh historic Monuments  
Ty Brunel, 2 Ffordd Fitzalan  
Caerdydd CF2 1UY *Cymru/Wales*

Paru en 1977, le livre de Gwen'hlan Le Scouëzec, «Bretagne, terre sacrée», vient de faire l'objet d'une réédition, et c'est fort à propos, car cet ouvrage se place au rang des textes essentiels d'exploration de l'antique et toujours rémanente mysticité celtique.

Douar sakr, terre sacrée, la Bretagne ne l'est pas seulement pour ses enfants, mais l'était aussi pour l'ensemble du monde celtique, pour lequel c'était en la Létavia de l'extrême Occident que s'ouvrait «la porte de l'Autre Monde», le grand passage des trépassés vers l'enchantement de «l'Autre Grève», selon l'expression d'Anatole Le Braz. L'Ankou, le Maître du Passage, est demeuré, jusqu'en notre actuel siècle, un personnage ô combien vivant. L'homme à la faux, en son appareil de squelette, juché sur sa charrette grinçante, hante encore les chemins de la Mort; les errantes Anaon n'ont pas non plus cessé de s'aventurer hors de leurs domaines familiers du Raz ou du Yeun Ellez pour quêmander le secours des hommes, si ce n'est pour assouvir une vengeance à leur endroit.

«Le mystère de la Bretagne est d'abord inscrit dans son sol». Lieux sacrés: les anciennes voies, évocatrices d'un passé lointain, jalonnées de croix, de chapelles et de pierres levées; les gués et les ponts, les fontaines, les sources et les étangs, chargés de symbole; et, plus encore, les hautes cimes hercyniennes, riches du ciel qu'elles approchent et de la terre qu'elles dominent, autrefois dédiées à Belenos, le dieu solaire, que supplanta le saint Michel des chrétiens.

En maints pays, certes, telle la terre de Canaan, la divinité s'est manifestée aux hommes; seule l'Armorique porte, tracée sur son sol, l'empreinte en relief du Grand Dieu de ses ancêtres. La croix bélenique, devenue la croix de l'Archange, y est, en effet, imprimée en des marques saillantes s'échelonnant depuis le mont Saint-Michel, à l'est, l'ancienne Tumba Gargani (Gargan, fils de Belenos), jusqu'au sanctuaire Saint-Michel de Moustoir, à l'ouest, et du Roch Hir Glas de la grève Saint-Michel, au nord, au Tumulus Saint-Michel, au sud. Cette croix, à la fois bélenique et christique, est flanquée en son milieu, juste sous son bras transversal, du losange païen, que ponctuent, entre autres, les hauteurs sacrées du Méné-Bré, au Nord, et du Mané-Gwenn, au Sud.

Les innombrables lieux-dits Bel-Air n'ont pas d'autre sens que de rappeler le culte qui y fut rendu à Beler, ou Belenos, le dieu solaire. N'est-ce pas encore le culte du Soleil qui se célébrait au 25 décembre, jour du solstice d'hiver, au 1<sup>er</sup> février, jour de la Chandeleur (Gouel ar Goulou), au solstice d'été, le jour du grand Tantad, toutes dates aujourd'hui sanctifiées par le culte chrétien? N'est-elle pas aussi un signe de la pérennité du sacré, cette continuité entre le culte de Belisama, la déesse du ciel, et le culte marial de la Regina Coeli, entre la vénération d'Ana, la déesse celtique, et de sainte Anne, la Mamm Gozh du peuple breton? Quant aux innombrables saints bretons, canonisés par la vox populi, ne retrouve-t-on pas dans leurs dons de guérison et leur traditionnel patronage de tel ou tel animal, une survivance du polythéisme celtique?

C'est encore et toujours cet ésotérisme ambiant qui attribua leurs vertus aux fontaines sacrées, aux mégalithes, aux chênes, à l'herbe d'or, leur puissance aux rites de la sorcellerie, de l'alchimie, de la religion druidique, qui inspira la crainte des Moines Rouges, ces Templiers maudits, dont Max

## A LIRE

Jacob a évoqué les effrayantes chevauchées sur leurs noires montures, qui leva la magnifique floraison des contes, des légendes et poèmes initiatiques, ce riche et merveilleux creuset où s'élaborèrent les fabuleux romans de la Table Ronde.

Tout au long de son livre, grâce à la chaleur d'un lyrisme éloquent, l'auteur initie le lecteur à la «Voie Celtique de la connaissance», qui le mènera sûrement «à la vision béatifiante du Graal», à la parousie de l'Autre Monde. Pour lui en donner une préfiguration, il l'invite à gravir les pentes de l'Arrée et à monter au Tuchenn Gador, la colline du Trône, point culminant de la Bretagne, afin d'y contempler l'épouvante majesté d'un paysage infini.

Gwen'hlan Le Scouëzec, chantre inspiré de la Bretagne éternelle, consacre son immense talent à faire partager sa conviction que «les dieux n'ont point cessé de hanter cette péninsule».

François Herry

— **Communes bretonnes et paroisses d'Armorique** par Erwan Vallérie, Ed. Beltan.

Comme l'exprimait très justement le professeur Léon Fleuriot dans la préface de cet ouvrage, nous assistons aujourd'hui à une «véritable renaissance» de l'histoire de la Bretagne ancienne, et de cette renaissance «Erwan Vallérie aura été l'un des bons ouvriers».

Clair, solide et structuré, d'un maniement aisé grâce à un index très précis, des notes abondantes, des données chiffrées et soixante cartes, ce tableau des paroisses primitives de la Bretagne (complétant et précisant les travaux de Largillière et de Couffon) traite pour la première fois et de façon exhaustive de l'ensemble du domaine breton. C'est-à-dire des sept évêchés de la Bretagne d'avant Nominoë, avec en outre un chapitre particulier pour celui de Nantes, non encore rattaché politiquement à la Bretagne, mais dont une partie importante du territoire est déjà largement peuplée d'émigrants bretons, beaucoup plus nombreux que dans l'Évêché de Rennes ou dans la partie orientale de l'Évêché de Saint-Brieuc.

L'impression fondamentale que nous ressentons à cette lecture, c'est celle du caractère harmonieux et homogène de l'ensemble du territoire breton, une homogénéité qui ne peut être le fruit du hasard mais celui d'une organisation, «maillage paroissial établi d'un seul mouvement sur l'ensemble du pays entre le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle» et qui inscrit dans notre sol le véritable caractère de l'émigration bretonne elle-même: émigration ordonnée, «programmée» sous l'égide ou avec l'accord de l'autorité romaine, et non, au moins dans un premier temps, débarquements sporadiques et plus ou moins anarchiques de réfugiés fuyant un pays dévasté et en proie aux Barbares, comme on nous l'a longtemps présenté.

Les Bretons s'installent en Armorique, non pas en spoliateurs mais en défenseurs. Unis aux Armoriciens auxquels les rattachent la langue, le sang et la religion, ils feront face ensemble aux envahisseurs qui menacent la péninsule: Saxons, Wisigoths, Francs.

L'étude de la toponymie, la position respective des paroisses gallo-romaines et des

paroisses de rite celtique confirment cette cohabitation.

Y.B.B.

— **Mojenn an Ankou**, par Anatol ar Braz, préface Per Denez, Ed. Mouladurioù Hor Yezh.

Sous le titre commun de «Mojenn an Ankou» les éditions Mouladurioù Hor Yezh publient quinze contes d'Anatole Le Braz dont le premier seulement nous est parvenu de sa main en breton.

Les autres contes furent traduits et publiés dans le journal «Kroaz ar Vretoned» dans les années qui ont précédé la première guerre mondiale par son compatriote et ami, Erwan ar Moal (Dir-Na-Dor). Erwan ar Moal, excellent écrivain, connaissait le langage de la tradition et a restitué à peu près le texte primitif, tel qu'Anatole le Braz l'avait noté en breton, comme il l'affirme lui-même, sous la dictée des ses interlocuteurs, au cours de ce grand reportage qu'il effectua à la fin du siècle dernier, à **mi-chemin d'ici-bas et de l'au-delà** sur les relations de nos ancêtres avec la mort, parcourant en tous sens la Basse Bretagne (à l'exception toutefois du pays vannetais dont le langage lui était peu familier.

En vérité, seuls les treize premiers contes appartiennent au recueil intitulé par Anatole Le Braz «La légende de la Mort» et publié par lui en français.

Les deux derniers textes, deux récits de la chouannerie, ont une autre origine et un autre ton. Même s'ils s'inspirent également de traditions recueillies, l'apport personnel et littéraire de l'écrivain paraît évident, alors qu'il nous restitue les autres à peu près tels quels, dans leur pureté originale.

On a dit de «La Légende de la Mort» qu'elle était un des grands livres de l'Humanité, et sans doute, peu d'ouvrages puisent leurs racines dans un passé aussi lointain et aussi énigmatique.

C'est un grand dommage que cette part fondamentale de notre héritage ne nous soit parvenue que sous la forme d'une traduction.

On a longtemps cherché les originaux bretons de ces contes qu'Anatole Le Braz avait peut-être conservés.

On dit que ses héritiers auraient finalement placé ses archives dans les coffres... d'une banque espagnole, et qu'elles auraient disparu au cours de la guerre civile. Je ne sais...

Soyons toujours heureux que grâce à Dir-na-Dor nous puissions retrouver en notre langue ces fragments de notre trésor perdu.

Yann Bouëssel du Bourg

## BREIZH

Kelaouenn Sevenadur Breizh  
Magazine de la Culture Bretonne.

Abonnement (1 an—10 numéros):  
80,00 francs

à Jean Guého  
Le Pradi  
Trédion 56250 Elven

# ÉDITIONS DALC'HOMP SOÑJ

## ● Seigneurs et Seigneuries du Kemenet Heboé

par Job Jaffré, 272 pages avec cartes et photos

105 francs franco

## ● Atlas historique de Bretagne

par Yann Poupinot et Roger Hervé, 17 cartes en couleur retraçant l'histoire des Bretons depuis les origines.

150 francs franco

## ● Pâques 1916 : la Révolution Irlandaise

Dossier réalisé par des historiens irlandais et bretons avec de nombreuses illustrations

60 francs franco

## ● Les chances culturelles de la Bretagne

par Pierre Bernard, bilan et perspectives culturelles en Bretagne

**NOUVEAU**

45 francs franco

## ● Bretagne en tête à tête

par Michel Deligne, préface de Youenn Gwernig.

Caricatures et biographies critiques de personnalités du mouvement breton et du monde politique breton depuis un siècle.

**NOUVEAU**

En souscription jusqu'au 30 avril (parution courant mai)

60 francs franco

Commandes à Dalc'homp Soñj, 36, rue Émile Zola - 56100 LORIENT

Catalogue complet sur demande

Léon Fleuriot

(suite de la page 42)

seur saxon ou franc. Raison profonde et essentielle du maintien du breton dans la péninsule alors que disparaissaient, ailleurs, le francique et le norois.

C'est qu'il n'était pas un corps étranger mais a fusionné naturellement avec la langue de la majorité des population autochtones qui lui était si proche qu'il est parfois difficile de discerner ce qui en lui tire son origine du brittonique ou du gaulois, symbole de l'unité de la nouvelle nation qui peu à peu s'élabore.

Face à ces historiens patentés qui ne songent, semble-t-il, qu'à abaisser le peuple breton, à le présenter comme un peuple sujet, Léon Fleuriot a établi son double titre à l'indépendance vis-à-vis des Francs, à une *légitimité plus ancienne*.

Dernier fragment de la Nation Celtique sur le Continent, la Bretagne armoricaine se présente également peut-être, pour certains, de façon paradoxale — comme le dernier bastion de l'Empire romain qui se soit maintenu, face aux Barbares, après la chute du royaume de Syagrius.

Devenus citoyens romains eux-mêmes depuis longtemps à cette époque, les Bretons n'étaient plus en effet les ennemis des Romains mais, par la force des choses, leurs alliés.

Faisant suite à ce merveilleux livre de nos origines Léon Fleuriot en avait préparé un second sur la période la plus glorieuse de notre histoire, celle de nos rois. Puisse-t-il bientôt voir le jour, source de fierté pour notre peuple, cette fierté d'être Breton que ce grand savant, d'une si remarquable humilité, portait en lui et faisait partager à ceux qui le côtoyaient, et en premier lieu, à ses étudiants.

Il a aujourd'hui atteint la Terre de l'Éternelle jeunesse, là où on ne connaît plus ni larmes, ni tristesse, en la compagnie de ces anciens Bretons

dont l'esprit l'avait peu à peu imprégné, avec les Saints et les Rois.

Il nous laisse le souvenir de son éblouissante érudition, jamais prise en défaut, mais nous retiendrons plus encore son extraordinaire bonté, cette courtoisie raffinée, ce respect qu'il avait pour le plus petit d'entre nous — une si grande indulgence! Toujours prêt à encourager, à mettre en valeur le moindre mérite — Tous ceux qui l'on côtoyé à l'Université de Haute-Bretagne me comprendront.

Yann Bouëssel du Bourg

# le peuple breton



Abonnement 12 numéros :  
100 F

B.P. 301 - 22304 LANNION Cedex

# L'AVENIR DE LA Bretagne

B.P. 103 - 22001 SANT-BRIEG - BREIZH

Mensuel - Abonnement annuel : 90 F.

• stages à Oaled Diwan

JUILLET

- 1- 4 juillet: Stage cinéma
- 1- 4 juillet: Stage Bandes Dessinées
- 5-18 juillet: Séjour de vacances bretonnant pour enfants (6-12 ans)
- 5-18 juillet: Séjour de vacances bilingues pour enfants (6-12 ans)
- 19-25 juillet: Rencontres Bretagne/Pays de Galles/Cornouailles
- 27-31 juillet: Stage de théâtre organisé par Strollad ar Vro Bagan
- 27-31 juillet: Stage de vidéo organisé par Termaji
- 27-31 juillet: Stage de Littérature orale

AOUT

- 1-11 août: Séjour de vacances pour enfants (6-12 ans)
- 2-11 août: Stage de voile (croisière)
- 13-22 août: Stage de breton (tous niveaux)
- 13-22 août: Stage de breton en milieu agricole
- 16-26 août: Séjour de préadolescents (12-14 ans)
- 23-29 août: Vacances Familiales.

Si vous souhaitez obtenir plus de renseignements ou vous inscrire à l'un ou l'autre de ces stages, écrivez ou téléphonez à :

Oaled Diwan - Treglonou -  
29214 Lannilis - Pgz.: 98.04.07.04

• Découverte de la Haute Bretagne du lundi 29 juin au samedi 4 juillet (langue, nature, littérature, histoire, économie, collections), avec les multicollecteurs de documents bretons et l'association Aneit. Contact: Formation continue, les Hairies, Etelles, 35370 Argentré du Plessis.

• Le prix «Xavier de Langlais 1986» a été décerné à Yann Gerven pour son roman policier «Brestiz o Vreskenn».

Tout en reconnaissant le talent de ce jeune écrivain, le jury a voulu témoigner de l'intérêt qu'il porte à des écrits particulièrement populaires à notre époque et qui tiennent, dans les meilleurs cas, une place incontestable dans notre littérature.

• Le figuier de Roscoff abattu! Planté au XVII<sup>e</sup> siècle, ce magnifique arbre était un véritable monument historique. Un vandale l'a détruit en décembre dernier...

• «L'odyssée de Port-breton» de Daniel Raphalen a obtenu en février dernier le prix spécial de la Société académique de Nantes et de Loire-Atlantique.

• Ur post «objektour» a zo da gemer e strollad Ar Vro Bagan evit un deu dedennet gant ar c'hoariva ha Sevenadur Breizh.

Tel: 98. 21.17.95 — 98.04.50.06

• Jusqu'au 23 juin, au Musée de Pont-Aven, hommage à Constantin Koussnetzoff avec une exposition de cinquante-trois toiles de la période bretonne de ce peintre russe (1863-1937).

• Succès de l'APEEB (Association des Parents d'Élèves pour l'enseignement du Breton) avec le jugement du tribunal administratif de Rennes obligeant l'État à répondre à la demande des parents concernant l'enseignement du breton (APEEB, B.P. 2507, 35025 Rennes Cedex).

• Juqu'au 24 mai, au Musée de Saint-Brieuc, exposition sur le thème Images et Rituels des Naufrages.

## Keleier berr ha berr

• L'Affaire Croix et la recherche historique à Nantes vues par Ar Falz 44.

La commission de spécialité d'histoire de l'université de Nantes a refusé la candidature d'Alain Croix à un poste de professeur d'histoire moderne, alors que le candidat, auteur d'une solide et brillante thèse sur la Bretagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, remplissait toutes les qualités requises. Chacun sait que le véritable motif de ce refus est idéologique: la Commission est dominée par des historiens de droite ou d'extrême-droite, qui ont rejeté la candidature d'un membre du P.C.F.

Ar Falz 44 s'associe aux protestations contre cet acte d'intolérance contraire au principe de pluralisme qui garantit la liberté de pensée à l'Université. Nous souhaitons montrer les conséquences de cette affaire scandaleuse sur la vie nantaise.

Alain Croix n'est pas seulement un chercheur très compétent sur une période de l'Histoire de la Bretagne. C'est aussi un animateur culturel très efficace. La grande exposition «La Mort en Bretagne» créée par l'Association des Musées de Bretagne, qui circule d'une ville à l'autre, il en fut la cheville ouvrière. Sur son quartier nantais de Doullon, il a dirigé un groupe d'historiens dont l'ouvrage vient de recevoir le prix Gernoux du Conseil général (Société Académique de Nantes). Il collabore à une recherche collective sur l'histoire de la centrale thermique de Cheviré. Voilà quelques facettes du professeur dont l'Université de Nantes sera privée.

Serait-elle donc déjà assez pourvue? C'est l'avis de certains membres de la commission, qui ont justifié leur position en affirmant qu'il y avait suffisamment de spécialistes de l'histoire régionale et qu'il fallait s'ouvrir à d'autres horizons. Louable intention mais la réalité est tout autre. Après le départ d'Yves Durand pour Paris, un seul enseignant titulaire travaille sur la «Région» en Histoire Moderne (sur la Vendée). Aucun ne travaille sur l'Histoire de la Bretagne aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles!

Pour saisir la dimension de la question, il faut savoir que l'essentiel des archives du Duché de Bretagne sont conservées aux Archives Départementales de Nantes. Alain Croix est l'un des meilleurs et rares spécialistes de ce véritable trésor historique que bien des villes nous envient. Mieux que tout autre, il pouvait donner un nouvel élan à la recherche historique nantaise.

Peut-on évaluer les conséquences de ce gâchis? La recherche universitaire de nos jours ce n'est pas seulement des travaux solitaires sur des documents. Ce sont des rencontres, des colloques, des voyages, des livres, des revues, des expositions, des films, etc. Valoriser le patrimoine historique, c'est contribuer au dynamisme culturel avec ses répercussions économiques. Au bout du compte, ce ne sont pas seulement les étudiants qui sont perdants dans cette affaire, mais aussi ceux dont les activités auraient été bénéficiaires de retombées: imprimeurs, hôteliers, restaurateurs, agences touristiques, photographes, entreprises de transport (par exemple, Alain Croix aime organiser des voyages d'étude).

C'est au conseil général de la Loire Atlantique, c'est à la municipalité nantaise, voire à la Chambre de commerce de prendre conscience que le blocage de la recherche

historique à Nantes dans le domaine de l'Histoire de Bretagne porte préjudice grave à la vie culturelle et économique de la ville.

Faudra-t-il attendre que d'autres Universités exploitent les archives nantaises? Si, par ironie du sort, Alain Croix devenait professeur à Rennes, on verrait des étudiants nantais s'inscrire à Rennes pour pouvoir travailler sur les archives de leur ville!

*Dalc'homp Soñj approuve tout à fait cette analyse et proteste contre ce blocage pour le moins partial et stupide.*

• Les musées départementaux de Loire-Atlantique ont réalisé une très belle exposition, **L'échappée belle**, sur l'iconographie ancienne du pays nantais. Visible au Musée Dobrée jusqu'au 27 avril, elle est présentée du 20 mai au 20 juin à la Bibliothèque nationale de Paris.

• La Bretagne, une province à l'aube de la Révolution: colloque des 28, 29 et 30 septembre 1988 à Brest.

Bien qu'organisé dans le cadre de la commémoration du Bicentenaire de la Révolution française, ce colloque ne portera pas uniquement sur la période révolutionnaire.

Il peut être considéré plutôt comme une sorte de préface aux colloques consacrés à la Révolution, en présentant d'une part la situation à la fin de l'Ancien Régime, d'autre part les événements de la période charnière 1788-1789.

La Bretagne constitue un observatoire intéressant dans ces deux domaines. Participant aux destinées du royaume, elle n'en représente pas moins une province privilégiée. D'où l'intérêt, dans la mesure du possible, d'études appuyées sur des comparaisons avec d'autres régions de France. Privilèges fiscaux et judiciaires, puissance des états, difficultés de l'intendance, situation maritime et position stratégique, coexistence de plusieurs cultures, structures démographiques et économiques, niveaux de fortune et hiérarchies sociales, la liste n'est pas limitative des éléments composant un tableau de la province à la fin de l'Ancien Régime.

Un fin à laquelle la Bretagne contribue largement. C'est ici le lieu d'évoquer les problèmes économiques et sociaux des années pré-révolutionnaires au terme d'un XVIII<sup>e</sup> siècle difficile pour la Bretagne, mais aussi l'agitation idéologique et politique, autour du parlement, pendant les derniers états, lors de la préparation des états généraux. Le rôle moteur des députés bretons dans les événements parisiens de 1789 ne devrait être évoqué qu'en raison des interactions avec ce qui se passe tant dans les villes que dans les campagnes bretonnes. L'hiver 1789-90 — disparition des états et du parlement, organisation d'un nouveau cadre institutionnel — a été choisi comme *terminus ad quem* de ce colloque sur la Bretagne, puisque celle-ci finit alors son existence, du moins administrative.

• **Mémoires d'Ille-et-Vilaine** est une jeune revue d'histoire de ce département qui propose à ses lecteurs, des documents, des témoignages, des portraits, sur les façons de vivre, les luttes et les fêtes du dernier siècle. Abonnement: 8 francs (quatre numéros), 14, boulevard Volclair 35000 Rennes.



## — Célébrations ?

«Le 28 juillet 1488 à Saint-Aubin-du-Cormier, la victoire de La Trémoille sur les forces bretonnes en fait la date la plus sombre de l'histoire de Bretagne. Au lendemain de celle-ci Charles VIII, roi de France, tenait à merci le duché de Bretagne, de sorte que les clauses du traité qui s'est ensuivi, préfigurent celles de l'Acte d'Union.

Ceci étant, la Gorsedd des Druides, Bardes et ouates de Bretagne, accepte de s'associer à une cérémonie en souvenir des six mille soldats bretons tombés à cette occasion, mais rappelle que le rassemblement prévu pour le 500<sup>e</sup> anniversaire de la bataille ne doit, en aucun cas, revêtir un caractère de festivité qui serait parfaitement déplacé de la circonstance. Elle reste d'ailleurs persuadée que cet aspect des choses n'aura pas échappé aux organisateurs et s'en félicite par avance.

A propos du bi-centenaire de la Révolution, la Gorsedd des Druides, Bardes et Oates de Bretagne prend acte de la décision annoncée par les communes du pays d'Ancein, de boycotter toutes les manifestations prévues à cette occasion. Elle indique, à ce propos, que les Bretons doivent se souvenir que la Révolution Française a mis fin brutalement aux privilèges bretons portant notamment sur la fiscalité et la conscription, a procédé de façon systématique à l'assassinat de nombre de nos aïeux défenseurs de leurs droits spoliés, a imposé le diktat de la loi française en Bretagne provoquant aussi, outre la mutilation de la Bretagne par la

## Courrier des lecteurs

perte du pays de Nantes et le déclin, voire l'éradication de la langue bretonne en certains endroits. Elle invite donc les Bretons à prendre en compte ce qui précède avant de se déterminer en la matière et rappelle, qu'en cette affaire, elle ne se tient qu'aux faits historiques et ignore toute idéologie politique partisane.

Armel Calvé, Gorsedd de Bretagne (Quimper)

«J'ai lu avec intérêt le numéro 18 de Dalc'homp Soñj et y ai relevé l'annonce d'une fête pour le 500<sup>e</sup> anniversaire d'une grande défaite qui a coûté la vie à des milliers de Bretons.

Que ce soit l'occasion d'un moment de recueillement et de souvenir, j'en conviens, mais doit-on vraiment choisir cette date et ce lieu pour des festivités ? Je voudrais ouvrir le débat afin d'éviter ce qu'il s'est passé en 1982 à Vannes».

(Éric Ropers, Quimper)

### — Gwenn ha du

«C'est avec quelque agacement que j'ai vu sur le n° 17 de Dalc'homp Soñj J. Gaucher faire à Morvan Marchal la principale gloire d'avoir inventé le drapeau breton moderne. Je n'ai pas à juger le comportement politique

de Marchal ni sa vie privée mais pourquoi, même si sa réussite a été spectaculaire, est-il allé inventer ce drapeau alors qu'il en existait un, oublié d'une façon incompréhensible au début de ce siècle, très différent du champ d'hermines propre aux Ducs, c'est le pavillon à croix noire sur fond blanc (plus tard garni d'hermines aussi) ramené dit-on par Alain Fergent de la croisade et symbole de notre nation sur les champs de bataille. On le remarque sur les cartes marines de Beauseon et il a fini par devenir le pavillon de l'amirauté de Nantes, fallait-il le faire tomber dans l'oubli en le remplaçant par une création inspirée par l'emblème de la ville de Rennes ? Il serait justice que Dalc'homp Soñj le refasse connaître et nous donne un article sur son histoire. Il pourrait encore nous servir de pavillon de marine, puisqu'il n'est plus question de dégommer le Gwenn ha Du».

(J. Guéguen, Pléneuf)

### Errata

Dans le dernier numéro de «Dalc'homp Soñj» (n° 17), p. 30, à la fin de l'article sur le docteur Dujardin il faut lire :

Amañ eo bet beizet korf Yvonne Bozellec (1892-1968) hag hini Louis Dujardin medesin, **he fried** (1885-19..) o c'hortoz harnedigezh Doue.

(Ici repose le corps d'Yvonne Bozellec et celui de Louis Dujardin, **son époux**, dans l'attente du jugement de Dieu).

Cette rubrique est ouverte à tous ceux qui recherchent des ouvrages, des revues, des cartes postales, des gravures, etc. neufs ou anciens, ayant un rapport avec la Bretagne et les pays celtiques, ainsi qu'à ceux qui désirent vendre ou échanger de tels objets. Il est demandé pour chaque annonce de joindre un timbre à 2,20 F pour les réponses. Acheleurs et vendeurs éventuels sont ainsi mis en contact direct (s.v.p. : toujours rappeler le numéro de l'annonce dans votre courrier).

— N° 84 : recherche tout numéro de **Breiz Breiz** (1919-1924 ?)

— N° 85 : recherche tout numéro de **Feiz ha Breiz** de 1900 à 1906, 1912, 1921.

— N° 87 : recherche **Histoire de la ville de Pontivy au XVIII<sup>e</sup> siècle**, par F. Le Lay, réédition Stakine-France.

— N° 88 : recherche **Les revendications des paysans de la sénéchaussée de Ploufret d'après les cahiers de doléances de 1789**, par E. Corgne, Rennes, 1938.

— N° 811 : recherche **Le Paradis Breton de J. Corlay et R. Micheau**, Ololé, 1944.

— N° 812 : recherche **Au temps où les bêtes parlaient breton**, par Benjamin Rabier, Ololé, 1944.

— N° 90 : recherche **Les vicissitudes du Domaine congéable en Basse-Bretagne**, tome I, par Léon Dubreuil, imprimerie Oberthur, Rennes, 1915.

— N° 93 : recherche **La Vicomté de Rohan**, par Du Hergouët, Prud'homme, Saint-Brieuc, 1921.

— N° 94 : recherche **Le Duché de Rohan et ses Seigneurs**, par Du Hergouët, Prud'homme, Champion, Saint-Brieuc-Paris, 1925.

— N° 95 : recherche **Mœurs et Coutumes de Bretagne**, par Frain, 3 volumes, Rennes, fin XIX<sup>e</sup>.

— N° 96 : recherche **Sturier Yaouankiz et Sturier Bleimor**, d'août 62 jusqu'à la fin.

— N° 97 : recherche toute affiche politique bretonne (entre-deux guerres, après guerre) plus particulièrement **Breiz Atao et MOB**.

## On recherche...

— N° 102 : la société historique «Sauvegarde du Patrimoine culturel du Mené» désire retrouver tous documents photographiques ou manuscrits, cartes postales anciennes, relatifs à l'histoire de cette région ; pour achat ou prêt.

— N° 104 : recherche ouvrage religieux en breton, tout dialecte, toute époque.

— N° 105 : collectionneur breton recherche insignes militaires bretons toutes armes y compris F.F.I., gendarmerie, police, pompiers

— N° 110 : recherche «Quiberon, la bataille et le Martyre» (1895) par le chanoine Le Garrec, Ed. Lafolye et J. de Lamarzelle.

— N° 112 : recherche cartes postales même modernes sur les mégalithes bretons.

— N° 141 : recherche «Le Revenant du Tertre Feuillet», par André Reuze, Ed. Colbert, Paris 1942.

— N° 142 : recherche «Les Bretons Migrants», par Pierre Berruer, Presses de la Cité, 1977.

— N° 143 : l'archiviste de la Fédération de Gouren recherche tout document rare ou inédit sur le Gouren (lutte bretonne) : cartes postales, affiches, textes, vieilles photos, etc... pour achat ou prêt.

— N° 144 : vends «Recherches sur les États de Bretagne (la tenue de 1736)» par A. de Bouetiez de Kerorguen, 2 tomes, 1875.

— N° 152 : recherche ouvrages de Maurice Duhamel Musiques Bretonnes (1913) et Chants populaires de la Basse-Bretagne (1913 ou 1914).

— N° 153 : recherche Histoire militaire de Redon par J. Trévédy.

— N° 154 : recherche **À l'imitation Jesus Christ** «laquet e brezonnec a nevez flam, gant Euzen Ropars, belec eus a Barrez Lothey ; Brest e ty intanvez Malassis ha R. Malassis, 1707, in 8° »... «approuvé par les docteurs en théologie le 27 octobre 1689» une édition plus récente.

— N° 155 : recherche **L'Irlande dans la crise universelle 1914-1920** (Paris, Librairie Félix Alcan 1921) par Yann Morvan Goblet (Louis Tréguier).

— N° 156 : recherche cartes postales anciennes et modernes sur **Hennebont et Pont-Scorff**.

— N° 158 : recherche tout ouvrage sur la **broderie bigoudenne**.

— N° 159 : recherche **Plomodiern en Porzay**, par Jacques Thomas, imprimerie cornouaillaise 1966.

— N° 161 : recherche cartes postales anciennes sur **les chevaux en Bretagne**, trait et postier, (étaçons, poulinières, attelages).

— N° 171 : vchds «**Prédéguen brehonec ar Simbol en Apostoled**» ðre an E. Diot, 1854, 700 pages.

— N° 172 : vends «**Illoer Santel**», J. Buleon, 1911, 200 pages.

— N° 185 : recherche «**Complots pour une République bretonne**» par Ronan Caerleon.

— N° 191 : recherche sur la **descendance actuelle des souverains bretons** : tableaux généalogiques, articles, livres, etc...

— N° 192 : recherche **Nomenclature des hameaux écarts et lieux dits du Morbihan**, des Côtes-du-Nord d'Ille-et-Vilaine et de Loire Atlantique publiée par la direction régionale de Rennes de l'INSEE.

— N° 193 : recherche ouvrage traitant des **lieux d'inhumation des grands personnages de Bretagne**.

— N° 194 : recherche tout document, livres, photos, cartes postales, sur **Huelgoat et son canton**.

— N° 195 : recherche tout ouvrage sur les **maisons de Rohan et une généalogie complète sur la maison des princes de Bretagne et leurs descendants**.

Nous conseillons vivement aux personnes intéressées d'adhérer à l'association des «**Multi-collectionneurs de Documents Bretons et Celtiques**» - 2, allée de Cancale, 35000 Rennes, tél. (99) 63.22.60.

## ● Réponses

— de Yves Rumen (Plérin) à A.J. Raude (Daoulas):

Je désire répondre dans la chronique du fureteur breton à Monsieur A.J. Raude de Daoulas qui dans le numéro 16 s'est intéressé au lieu-dit de Pont-Triffen (Cléden-Poher, Spézet et Landeleau). Il ne peut à mon avis être question de Sainte-Tréphine. Michel Duval dans son livre: «forêt et civilisation de l'Ouest au XVIII<sup>e</sup> siècle» écrit page 253: «en 1783, le subdélégué suggérait que ce projet fût repris et l'Aulne canalisée, cette fois jusqu'à Pontafen à proximité de Pratula (Pratulo). Il s'agit de Pont Triffen, Pratulo se situe sur la commune de Cléden-Poher. Confluent de l'Aulne et de l'Hyères ou Aven dans sa partie supérieure je propose: Pont Tri(fff)afen (du breton aen: rivière); Pont Trifen: le pont des trois rivières.

— de Yann Bouëssel du Bourg (Val d'Izé) à Bernard Goumon (Quéven):

Je ne connais pas d'études en breton sur l'astronomie mais la revue «Sturier Bleimor» (n° 4-Déc. 1957 p. 86-87 a publié un «Carte Celtique du ciel établi par A.J. Raude, P.G. Keraod et Morvan Grimomp avec une note explicative de P. Géraud Keraod.

— Au sujet de l'énigme Juan Guas, extrait du dictionnaire de E. Benezit:

Guas (Juan), architecte et sculpteur, mort en 1498, à Tolède (Ec. Esp).

Fils de Pierre Guas, sculpteur français établi en Espagne et qui travailla à Tolède, il dut arriver encore très jeune, vers 1453 en Espagne. Du temps des Rois Catholiques, il fut l'un des meilleurs représentants du «style Isabelle», synthèse d'une architecture d'inspiration gothique et d'ornementations, notamment dans les plafonds à entrelacs, de style arabe. C'est précisément dans l'ornementation des façades de ses constructions qu'il s'est montré sculpteur, en particulier dans la façade du Palais de l'Infantado, à Guadalajara. Il a travaillé à la cathédrale d'Avila, entre 1461 et 1463, et, entre 1461 et 1483, à Guadalajara, et aux couvents du Parral et de Santa Cruz, à Ségovie. A

## Le Fureteur Breton

Tolède, il a construit l'église et le cloître de San Juan de Los Reyes.

Voir article dans le prochain numéro: «Une famille d'artistes bretons illustres dans l'Espagne du XV<sup>e</sup> siècle».

— de Jean-Marie Denoël (Vannes) à Jo Le Timier (Pontivy).

Sur le Pourquoi et l'origine du Pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, consulter le livre très riche bien qu'un peu confus au niveau de la démonstration (la conclusion est par contre très lumineuse. C'est par elle qu'il convient de commencer) de Jacques Chocheyras «Saint-Jacques à Compostelle» paru dans la collection de «Mémoire d'homme: l'histoire» — publiée par Ouest-France.

En outre et concernant plus spécifiquement les chemins bretons de Saint-Jacques, une exposition itinérante a été organisée durant l'été 1985, dans toute la Bretagne, par les musées départementaux de Loire-Atlantique avec le concours du centre européen d'Études Compostellanes.

Cette exposition se voulait être une introduction à votre projet destiné à permettre de retrouver les itinéraires de pèlerin de Saint-Jacques en Bretagne.

Je crois que les éléments de cette exposition (diapositive etc...) sont toujours disponibles sur demande auprès des musées départementaux de Loire-Atlantique à l'adresse suivante: Musée Dobrée — Place Jean V — 44000 Nantes — Tél: 40-89-34-32.

## ● Questions

— de Yann Bouëssel du Bourg (Le Val d'Irzié) (A 19): Quelqu'un pourrait-il me donner quelque information sur l'ouvrage d'Aubenny, «Meudon et les tanneries humaines de la Terreur, 1794», dont j'ai eu entre les mains le manuscrit il y a une dizaine d'années. A-t-il été édité, et où? Il s'agit d'entreprises qui tannaient la peau des guillotins pour en faire des objets de maroquinerie ou des abat-jour.

— de Yann Morvan (Rennes) (C 18): La Fromagerie des chaumes en Dordogne (siège social: 64110 Jurançon), a lancé il y a un an ou deux un nouveau fromage baptisé le Gourmelin au lait cru. Ce nom est incontestablement breton. Quelle est son origine? S'agit-il d'une recette bretonne? Ou bien d'un fromage conçu et mis au point par l'un des milliers de Bretons ou descendants de Bretons vivant dans le Sud-Ouest?

— de M. Maringue (Plœmeur) (B 19): recherche tous renseignements possibles sur l'archéologie sous-marine sur le secteur Fort du Talud — Le Couréant.

— de Michel Peru (Hañveg) (C 19): Le cœur de Charles VIII, premier époux de Anne de Bretagne, se trouve à Cluny Saint-André (45); dans quelles circonstances s'y trouva-t-il placé?

— de Janine Lamour (Ploudalmézeau) (D 19):

Faisant partie de la famille de Marie Chapalain et de son frère Claude prêtre insermenté arrêtés à Plouguin en septembre 1794 (avec Tanguy Jacob dont on trouve couramment la gwerz breton-français.) ils furent guillotins tous les trois à Brest. Je suis à la recherche de ce que M. Rolland, M. de Blanc en 1928 appelait: la complainte de M. Chapalain.

Claude Chapalain (de par sa mère Concq) faisait partie de la famille de «Potr Tréhouré». (Auguste Concq 1874-1952) auteurs de chants, musique, petites pièces et traducteur de nombreuses fables de La Fontaine en breton.

— de Claude Mosmier (Fresnes) (E 19)

A Naples existe une paroisse intitulée «Sant'anna alle Paludi», dont le nom attesté dès le XV<sup>e</sup> siècle est d'autant plus étrange que le terrain où se trouve l'église ne semble pas avoir été marécageux.

Adresse exacte:

S. Anna alle Paludi  
Strettoia S. Anna alle Paludi n° 1  
Quartiere zona industriale

Napoli (Italia)

Aucun renseignement n'a pu m'être fourni aux archives du diocèse de Naples en plus de ceux qui viennent d'être cités.

## Marie, reine d'Écosse (1542-1587) 400<sup>e</sup> anniversaire

Roman, meurtres, mystères ont entouré la vie de Marie, reine d'Écosse, ou plutôt: reine des Écossais (Queen of Scots). Sa vie et les lieux qu'elle a fréquentés ont fasciné les historiens et les visiteurs pendant quatre siècles. A peine née d'une semaine, elle se retrouvait déjà reine, puisque son père, Jacques V venait de mourir d'un arrêt du cœur, à la suite de la défaite des armées écossaises par les Anglais à la bataille de Solway Moss.

Marie fut élevée dans la religion catholique: elle fut envoyée en France et mariée, pour des raisons politiques, au Dauphin François, qui deviendra roi de France. Il mourra en 1560 et Marie devra retourner en Écosse l'année suivante...

En 1561, l'Écosse est un pays instable, tant sur le plan religieux que politique, où règne la confusion. John Knox et d'autres réformistes protestants prêchent la résistance armée contre ceux qui refuseraient leur nouveau culte.

Cependant, l'Écosse ne se rallie pas entièrement au protestantisme. Les Highlands restent traditionnellement



catholiques et les familles nobles conspiraient entre elles pour exploiter cette situation trouble.

Dans cette époque où la jalousie et les intrigues trouvent un terrain propice, Marie, elle, préfère parler français et s'entourer de musiciens et d'artistes, italiens notamment.

Pendant les sept années suivantes, elle parcourra l'Écosse, côtoyant son peuple,

les nobles comme les paysans, s'arrêtant dans des châteaux et des abbayes, créant ainsi une légende qui lui a survécu pendant quatre siècles.

En prélude à un article détaillé qui relatera sa vie, dans le prochain numéro de **Dalc'homp Soñj**, nos amis lecteurs qui désiraient visiter l'Écosse cet été trouveront ci-dessous de quoi aller à la rencontre de Marie...

Des expositions, des conférences, des festivals, dont celui de Jedburgh (de juin à septembre), des cours d'université, une grande exposition au Scottish National Portrait Gallery d'Edinburgh (juillet à septembre), des banquets médiévaux à Linlithgow Palace (du 15 au 23 août), des concerts à Stirling, etc... voilà de quoi satisfaire tous les goûts. Pour tout renseignement et les détails sur les manifestations relatives à Marie Reine d'Écosse, s'adresser à

Scottish Tourist Board  
23 Ravelston Terrace,  
Edinburgh EH4 3EU Scotland

## Dalc'hompsoñj! Association historique bretonne

Dalc'homp Soñj est aussi une association qui :

- soutient et diffuse la revue tout en contrôlant la gestion ;
- organise à partir de comités locaux de multiples activités (conférences, visites, concert...) dont le but est de participer à la vulgarisation de l'association et de la revue.
- chaque adhérent peut participer à la vie de l'association soit à travers les comités locaux, soit en distribuant la revue, soit en aidant à l'administration, etc...
- chaque automne, a lieu l'Assemblée générale, rassemblant tous les adhérents et qui exerce un contrôle sur la gestion, les orientations, etc...
- l'association comprend actuellement 350 adhérents.
- Président: Pascale Guillou.

### Comités locaux

Le but des comités locaux est de contribuer à vulgariser l'Histoire de Bretagne au niveau local : tout en restant dans cette ligne générale, ces comités décident eux-mêmes de leur action, des activités à entreprendre et la plus large autonomie leur est laissée par rapport à la revue et à l'association au niveau national : ils contribuent à faire connaître la revue et l'association au niveau local.

Pour les personnes intéressées, prière de prendre contact avec :

- **Pays de Guérande**: Jakez Gaucher, Ti Waroc'h, La Madeleine, 44350 Guérande. Tél. 40.24.97.45.
- **Pays Nantais**: Jean-Jacques Quillien, 44, bd du Val de Chézine, 44800 Saint-Herblain. Tél. 40.76.03.60.
- **Pays de Léon**: Maryvonne Cadiou, 5, boulevard des Français Libres, 29200 Brest
- **Cornouaille**: Iwan Kaloneg, 2, rue de Béarn, bât. M3, n° 54, 29000 Quimper. Tél. 98.53.70.54.
- **Pays de Pontivy, Tost er Sar**: Thierry Le Corre, **Kerhoh**, 56130 Melrand.
- **Vannes**: Thierry Lescop, Place de Requierio, Bourg Pol, 56190 Muzillac.
- **Pays de Redon**: Loïk Camus, Le Temple en Carentoir, 56200 La Gacilly.
- **Pays de Léon**: Maryvonne Cadiou, 5, bd des Français Libres - 29200 Brest
- **Port-Louis, Riantec**: Philippe Le Squer, 6, rue des 4 vents, 56670 Riantec. Tél. 97.33.54.01.
- **Pays de Lorient**: Jacques Y. Le Touze, 36, rue Emile Zola, 56100 Lorient. Tél. 97.64.11.38.
- **Région parisienne**: Alan Souffes-Despré, 69, route des gardes, 92190 Meudon. Tél. 16.26.48.80.
- **Mayenne**: Iwan Guéhenec, 39, rue du Val de Mayenne, 53000 Laval.
- **Belgique**: Jean-Pierre Conan « Kerdraon », rue du Vallon 107, 13200 Genval, Belgique. Tél. (02) 235.83.43. — 653.52.42.

### Anciens numéros disponibles



N°9: 11 Frs



N°10: 15 Frs



N°11: 15 Frs



N°12: 15 Frs



N°13: 15 Frs



N°14: 15 Frs



N°15: 15 Frs



N°16: 15 Frs



N°17: 20 Frs



n° 18: 20 Frs

A commander à Dalc'homp Soñj: 8 francs de port pour 1 exemplaire, 15 francs jusqu'à 4 exemplaires, 20 % au-delà

Bulletin d'**adhésion** à renvoyer rempli à **Dalc'homp Soñj** (36, rue Emile Zola, 56100 An Oriant/Lorient) (l'abonnement de la revue est compris dans l'adhésion).

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

adhère à l'association Dalc'homp Soñj et verse :

- 1 an (4 numéros) 100,00 F
- 2 ans (8 numéros) 180,00 F
- Soutien 8 numéros 200,00 F

préciser: \* adhésion \* réadhésion  
\* abonnement à partir du prochain numéro  
\* réabonnement

Date ..... Signature: .....  
(libellez votre paiement au nom de Dalc'homp Soñj)

Bulletin d'**abonnement** à renvoyer rempli à **Dalc'homp Soñj** (36, rue Emile Zola, 56100 An Oriant/Lorient) (l'abonnement compte 4 numéros).

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

s'abonne à la revue Dalc'homp Soñj et verse :

- |  |                      |  |               |  |
|--|----------------------|--|---------------|--|
|  | Bretagne et Hexagone |  | Hors Hexagone |  |
| <input type="checkbox"/> 1 an (4 numéros)  | 70,00 F              |  | 90,00 F       |  |
| <input type="checkbox"/> 2 ans (8 numéros) | 140,00 F             |  | 180,00 F      |  |
| <input type="checkbox"/> Soutien 8 numéros | 160,00 F             |  | 200,00 F      |  |

\* abonnement à partir du prochain numéro  
\* réabonnement

Date ..... Signature: .....  
(libellez votre paiement au nom de Dalc'homp Soñj)

